

ETUDES ANGLAISES

GRANDE-BRETAGNE · ETATS-UNIS

UN INÉDIT DE RALEGH

SUR LA CONDUITE DE LA GUERRE (1596-1597)*

Dans les deux éditions de sa *Bibliography of Sir Walter Raleigh*¹, N. Brushfield signale la présence au British Museum du manuscrit d'un traité attribué à Raleigh, qui, à ma connaissance, n'a jamais été étudié, ni authentifié, ni publié. Il s'agit de Cotton MS Otho E XI, n° 38 du catalogue, fol. 377a-381b (ancienne numérotation : 368a-372b). L'écriture, une cursive de la fin du xvi^e ou du début du xvii^e siècle, n'est pas celle de Raleigh. Son nom, *Wal : Rauleigh*, apparaît à la fin. Enfin, le document a été quelque peu endommagé par l'incendie qui, en 1731, détruisit une partie des collections rassemblées par Sir Robert Cotton, qui se trouvaient alors à Ashburnham House.

Le titre que, à la suite du catalogue de Planta, donne Brushfield, est le suivant :

"A Discourse on the defence of a Country, the conduct of a fleet and Army; the name of Walter Raleigh appears at the end of the tract."

Titre purement descriptif, évidemment apocryphe, et beaucoup trop général, puisqu'il recouvre en fait un véritable mémoire sur l'opportunité qu'il y avait,

* I wish to thank Professor E. A. Strathmann, of Pomona College, who very kindly allowed me to publish this manuscript, in which we became interested almost simultaneously; the Trustees of the British Museum Library, who granted their permission to do so; Messrs A. J. Collins and A. Wilson, of the staff of the same library, and Dr A. L. Rowse, of All Souls College, for the assistance they gave me on various problems connected with this manuscript.

Je remercie également M. M. Poirier, dont les conseils m'ont été utiles pour la restitution des parties brûlées du manuscrit.

1. Exeter, 1886, n° 183. Exeter, 1908, n° 249.

à un moment précis du règne d'Elisabeth, à attendre un débarquement espagnol ou à le prévenir en attaquant le premier.

L'ampleur et la valeur du travail que Brushfield a effectué sur Raleigh interdit qu'on lui fasse grand reproche de quelques négligences : il est bien évident dans le cas présent qu'il n'a pas lu très attentivement ce document. Il suggère en effet un rapprochement possible avec l'un des manuscrits, perdus depuis, dont Oldys a laissé une description dans sa "Life of Raleigh"². En l'occurrence, Oldys précise que le manuscrit en question se rattachait à l'attente de la première Armada (1585-1588), alors que celui-ci contient au moins une allusion à l'expédition anglaise au Portugal en 1589.

*
**

L'authentification d'un manuscrit auquel le nom de Raleigh se trouve associé doit être menée avec une prudence extrême. Si grand fut en effet le prestige du véritable personnage de légende qu'il devint après son exécution en 1618 que l'on a alors eu tendance à lui attribuer des écrits qui développaient certaines de ses idées, facilement reconnaissables, mais dont il n'avait nullement le monopole dans les dernières années de sa vie.

Au début de novembre 1596, devant la menace d'une seconde Armada dont l'arrivée sur les côtes anglaises paraissait imminente, un certain nombre de personnalités, dont Raleigh, furent consultées sur les mesures à prendre pour faire face à ce danger. Avec l'assentiment de la reine, le Comte d'Essex leur remit au cours de cette réunion un questionnaire détaillé auquel ils devaient répondre par écrit. L'ensemble de ces réponses fut publié à la fin du XVIII^e siècle, sous le titre de *Opinions delivered by the Earl of Essex, Lord Burleigh, Lord Willoughby, Lord Burrough, Lord North, Sir William Knollys, Sir Walter Raleigh, and Sir George Carew, on the Alarm of an Invasion from Spain in the Year 1596 and the Measures proper to be taken on that occasion*³. Les pages écrites à cette occasion par Raleigh figurent dans l'édition de ses œuvres complètes sous le titre de *Spanish Alarum*⁴. Il existe entre ce document et le présent mémoire des analogies frappantes :

(*Spanish Alarum*; éd. cit., vol. VIII).

(P. 677) I have not known or read that any prince hath invaded without these two, *able power and party*.

(P. 679) ...only I will remember this principle; that the invader can lose nothing but his men, the defendant may lose the kingdom...

(*Cotton MS., Otho E XI*)

(Fol. 377b) ...it is verie unlikelie yt any prince of Judgmt and Councell will offer Invasion wher ther is nether assurance nor hope of partie.

(Fol. 380a) And to conclude, herein consisteth the greatest perrill and disadvantage of the defendant, for the Invader (by being repulsed) looseth but his men: the Invaded (by being beaten) looseth his kingdom.

2. *The Works of Sir Walter Raleigh*, éd. Oldys and Birch, 8 vol. (Oxford, 1829), I, 425.

3. BRUSHFIELD, *op. cit.* (2nd ed., Exeter, 1908), n° 243. *Hatfield MSS*, Vol. 6, p. 469, énumère les membres de ce conseil de guerre et précise la date de sa réunion (3 novembre).

4. *Ed. cit.*, Vol. VIII, p. 676-81.

(P. 680) And as it is said by those that have written of the wars, *Celuy qui ne donne point d'ordre à la munition de vivres, veult estre vaincu sans Cousteau.*

(P. 679) For the Switzers sought to impeache Francis the French king, in the journey of Italie; but they failed. The Spaniards resolved to impeach the Constable of France at Susa, where they had fortified themselves; but it wailed not. The duke of Guise passed the river of Behamby, notwithstanding that the Spaniards, with an army on the other bank, sought to give impediment. The duke of Lancaster forced his passage upon the river of Dyne, in spite of the Army of Castile. Dandelot passed at Orleans, in spite of the Earl of Nemours. And the duke of Beaupont came over the Loire in my owne time in France, and won La Charite, in spite of D'Aumall. So did Charles the Fifth on the river Elba, against the duke of Saxony, with many more too tedious and impertinent to remember.

(Fol. 380b) But as it is said by *Machevill* in his discourse of warre *Celui qui ne donne point d'ordre à la munition des viures, veult estre vaincu, sans Cousteau...*

(Fol. 379 b) The *Zuissers* thought to impeache *francis* the french kinge, in his *Jorney of Italie*, but fayled. The *Spaniard* resolved to keape out the *Constable of Fraunce* at *Suze* where they had fortiefied them selves, but it prevailed not, ffor the french brake them & made Entrance. The duke of *Guize* likewise past the River of *Behamby*, notwithstanding that the *Spaniards* wth an Armye on the other banke sought to geve ympediment. The duke of *Lancaster* forst his passage upon the River of *Dirne* in despite of *ye Army of Castile*. (...) Did not *Bandelott* passe at *Orleance* with the *Reysters of Hess* in dispite of the *Earle of Nevers* and the marshall of *St. Andres*? (...) what ympeachment gave the Duke d'*Aumale* to the duke of *Bipont* even in myne owne tyme in *france*, but yt he made his way in the fface of the said duke by la *Charite* and entred *ffrance*? Did not *Charles* the 5th passe the great River of *Elbe*, the duke of *Saxon* beinge on the other [...]]

Comme le dernier passage cité de *Spanish Alarum*, le paragraphe correspondant du présent manuscrit renferme une allusion à un événement dont Raleigh nous dit qu'il se produisit pendant son séjour en France. Il s'agit du passage de la Loire, en mai 1569, par le duc de Deux-Ponts qui amenait l'Allemagne des renforts grâce auxquels Coligny espérait pouvoir refaire son armée, après la défaite de Jarnac. Le fait que Raleigh nous informe que cet événement se situe dans le cours de son séjour en France présente l'autant plus d'intérêt qu'aucun des biographes de Raleigh ne l'a relevé dans *Spanish Alarum*, alors qu'il permet d'éclaircir une difficulté qui les a fortement embarrassés.

D'une part, en effet, Camden déclare que Raleigh faisait partie d'un contingent de volontaires anglais que son cousin Henry Champernoun conduisit en France en septembre 1569⁵. Ce contingent rejoignit les forces protestantes le 5 octobre 1569, soit quarante-huit heures après la défaite de Montcontour (3 octobre)⁶. D'autre part, dans *The History of the World* Raleigh donne à entendre : 1° qu'il était dans les rangs huguenots dès le début

5. *Annales... regnante Elizabetha*, ed. Hearne (3 vol., Oxford, 1717), Vol. I, p. 198. On pourra consulter sur cette question : E. EDWARDS, *Life of Raleigh, with his letters* (2 vol., London, 1868), I, 25-30; et W. STEBBING, *Sir Walter Raleigh* (2nd ed., Oxford, 1899), p. 9-10.

6. J. A. DE THOU, *Histoire Universelle* (éd. de Londres, 1734), Vol. 5, p. 640-1.

de la retraite de Moncontour⁷; 2° qu'il était en France très peu de temps après la bataille de Jarnac (13 mars 1569), soit plus de six mois avant Moncontour et l'arrivée du contingent anglais dont Camden déclare qu'il faisait partie⁸. Stebbing fut le premier à soupçonner que Camden avait pu se tromper, et l'allusion ici présente à des événements de mai 1569 ajoute un argument de poids à son hypothèse⁹.

Presque toutes celles des œuvres de Raleigh dont l'authenticité ne peut être mise en question contiennent des allusions de ce genre : elles correspondaient moins chez lui à de la complaisance envers lui-même qu'au simple désir de puiser des exemples concrets dans une expérience particulièrement vaste. La présence d'une semblable allusion dans un écrit associé au nom de Raleigh constitue donc dans une certaine mesure une preuve supplémentaire d'authenticité. Celle-ci n'est assurément pas inutile dans le cas de *Spanish Alarum*, écrit dont l'attribution à Raleigh ne repose que sur la foi de son premier éditeur, et reste, théoriquement au moins, contestable¹⁰. Il paraît donc nécessaire de chercher, dans des écrits dont Raleigh est incontestablement l'auteur, des arguments qui permettront de mieux assurer l'authentification du présent manuscrit. Or la préface "Au Lecteur" de *The Discoverie of... Guiana* contient un paragraphe où se retrouvent, sous une forme ramassée, un certain nombre des idées et des formules contenues dans le présent manuscrit :

("To the Reader",
in *The Discoverie of... Guiana*,
éd. V.T. Harlow, London 1928, p. 9-10).

...If the Spanish king can keepe us from foraine enterprizes, and from the impeachment of his trades, eyther by offer of invasion, or by besieging us in Britayne, Ireland, or else where, he hath then brought the worke of our perill in greate forwardnes. Those princes which abound in treasure have greate advantages over the rest, if they once constraine them to a defensive warre, where they are driven once a yeare or oftner to cast lots for their own garments, and from such shal al trades, and entercourse, be taken away, to the general losse and impoverishment of the kingdom, and common weale so reduced: besides when men are constrained to fight, it hath not the same hope as when they are prest and incou-

(Cotton MS., Otho E XI)

(Fol. 378 b) But if we permitt them to surround us, to drive us to a bay defensive, to invade the West out of Brittain, the East out flanders, to strengthen the Rebells in Ireland, (...) then shall the Worke of or Ruyne be brought into a most dangerous forwardnes...

(Fol. 378 a) ...ther can be no greater dishonor to a prince & kingdome then to be invaded: & next to lose it self, No fortune more miserable then to cast lotts for our owne garmts.

(*Ibid.*, même paragraphe) It impoverisheth the Estate in generall by ye conveyance of Treasure out of the lande...

(*Ibid.*, *supra*) It is also great advantage that the Invader hath, in this, that the one hath hope by victorie to comand contries, to spoile Townes, to

7. (London, 1614), Bk. V, Ch. II, § 8, p. 418-9.

8. *Ibid.*, Bk. V, Ch. II, § 3, p. 391.

9. Dans une étude, actuellement en préparation, de la carrière et de l'œuvre de Raleigh, je me propose d'apporter quelques précisions sur cette question. Il existe en tout cas de nombreux documents prouvant qu'un homme comme Raleigh a pu arriver en France longtemps avant le contingent dont parle Camden.

10. Il n'existe à ma connaissance aucun manuscrit de *Spanish Alarum*. Les questions du Comte d'Essex, ainsi que les réponses de Lord Borough, sont résumées dans : *Calendar of State Papers, Domestic* (1595-7), p. 298-300.

aged by the desire of spoyle and riches. Farther it is to be doubted how those that in time of victorie seeme to affect their neighbour nations, will remaine after the first view of misfortunes, or if successe; to trust also to the doubtfulness of a battell, is but a carefull and uncertaine adventure, being therein fortune is as likely to prevaile, as vertue.

enjoy other mens wyves & daughters, When as the most part of those that defend must ether die for 8d wages or if hee live *wth* many woundes, pchance begg his life after.

(Fol. 378 b) and howe in such times those her Maiesties freinds and allies will demeane *ym* selves whose loves have byn hitherto bought *wth* benefite and self defence is mutch dowbted by me.

(Fol. 379 a) ...and in all Battailles fortune may aswell prevaile as vertue.

Il semble qu'on puisse s'estimer à l'abri d'une surprise éventuelle en concluant que le présent mémoire est bien l'œuvre de Raleigh, ainsi du reste que *Spanish Alarum* que seul un doute méthodique nous a fait écarter un instant.

*
**

Les réflexions désabusées de Raleigh sur l'échec de l'expédition au Portugal (Fol. 380 b) obligent à situer la rédaction de ce mémoire à une époque où il était possible de s'exprimer librement sur ce sujet sans froisser personne : nécessairement un assez long temps après 1589. Par ailleurs, une certaine humilité de ton (Fol. 380 a), trop peu théâtrale ici et trop réellement discrète pour ne pas être sincère, ce qui est assez rare chez Raleigh, suggère qu'il écrivit ces pages pendant la longue disgrâce que lui valut, au cours de l'été 1592, la découverte de ses amours clandestines avec l'une des dames d'honneur de la reine : cette disgrâce se prolongea jusqu'au juin 1597¹¹. De plus, on imagine mal que, en dehors de cette longue eclipse, Raleigh ait voulu ou ait dû exposer par écrit, à l'intention de quelqu'un qui n'est visiblement pas la souveraine mais qui pouvait apparemment approcher, des idées dont il aurait pu l'entretenir directement, sur des problèmes à propos desquels elle n'aurait certainement pas manqué de lui demander son avis.

Ce document contient deux indications qui permettent de le situer d'une façon plus précise entre ces deux dates. Nous apprenons d'une part que :

...the Spanyardes have caused it to
bee said, that they intende the Invasion of *England*...
(Fol. 380 b)

Des bruits de préparatifs espagnols couraient ainsi chaque année : il arrivait constamment que des marins, d'anciens prisonniers, des espions patentés ou improvisés relatent à leur retour en Angleterre ce qu'ils avaient vu ou entendu apporter, au sujet de mouvements de troupes ou de navires dans les ports d'Espagne; les renseignements qu'ils fournissaient étaient aussitôt transmis au Conseil Privé. Il semblerait donc que ce simple détail ne pourrait suffire à déterminer la date du présent document. Remarquons pourtant que Raleigh dit que les Espagnols *faisaient* courir ce bruit au moment où il écrivait :

11. "*Sidney Papers*", éd. A. Collins, 2 vol. (London, 1746); II, 54.

précision qui n'est pas sans intérêt. Au lieu des habituelles rumeurs souvent incertaines venant d'observateurs qualifiés ou non, il s'agissait donc à ce moment précis d'un effort militaire au sujet duquel les Espagnols publiaient leurs intentions : le fait est plus facile à identifier. En effet, plusieurs années après l'échec de l'Armada de 1588, il commença à être question d'une seconde entreprise du même genre vers la fin de l'été 1595¹²; l'expédition de Cadix en 1596 permit de détruire une partie de la flotte espagnole¹³, mais dès l'automne de cette même année la menace espagnole se précisa à nouveau¹⁴, et, après un hiver calme, reprit de la gravité en mars 1597¹⁵. C'est à cette période que se rattache le présent manuscrit.

Deux hypothèses s'offrent à l'esprit. Ou bien ce mémoire date de la fin de 1595 ou du début de 1596, et est antérieur à l'expédition de Cadix (été 1596); ou bien il date de la fin de 1596 ou du début de 1597, et précède le voyage aux Açores (été 1597). La parfaite symétrie entre les événements de ces deux périodes (une menace espagnole, suivie d'une attaque anglaise visant à la détruire) rend évidemment délicate la détermination d'une date précise. De plus, dans l'un comme dans l'autre cas, ce manuscrit serait à très peu près contemporain des écrits avec lesquels il présente les étroites analogies relevées plus haut : ce fait n'a rien qui puisse surprendre, mais on voit mal comment ces parallèles pourraient faire choisir une des deux dates plutôt que l'autre.

Mais le manuscrit fournit une indication supplémentaire. Raleigh écrit en effet que :

for one attēpt
[of] the Spa: upon her Territories, hath per-
[formed] ffive upon Spayne and the Indies...
(Fol. 380 b)

Il semble qu'il ne désigne ici que des entreprises royales et nationales (et non purement privées), sur des territoires espagnols (et non sur des flottes). Si cette interprétation est exacte, le chiffre de cinq expéditions se décomposerait ainsi : voyage de Drake aux "Indes Occidentales" en 1585-1586, raid de Drake sur Cadix en 1587, expédition au Portugal en 1589, voyage de Drake et de Hawkins en 1595-1596, expédition de Cadix en 1596. Le présent document serait donc postérieur à l'été de 1596. Le situer un an plus tôt équivaldrait à se priver, dans le décompte des cinq entreprises royales, de l'expédition de Cadix, et peut-être même de celle de Drake et de Hawkins, dont les équipages rentrèrent en Angleterre en avril 1596¹⁶.

12. *Calendar of State Papers, Domestic (1595-7)* : p. 88 (9 août 1595); p. 169 (janvier 1596); p. 172 (7 février 1596); p. 179 (février? 1596).

13. *Ibid.*, p. 207 (24 avril 1596) : déclaration officielle, avant le départ de la flotte pour Cadix, comparant la situation actuelle à celle de 1588.

14. *Ibid.*, p. 298, 299, 303 : divers documents concernant le conseil de guerre du 3 novembre 1596; voir à ce sujet *Hatfield MSS*, Vol. 6, p. 469, qui donne la date et la composition de ce conseil de guerre.

15. *C. S. P., Dom. (1595-7)* : p. 373 (24 mars 1597).

16. *Ibid.*, p. 209 (25 avril 1596). On peut aussi se demander si Raleigh aurait pu conseiller, comme il le fait ici, une offensive royale sur les ports d'Espagne avant la fin du voyage de Drake et Hawkins.

Certes ce raisonnement repose en grande partie sur l'hypothèse selon laquelle Raleigh avait très présentes à l'esprit ces distinctions entre expéditions purement navales dirigées contre des flottes, et opérations militaires impliquant l'occupation momentanée et la mise à sac de territoires espagnols. Mais il semble que Raleigh, qui les avait organisées lui-même, ne pouvait pas inclure dans ce chiffre de cinq expéditions celle de 1591, où périt sir Richard Grenville, ni celle de 1592, qui ramena la Grande Caraque : l'une et l'autre étaient essentiellement dirigées contre des flottes, et non contre des possessions, espagnoles. De plus, toutes deux gravitaient autour des Açores, qu'un homme comme Essex, dans un écrit de 1596-1597, distinguait nettement des "Indes"¹⁷.

A l'objection qu'il n'est pas soufflé mot de la récente et brillante expédition de Cadix (1596) dans les pages qui vont suivre, il est assez facile de répondre : d'assez graves dissensions étaient apparus au cours de ce voyage, entre "militaires" et "marins", c'est-à-dire entre le parti d'Essex et un parti où se trouvait Raleigh. Par son mécontentement devant l'insuffisance du butin rapporté, la reine avait plutôt aggravé qu'apaisé les querelles, et Raleigh avait encouru personnellement une large part des reproches royaux. On comprend qu'il ait pris soin ici d'éviter toute allusion à une question aussi brûlante.

Reste enfin un argument en faveur de cette date de 1596-1597. Un an plus tôt, au cours des mois qui suivirent son retour de Guyane, Raleigh faisait de très gros efforts afin d'obtenir rapidement des appuis officiels pour un second voyage. Certes c'était un homme d'assez de ressource pour mener de front des entreprises fort diverses. Mais dans le cas présent, un soutien officiel pour une seconde expédition en Guyane, cela signifiait des fonds, des soldats, des navires. Il paraît fort peu vraisemblable qu'un homme aussi bien informé que lui de l'exigüité des moyens financiers, militaires, et mêmes navals d'Elisabeth, ait pu, au même moment, conseiller une expédition royale et nationale qui aurait précisément exigé des navires, des soldats et des fonds. En 1596-1597 par contre, ses préoccupations guyanaises étaient redevenues d'ordre privé, et il s'impatiait visiblement de voir sa disgrâce se prolonger. D'où de nouveaux efforts, cette fois dans un domaine différent.

Ce mémoire fut donc très vraisemblablement rédigé entre deux dates extrêmes qui sont : 1° le 3 novembre 1596, où se réunit le conseil de guerre chargé d'étudier la gravité de la menace espagnole en ce début de la mauvaise saison (Raleigh rédigea *Spanish Alarum* le jour même ou le lendemain, puisqu'on possède une "synthèse" des différentes réponses datée du 4¹⁸);

17. Cf. L. W. HENRY, "The Earl of Essex as Strategist and Military Organizer (1596-7)", *The English Historical Review*, LXVIII (1953), p. 363-93. L'auteur signale p. 364-5 qu'Essex distinguait trois "seates of warre" : l'Espagne, les "Indes", et les Iles (Madère, les Canaries, les Açores). Cet article très important, qui étudie un mémoire d'Essex symétrique à celui-ci, sera fréquemment utilisé dans les paragraphes qui suivent.

18. *Calendar of State Papers, Domestic (1595-7)*, p. 303.

2° le 19 avril 1597 au plus tard, date où commencèrent les préparatifs de l'expédition de 1597, un rôle de premier plan étant confié à Raleigh¹⁹.

C'est finalement au mois de décembre 1596 ou de janvier 1597 que je placerais le plus volontiers la rédaction de ces pages. On peut remarquer en effet que, dans *Spanish Alarum*, Raleigh incline à penser que Philippe II projette en ce début d'hiver, non une invasion, mais un simple coup de main : il estime l'Espagne à ce moment-là trop affaiblie pour qu'un débarquement de grande envergure soit à redouter avant la fin de l'été 1597²⁰. Or les pages qui suivent mettent l'accent sur le danger que constitue la menace permanente d'une *invasion*, et contiennent une analyse beaucoup plus large de la situation créée par cette menace. Parallèlement, les questions posées par Essex à son conseil de guerre²¹ concernaient la simple mise en place d'un dispositif défensif destiné à parer au plus pressé; or Raleigh esquisse ici un plan d'action qui consiste à attaquer pour n'avoir pas à se défendre d'une invasion. Il semble donc qu'au moment où ces pages furent rédigées, le coup de main de novembre 1596 n'était plus à craindre, l'invasion redoutée ne paraissait pas imminente, et aucune disposition officielle n'était à la veille d'être prise. Nous sommes vraisemblablement au cœur de la mauvaise saison.

Divers plans offensifs furent officiellement discutés en janvier et février 1597²². L'un d'entre eux, proposé par Essex, et impliquant l'emploi de troupes destinées à un débarquement, fut étudié le 11 et le 20 janvier²³. D'autre part, plusieurs projets d'ordre purement naval, comme l'est celui de Raleigh, furent soumis à l'attention du Conseil Privé avant le 27 janvier, puisque Burghley note à cette date : "A conference is to be had as to the projects for the attempt against the Spanish navy by sea²⁴." Il paraît invraisemblable que Raleigh ait pu proposer un plan d'action après cette date. Non seulement on conçoit mal qu'il ait pu se laisser devancer par d'autres, mais encore il ne pouvait pas se permettre la double imprudence qui eût consisté à vouloir peser sur une discussion qui se déroulait dans des cercles où il n'avait pas accès, et à soumettre un projet qui pouvait déplaire à Essex. Ce mémoire est donc très vraisemblablement antérieur au 27 janvier 1597, et peut-être même au 11, date de la première mise en discussion du plan d'Essex²⁵.

Il fut sans doute rédigé à l'intention de Sir Robert Cecil, avec l'espoir

19. *Penshurst MSS*, II, 268 (18 et 19 avril) et 271 (23 avril). *C. S. P., Dom. (1595-7)*, p. 391 (20 avril). Public Record Office, E/405/533 et E/403/2560.

20. *Ed. cit.*, p. 677.

21. *Ibid.*, p. 675-6; et *C. S. P., Dom. (1595-7)*, p. 298-9.

22. Ces discussions se prolongèrent (jusqu'en avril, comme on vient de le voir) en raison sans doute des problèmes financiers impliqués : le plan d'Essex, de grande envergure, a pu paraître onéreux; les plans navals, au contraire, entraînaient moins de frais.

23. L. W. HENRY, *art. cit.*, p. 374, qui renvoie à *C. S. P., Dom. (1595-7)*, p. 347 (11 janvier) et 350 (20 janvier).

24. *C. S. P., Dom. (1595-7)*, p. 352. En plus de Raleigh, Lord Thomas Howard et le Comte de Cumberland doivent sans doute être comptés parmi les auteurs de ces "projects" : cf. *Penshurst MSS*, II, 237 (25 février 1597).

25. A partir de la fin de février 1597, Raleigh fit porter ses efforts sur la négociation d'un

que celui-ci le soumettrait à la reine (une phrase du Fol. 380 *a* n'a pu être écrite que pour elle). Depuis 1592, Cecil était le seul personnage de tout premier plan par lequel Raleigh restait en contact permanent avec la cour, un homme sur qui il n'a cessé de compter pour rentrer en grâce. Le présent mémoire est sans doute un des aspects du siège en règle que Raleigh avait entrepris dès le début de sa disgrâce, et qu'il importait de mener avec l'autant plus de vigueur que Cecil venait d'être nommé Secrétaire d'Etat.

*
* *

Venons-en à présent au contenu même de ce manuscrit, et d'abord, pour ne pas rompre le fil du commentaire, au plan offensif que Raleigh y préconise dans les dernières pages. Il faut, dit-il, envoyer une flotte vers certains ports d'Espagne, afin de détruire ou de paralyser les préparatifs en cours; il ajoute qu'on peut espérer rendre cette expédition profitable en capturant les galions des "Indes". Cette stratégie rappelle celle de Drake et de Hawkins, que Raleigh lui-même avait employée en 1591 et 1592 : coups de main sur des ports, établissement de "verrous" sur les grandes lignes de communication qui reliaient l'Espagne à son empire. Le plan esquissé ici reste cependant très vague : il y a à ce fait plusieurs raisons.

Assurément il valait mieux ne pas promettre à la reine plus qu'on ne pourrait tenir, principalement sur le chapitre des bénéfices à escompter. De plus, dans le cadre d'un projet de ce type, une très grande latitude devait nécessairement être laissée aux exécutants : il fallait chercher les endroits où frapper, s'y rendre, aviser ensuite s'il était encore temps d'aller attendre les flottes des "Indes". Les tempêtes, les mouvements espagnols, les renseignements que l'on pouvait recueillir en haute mer : autant d'éléments d'incertitude en face desquels il fallait prendre des décisions rapides, d'après la quantité des vivres qui restaient. Raleigh parle donc en bon technicien lorsqu'il insiste sur la nécessité d'approvisionnements convenables et de chefs compétents dans une entreprise de ce genre. Enfin, on a vu qu'Essex, en ce même hiver 1596-1597, était le promoteur d'un plan tout différent, dont le principe fut finalement adopté : il s'agissait de l'occupation à long terme de certaines zones situées aux points d'arrivée des courants commerciaux qui ravitaillaient l'Espagne. La simple prudence a sans doute fait un devoir à Raleigh d'éviter de donner trop de netteté à son propre plan. Bien plus, la discrétion avec laquelle il le présente le rend même conciliable avec celui d'Essex : il suffisait de décider que les navires anglais transporteraient en Espagne des troupes qui resteraient ensuite sur place. Peut-être Raleigh a-t-il délibérément ménagé ici la possibilité d'un tel accord.

Plus intéressants sont assurément certains des arguments qu'il utilise pour

armistice entre les deux factions rivales d'Essex et de Sir Robert Cecil : cf. *Ibid.*, II, 235 (19 février) et 243 (4 mars). Raleigh avait vraisemblablement préparé cette médiation depuis quelque temps en observant une attitude prudente vis-à-vis d'Essex et de ses partisans.

préconiser, devant la menace espagnole, l'attaque plutôt que l'expectative. La question est visiblement étudiée pour elle-même, et l'on remarquera une disproportion manifeste, dans ce manuscrit, entre le plan pratique qui y est proposé et les considérations générales qui l'introduisent. De ce point de vue, ce mémoire est d'autant plus précieux que, hormis quelques lettres, on ne possède pratiquement pas de documents permettant de déterminer avec précision les idées politiques de Raleigh avant 1603. Certes, son récit de la fin du "Revenge" (1591)²⁶, et *The Discoverie of... Guiana* (1596) contiennent un certain nombre de développements qui éclairent en partie son action. Mais ce sont des écrits *ad usum populi*. Celui-ci, au contraire, était destiné à rester à l'intérieur d'un cercle officiel très restreint, et Raleigh s'y exprime avec beaucoup de liberté : c'est là un fait unique, le seul écrit de ce genre que nous possédions. Outre son intérêt par rapport aux circonstances qui entourèrent sa composition, il a valeur d'exemple, et permet d'imaginer de quelle façon Raleigh se faisait entendre dans les conseils d'Elisabeth lorsqu'on lui demandait son avis.

L'inquiétude est le thème majeur de ces pages. Au cours de l'été 1595, les Espagnols avaient réussi un coup de main sur Newlyn et Penzance, en Cornouailles : ce premier débarquement en faisait craindre d'autres. Or Raleigh remarque que l'ouest de l'Angleterre sera constamment menacé dès l'instant où les Espagnols affermiront leur position en Bretagne ou prendront pied en Irlande. De plus, si cette menace d'invasion se prolonge, le trésor royal ne peut que se vider, et la conduite de la guerre dépendra alors de l'incertitude d'un Parlement. Les alliés sont hésitants. Les routes commerciales deviennent précaires, et les capitaux fuient à l'étranger. Certaines fractions de la population ne sont pas sûres, et montreraient sans doute leurs véritables sentiments si des navires espagnols s'approchaient trop près des côtes anglaises. Le peuple est appauvri, épuisé, et le simple soldat peut-il montrer de l'enthousiasme lorsqu'on lui demande de se battre pour "les riches", sans espoir de butin, et sans lui laisser d'autre perspective, s'il survit à ses blessures, que la mendicité?

On retrouve dans cette analyse un certain nombre des thèmes du chapitre qu'un historien moderne consacre à cette "année de crise" qu'est selon lui 1596²⁷. Certes, elle n'est pas purement originale, et Raleigh partageait avec d'autres nombre de ces préoccupations. On peut néanmoins souligner qu'il est particulièrement sensible à l'aspect économique de ce malaise. De plus, il n'est pas indifférent que ces passages révèlent chez lui un souci aussi attentif de l'état du peuple anglais. Il y entre à vrai dire plus de réalisme que de sollicitude. Mais on pouvait se demander, faute de documents de ce genre, si dans son désir de faire carrière Raleigh tenait un compte exact des possibilités de cette nation de cinq millions d'habitants qui commençait

26. *A Report of the Truth of the Fight about the Iles of Açores, this last Sommer. Betwixt the Revenge, one of her Maiesties Shippes, And an Armada of the King of Spaine.* London, 1591.

27. E. P. CHEYNEY, *op. cit.*, Vol. II, Ch. I.

peiner sous le fardeau d'une guerre interminable. La question n'est assurément pas près d'être résolue. Un passage étonnant du Fol. 380 *a* donne penser qu'il rêvait de proposer à son pays une éthique de l'audace qui ait à ses yeux celle de César, qui est à nos yeux la sienne. L'Angleterre à la fin du règne d'Elisabeth avait-elle encore assez de ressort pour remplir le programme? Ce n'est pas absolument certain. Il semble du moins que derrière ces espoirs et ces exigences, derrière cette dureté qui le caractérise, Raleigh ait eu conscience de l'épuisement où se trouvait le peuple, et qu'il l'y ait vu précisément d'autre remède que l'achèvement rapide de la guerre.

On découvrira, à lire les pages qui vont suivre, une part appréciable de virtuosité dans l'argumentation; on devinera le plaisir qu'a dû éprouver pour lui-même et par l'impression qu'il créait) un homme qui joue aussi librement de toutes les ressources d'une certaine rhétorique. Nombreux étaient ceux qui soumettaient à l'attention du Conseil Privé ou de l'un de ses membres des mémoires analogues à celui-ci. La disposition claire en paragraphes énumératifs, la division patiente des questions étudiées, l'équilibre entre l'observation et le raisonnement, un style volontiers sententieux : tous ces traits, que l'on retrouve ici, faisaient partie des lois de ce genre d'écrits. Mais, utilisée par Raleigh, cette rhétorique s'anime, se transforme. Les problèmes académiques de l'art militaire d'alors sont posés et résolus dans le même instant, sur un ton quelque peu tranchant. La part de pur développement est réduite au minimum, et la formule frappante recherchée avec soin. De belles phrases un peu théâtrales élargissent parfois la perspective. Ailleurs, les arguments et les exemples sont savamment multipliés. Hauteur, densité, vigueur, brio, éloquence quelquefois : la prudence même n'est ici qu'une ruse. Persuader, pour Raleigh, c'était à la fois impressionner et séduire.

On imagine facilement qu'il n'ait souvent réussi qu'à inquiéter, et que des contemporains moins habiles, ou d'un génie plus empirique, aient pu éprouver de la méfiance ou de l'irritation en face d'un si brillant raisonneur. Il serait aisé de faire apparaître le caractère légèrement spécieux et *a priori* de certaines démonstrations. Dans les circonstances où fut écrit ce mémoire, on pouvait aussi se demander au service de quoi se dépensait tant d'ingéniosité : l'intérêt propre de Raleigh, ou véritablement celui de l'Angleterre? Les plus malveillants pouvaient même suggérer qu'il exagérait peut-être son inquiétude pour servir une cause qui était avant tout la sienne. La moindre de ses entreprises était ainsi riche d'équivoques. Mais de même que, chez lui, un brillant un peu facile empêche souvent d'apercevoir des idées profondément intelligentes, la poursuite d'intérêts personnels masque, recouvre, et n'exclut nullement un souci constant, exigeant, et finalement inquiet, du salut de l'Angleterre.

Pierre LEFRANC.

Dans la transcription qu'on va lire, les lettres en italique correspondent à des abréviations, en général faciles à interpréter : méthode qui permet de donner du manuscrit la version la plus fidèle possible, ce qui a été mon but essentiel.

En raison des parties brûlées, la disposition même des lignes de l'original a paru devoir être gardée. On trouvera entre crochets ce qu'on voudra bien considérer comme de simples suggestions. Partout où la reconstitution du sens était trop hasardeuse, ou risquait de sembler arbitraire, il a paru préférable de laisser un "blanc". Enfin, il arrive en deux ou trois endroits que, d'un mot en partie brûlé, restent quelques lettres, elles-mêmes affaiblies : suffisamment discernables pour qu'elles m'aient empêché de suggérer tel ou tel mot que le contexte paraît imposer; pas assez lisibles cependant pour qu'on puisse en transcrire le peu qui reste (parfois un simple jambage, ou le signe d'une abréviation).

(Fol. 377 a)

Whosoevr attendeth ye approach [of an Invador]
 attendeth also his tyme: herin g [row these two]
 great inconveniences. The first, by re [ason that]
 the defendant shalbe driven to maintaig [ne an]
 Army at the will of ye Invador, and so longe [as he]
 listeth to threaten, wch England is hardly ab [le]
 to defraie. The second, yt the Assailant hath choise
 to fight when him self shalbe in fullnes of powr
 & provision, and the Attendant be forced to sus-
 taigne at all disadvantages.

Whosoevr shalbe dryven to the defensive, in the
 purpose of genrall invasion, doth not conceive
 in what place the Enemy intendeth to make
 descent, wherupon all theis dangrs may ensue.

ffirst all wyndes yt bringe the Spa. ffleete out
 of Spayne, if they have any part of ye South
 keape all shippes upon ye coast of England wthin
 Harbor, so as ye Enemie shalbe at choise ethr to
 sett upon them at Anker, or ells take lande in
 any of the rest and most undefamed¹ ports.

If the wyndes shall happen westerly, ye English
 ffleete being to the Eastward, shall not be able
 to succor the west : If at East, and the Navie in
 ye west, then not able to succor the East parts.
 So as of all charge and expense, ther is none in
 so great danger of inutilitie, as to prepare & arme
 many shippes in a warre of defence, Neither any
 so profitable for Invasion, ffor as ye one seldom
 cometh to use, by reason of ye wyndes varieties :
 So upon a forrain coast, it bloweth no way nor
 never so unconstant, but it may serve to invade
 & destroy some part or other of ye enemies territory.

Secondly it is verie probable that the Enemie
 will first make offer, wher he hath noe entent
 to take lande and stay some tyme upon the Porte

[wch

1. Sic. "Undefended"?

(Fol. 377 b)

wch hereby
 [causing us to mar] ch from one contrey
 [to another from ye] East to the West wth those
 [bandes] appointed for mutuall succors³ wch
 [wilbe] no soonr arryved but ye enemy will deyt
 [to thol] se shires disabled and destroy according to
 [his] appetite of hatred & Revenge, or trained bandes
 [h] arased out, ye contreys spoiled, ye people grei-
 ved wth the spoile & robbery of souldiers : wher-
 as if the descent were certainly knowne it
 might be as surely provided for.

Thirdly, it is verie unlikelie yt any prince of
 Judgmt and Councell will offer Invasion wher
 ther is nether assurance nor hope of partie.
 Nowe if there be any allreadie disposed to alte-
 ration or rebellion, it wilbe found most dangours
 to suffer expected succors to come wthin sight, if
 it bee but hopefull & coniecturable, yet such
 wthin whose breastes feare & cowardize
 underhold hatred and disobedience, the one
 being removed by hopefull help at hande, the
 second disposition will manifest it self, &
 that perchance in a greater generalitie then
 is supposed.

ffourthlie it is to be considered that those who
 are to beare ye greatest burden of ye warre, are
 not such as have receaved the greatest profitt of
 peace. Armies are compounded of many sortes, but
 chiefly of the meanest sort of people, in whom by
 the first event of warre ether feare or confi-
 dence is engendred. If any smalle overthrow
 be given in the beginning, it may be verie iustly
 suspected yt the vulgar will hardlie & fearfully
 be drawne againe to ffight, seing ther will not
 want in those tymes yenough of such as will p-
 swade in this mann. *Let the riche fight for
 them selves, What have Wee to doe, who lived mi-
 serably in Peace, & must nowe also dye for those*
 lyt

(Fol. 378 a)

that have fur [nished ym selves wth plenty. It is]
 verie assured that [ye vulgar sort in no way]
 feareth change: and yt [they are more inclined to]
 robbe for them selves, then fig [ht for ye common good]
 Spoile being their Ensigne in the [one case as in]
 the other. And it is further to be [feared yt]
 such wilbe the encouragement to despoi [le in thes]
 hopeles people, yt Murder, Robbery, Rap [ine]
 and all othr dangeros insolencie, wilbe fow [nd]

2. Raleigh semble s'être particulièrement intéressé à la question de ces bataillons qui devaient être dirigés sur les éventuels points de débarquement des troupes espagnoles, sans qu'il soit tenu compte des Comtés où ils avaient été levés et dont ils devaient en principe assurer la défense. Il adresse un long rapport sur ce sujet au Conseil Privé en novembre 1595 (E. EDWARDS, *op. cit.*, II, 112-7). Voir également *The History of the World*, Bk. V, Ch. I, § 9 (éd. cit., p. 359-63), où Raleigh développe l'idée que les flottes vont toujours plus vite que les troupes terrestres, et qu'il est impossible d'empêcher le débarquement d'un ennemi qu'on ne domine pas sur mer.

so univrsall, as nethr the Mr from ye srvant, the mrchant from ye Apprentice, the prince from ye subject shall knowe howe to trust or secure ym selves, to all wch the nearenes of succor and refuge promiseth both safetie & rewarde.

ffyftlie the home defence & warre abroad have great difference, the Invader putting confidence in his owne valor, having noe retraite, the other yt knoweth by fflight howe to escape death: It is also great advantage that the Invader hath, in this, that the one hath hope by victorie to cōmand contries to spoile Townes, to enioy other mens wyves & daughters, when as the most part of those that defend must ether die for 8d wages or if hee live wth many woundes, pchance begg all his life after.

Sixtly, ther can be no greater dishonor to a prince & kingdome then to be invaded: & next to lose it self, No fortune more miserable then to cast lotts for our owne garmts. It holdeth the neighbor princes & allies in Neutralitie, bicause it resteth in ye chance of a battaill whether we shall retayne freedome, or bee brought to vasselage. It breedeth a gnral feare through all pts of the land: It driveth away and deterreth the concourse of strangers: It impoverisheth the Estate in generall by ye conveyance of Treasure out of the lande, Whereof ye greatest parte being in th'andes of forrainers the verye bruyte hath allredy blowne away great abundance: It breedeth a great terror and respect in all such as neighbor and depend upon ye Enemy. It confirmeth

[and

(Fol. 378 b)

and

and ability

saie ye truth, the

by many mores dangers

[and disadvanta] ges then the coniects & foresight

[of m] an can ether forewarne or remembr.

[Se] venthlie let it be allowed that ther is noe

to invade the bodie of England, but

[yt] the Spa: fletee may be ymployed in pt for

Brittaine, in pt for *England*, the rest for *flanders*,

Milford, *Scotland*, or ells where. I say it will

then fall out more dangerous: ffor if ther be soe

great a fletee & Army as shalbe fitt to invade

England, most cōmonly it falleth out, and I have

noted it many tymes, and in many kingdomes, that

it hath againe dissolved it self, & come to nothing.

But if we permitt them to surround us, to drive

us to a bay defensive, to invade the West out of

Brittaine, the East out of *flanders*, to strengthen

the Rebels in *Ireland*³ to enforce us to mainteyne

3. Cf. l'exposé des motifs de la déclaration de la reine avant le départ de l'expédition des Açores : "First the causes which have moved us to prepare this navy and army, that it is publicly known that the King of Spain, before the beginning of this year, prepared a great navy and army for the purpose of giving assistance to a rebellion in Ireland, already maintained by the said

many ffileetes and Armies, therby both to wast her Mats Treasure, to keape the subiect from Trade, to drive her Matie to surcharge her people allredy brought to great povertie, then shall the Worke of or Ruyne be brought into a most dangerous forwardnes, and it may be said of us, as it was of *Italie* in the like. *nam talis is status erat rerum ut neq̄ bellum neq̄ pacem pati possent.* and howe in such times thos her Maiesties freinds and allies will demeane ym selves whose loves have byn hitherto bought wth benefite and self defence is mutch dowbted by me.

Wee have hitherto byn victorious, & therfore doe not knowe what pallsey will followe the sharpe & unsaverie taste of misfortunes. Let us therfore be right well advised and behold ye monster by *Effigiem*, for ye mischief will ells be fownde more powrefull then all or councells & abilities, for as to the eies of feare looking through glasse by beames refracted, any single perrill appeareth manyfold, so securitie and protraction slepe out the sommer daies of false pvention.

[Lastlie

(Fol. 379 a)

Lastlie lett us cons [ider yt the perills]
of attendance are ground [led upon this fact]
that the ffileete shall serve [to geve warning]
and the Armye by land to geve [Impediment]
to their entrance and passages; I wou [ld not like]
to see it againe brought to experience [to ye point]
where in the yeare .88. her Maiesties f [fleete]
was driven so long to attend the Enemies c [o-]
ming at an infinite charge. If then one of
had happened, the kingdom had byn in extreame
danger of conquest or destruccon. ffyrst,
yf the advice had not by the providence of god
come from Capn *flemming* then at Sea⁴, I saw
nothing to the contrarie but that ye English fleet
had byn taken at Anker, wch might wth a dozen
shippes of fire, upon ye fludd, have byn all endan-
gered or consumed. The second, yf the discharge
had come downe which was signed, and had byn sent
yf the Spanish ffileete had not even then arrived⁵,
then had the Enemy cōmanded all ye port townes,
destroied all shippinge upon the coast, and lastly
have⁶ quietly received & transported the duke of

King, or rather to make an invasion there, or attempt some great act of hostility against England; likewise to endanger our isles of Jersey and Guernsey; to attempt by taking Brest to conquer Brittany, and thereby, by reason of the near situation of that country to the west parts of England, daily to offend the same by sea with more facility than he could out of Spain..."

4. A bord du *Golden Hind*. Ce capitaine aperçut en effet l'Armada le premier, le 19 juillet 1588. Cf. *State Papers relating to the defeat of the Spanish Armada, anno 1588*, publiés par F. K. Loughton (Navy Record Society, I and II, 1894); Vol. I, p. 6 et note.

5. Je ne crois pas que ce fait précis soit connu : en tout cas, il n'est pas signalé dans l'ouvrage mentionné dans la note précédente, le meilleur recueil de sources pour ces événements. Par ailleurs, il est possible que Raleigh ait été à la cour à ce moment précis : ses fonctions de Capitaine de la garde royale pouvaient l'y retenir.

6. Sic.

Parma and his Armye. The third, yf the *Spanish* ffleete had not byn so discovered by *fleming* as aforsaid, but had past *Plymouth* by night & so reached *Caliz*⁷, and then yf the wynde hadd but changed into the East, that the duke of *Parma* might by that meanes also have byn quietly embarked, her Maiestie had ventured a great Rest⁸ upon the campe of *Tilbury*, and in all Battailles ffortune may aswell prevaile as virtue⁹.

It may likewise be said, that an Army by land being in a readinesse will ympeach and wthstand the Passage and Entrance of the Enemy, but it must then adventure to flight, it must then adventure to be beaten, it must then for the thirde

[adven-

(Fol. 379 b)

adven [ture to be put to flight.] But it hath byn seldom [found that an Invador] hath byn outheld in anye [tyme or land, as *Du*] *Bellay*, *Machevill* and divrs others [that have] written of the warre have preciselie [noted.] In which leaving apart innumerable ex-[ample] s of ancient tymes, I will remembre a ffewe [of] late yeares. The *Zuissers* thought to im-[p]eache *francis* the french kinge, in his Jorney of *Italie*, but fayled¹⁰. The *Spaniard* resolved to keape out the *Constable* of *fraunce* at *Suze* where they had fortified them selves, but it prevailed not, ffor the french brake them & madé Entrance¹¹. The duke of *Guyze* likewise past the Ryver of *Behamby*¹² notwithstanding that the Spaniards wth an Armye on the o-ther banke sought to geve ympediment. The duke of *Lancaster* forst his passage upon the River of *Dirne* in despite of ye Army of *Castile*¹³ *Godmare de Fas*, according to the reporte of the french writers them selves, was sent by *Phillip* of *Valois* wth 6000. ffoote, 1000 men at Armes and many companies of *Genoes* abuletiers, & yet

7. Calais.

8. Sic "Risk"?

9. Echo manifeste, dont on trouve de très fréquents exemples sous la plume de Raleigh, de l'opposition chère à Machiavel entre *fortuna* et *virtù*.

10. Allusion au mouvement tournant effectué par François I^{er} pour pénétrer en Italie, en 1515 : alors que les Suisses tenaient les deux seuls cols des Alpes considérés à cette époque comme accessibles, celui-ci passa par un troisième col et fit son apparition en Lombardie à la surprise générale. Cf. *The History of the World*, Bk. IV, Ch. 2, § 3 (London, 1614, p. 172-3), où Raleigh reprend l'exemple ci-dessus et fait allusion à Machiavel. La source ultime de ces deux passages est donc très vraisemblablement MACHIAVEL, *Discours sur la Première Décade de Tite-Live*, L. I, Ch. 23 : "Qu'... il est souvent dangereux de se borner à garder des passages" : Machiavel y commente l'exemple de François I^{er} (éd. de la Pléiade, Paris, 1952, p. 438-9).

11. Il s'agit de la prise de Suse par le Connétable Anne de Montmorency, en 1537.

12. Béhobie, sur la Bidassoa : c'est un des passages, ou *ports*, de France en Espagne.

13. John of Gaunt, Duke of Lancaster. La source utilisée ici par Raleigh est Froissart, dans la traduction anglaise de John Bourchier, Lord Berners; *The Chronycles...*, Bk. 3 & 4, Ch. 98 : "Howe the kynge of Portyngale with his puissaunce assembled with the duke of Lancastre and his pyssaunce; and howe they coude nat passe the ryver of Derne; and howe a squyer of Castyle shewed them the passage" (éd. W. P. Ker, Tudor Translations, No. 27-31, London, 1901-02; Vol. 5, p. 44-8). Cette rivière est en effet le Douro, que Froissart orthographie "Deure".

the kinge of *England* in sixe houres betweene the Ebbe & fludd past the Ryver of *Some*, maugre their defence¹⁴. Did not *Bandelott* passe at *Orleanse* with the Reysters of *Hess* in dispite of the Earle of *Nevers* and the marshall of *St. Andres*¹⁵? Did not Cassemire in the yeare 1567. passe into *fraunce*, notwithstanding yt the duke of *Nevers*, both with an Army of many Pyoners; and with plashing of Trees sought to withstande him¹⁶? what ympeachment gave the Duke d'*Aumale* to the duke of *Bipont* even in my owne tyme in *fraunce*, but yt he made his way in the fface of the said duke by *la Charite* and entred *ffrance*¹⁷? Did not *Charles* the 5th passe the great River of *Elbe*, the duke of *Saxon*¹⁸

[being

(Fol. 380 a)

beinge on the other [side of the said River. What] impeachment was given [to the English troops] which landed at *Peneche* [and marched over] the land to the Gates of *Lysbon*¹⁹ [in 1589. To] conclude, when was *England* attempte [d by an] Army aflote, but it was carried? what [honor] had the *English* while they invaded ff [raunce] and what shame and losse when they stood but up [on] the defence of former conquests, The *Spaniards* prevailed in *Portugall* upon the ffyrste Attempt the *English* wan *ffraunce*, The *Saxons*, *Danes*, & *Normans* maestred *England*, The *Spanyards* attayned *Naples*, and the *Romanes* who invaded all Nations were them selves brought to the brincke of Subvrsion being invaded by *Hanniball*, *Caesar* from a private man raisde him self to be an Emperor by Attempting. The *Turckes* from a companie of vacabound *Arabians* have made them selves Maisters of *Asia* ye lesse, of all *Greece*, of *Ægypt*, and a great parte of *Europe* by undertaking. And to saie truthe, the

14. Godemar du Fay, qui peu avant la bataille de Crécy ne réussit pas à empêcher les troupes anglaises de passer la Somme au gué de Blanche-Tache. Parmi les "french wryters" auxquels Raleigh fait allusion, on peut au moins en citer encore un, Froissart, qui raconte l'épisode en détail : *The Chronycles...*, Bk. I, Ch. 127 (éd. cit., Vol. I, p. 291). La traduction de Berners donne exactement les chiffres mentionnés par Raleigh, ce qui n'est pas le cas de toutes les éditions françaises de Froissart.

15. François de Coligny, plus connu sous le nom de Dandelot (ou d'Andelot); la leçon du passage correspondant de *Spanish Alarum* (cité p. 195), "the earl of Nemours", est meilleure que celle-ci : il s'agit de Jacques de Savoie, duc de Nemours; le troisième personnage nommé est Jacques d'Albon, maréchal de Saint-André, souvent associé au précédent dans des opérations militaires contre les forces protestantes. L'épisode ici évoqué se rapporte sans doute soit à l'arrivée d'un contingent de reîtres à Orléans en 1562, soit à la sortie en masse, avant la bataille de Dreux, des troupes protestantes qui s'y étaient réunies en cette même année 1562.

16. Le comte palatin Jean Casimir, qui pénétra en France avec ses reîtres en novembre 1567.

17. Voir p. 195-6.

18. Passage de l'Elbe par Charles-Quint, aussitôt avant la bataille de Mülberg en 1547. Raleigh commet ici une erreur : l'adversaire de Charles-Quint était le prince Jean-Frédéric, Electeur de Saxe, alors que le duc Maurice de Saxe était aux côtés de l'Empereur.

19. Cf. *The History of the World*, Bk. V, Ch. I, § 9, p. 359-60 (éd. cit.), où se retrouvent des expressions analogues, et la même admiration pour ce débarquement et cette marche jusqu'aux murs de Lisbonne.

Invador seldome faileth, but hath ether the honor or the proffitt of the warre: So as the tyme, the power, and the Instruments be sorting & sufficient. And to conclude, herein consisteth the greatest perrill and disadvantage of the defendant, for the Invader (by being repulsed) looseth but his men: the Invaded (by being beaten) looseth his kingdom.

ffor the rest, and to speake of the advauntage by assailing the Enemy, I will shortly delivr the same, wherto yf reason obiect, I am answered, and only desire the gracious acceptance of my dutifull affection, seeing love chooseth rather Reprehention by dilligence, then safetie by Idlenes or sylence.

If her *Matie* send a flete to the Ennemyes coast sufficiently stronge, well victualed, under sufficient

[côm-

(Fol. 380 b)

côm [and] the hopes are these

first it shall confirme the

[fame of her] Mats greatnes, and of her disdain-

[ful and inv] incible disposition: who for one attêpt

[of] the *Spa*: upon her Territories, hath per-

[formed] ffive, upon Spayne and the *Indies*²⁰, by

[wch] her *Matie* had honor in all, and proffit by

[mal] ny, and that *wch* had least successe, if ye same

[h] ad byn provided *wth* meanes according to *pmise*

and that all had don their endeavor alike, there is

no doubt but it had succeeded to the expectacon con-

ceaved²¹. But as it is said by *Machevill* in his

discourse of warre *Celui qui ne donne point*

d'ordre a la munition des viures, veults estre

*vaincu, sans Cousteau*²²; and it is verie certaine yf

the greatest number of shippes had not .9. daies

meate, yea and many not .6. what ells were

necessarie to bee forethought both for ye *pformance*

of any enterprise, & for the safetie of her Maiests

Shippes and people, I can say nothing, ffor I know

noe *pticulers*, and therefore I hope to be excused²³.

ffirst wheras the Spanyardes have caused it to

bee said, that they intende the Invasion of *England*,

the same brute shall make retorne of great dishonor

when them selves shalbe driven to sustaigne the

hazarde threatned to othrs. Secondly, it

wilbe ffounde no smale encouradgment to those ym-

20. Voir p. 198-9.

21. Allusion probable à l'expédition au Portugal de 1589, mal ravitaillée, et pour laquelle le prétendant au trône de Portugal, Don Antonio, avait promis l'appui d'un soulèvement populaire qui ne se produisit pas.

22. Il m'a été impossible de retrouver cette citation dans MACHIAVEL, *L'Art de la Guerre*, trad. Jehan Charrier (Paris, 1546). Le Chapitre 8 du livre 6, "De la police des vivres de l'ost" (p. 74a-b) développe la même idée, mais cette formule n'y est pas.

23. Venant d'un homme aussi parfaitement informé que Raleigh, cette phrase étonne: elle voulait sans doute étonner. Ou bien Raleigh rappelle, d'une façon mi-acide mi-humble, qu'on le tient à l'écart, depuis plus de quatre ans, de l'organisation de ces expéditions nationales; ou bien il utilise ce prétexte pour ne pas risquer de se compromettre en apportant des suggestions précises qui pourraient aller contre celles d'Essex. Cf. L. W. HENRY, "The Earl of Essex as Strategist and Military Organizer, 1596-7", *English Historical Review*, LXVIII (1953), p. 363-93.

plojd, when there shalbe aswell a hope of private gayne, as of publicke victorie, It shall take feare from the honest and faithfull subiect, confirme despaire in the ill disposed, kepe open the Waie of Trade, and retorne the transported Treasure of Strangers, wch afterwarde may be better advised on, and secured. Thirdly yf the English fletee arryve in convenient time upon the Enemies coast, it shall give impediment to the gathering together of any powrfull fletee, and therfore taking the spanish shippes in parts

[and

(Fol. 381 a)

and in seuerall [squadrons, we shalbe able to] maister the grea [ter par of them easily. But] if it faull out that we [arrive not previous-] ly, but that the fletee be Joyn [ed and in] order, Yet they shall not dare to t [urn any] where, nether to sever them selves [Fourthly] if part be destined for Ireland, pt for [Brit-] tayne, and part for other places, then shall [their] intentions be utterly frustrate, ther instruc [cons] voyd, they shall on the sodaine be dryven to new counsell & enforced to pforme whatsoever they shalbe able wthout direction or auctoritie: So as it is most likelie that they will by all meanes possible seeke to steale backe againe to ther owne Coastes yf they be not by us otherwise broken and dissolved.

ffyftly, if all be cōmanded for *Ireland*, or for *Brittaine*, they shall never dare to proceede in either, her maiesties fletee being present, for that they knowe it impossible to enter anye Port, but to their owne utter overthrowe and destruction. Wch if wee staid in or owne seas, they might performe at pleasure, & both land their Troopes & retorne in safetie, ere we should any way be able to geve succor or Impediment. And besides theis forerembred Advantages, England shalbe delivred of feare and danger, The Rebells of *Ireland* shall despaire of succor, and *Brittayne* the sooner brought to ye french kinges obedience, And

Lastlie it is nether unlikelie nor impossible but that her Maiestie, besides her safetie, the honor of her Nation, and the prevention of ye aforsaid perrills may make profitt by this Im- ployment, for ether the East or Weast *Indies* fletee, or both, may be interrupted, besides divrse other hopes: wherein by staying in or owne Seas the certentie of our owne defence is not pvided

[for

(Fol. 381 b)

for

te at ad-

wthout hope, and

wth hart or encoragemt.

Wal: Rauleigh

CHARLES DICKENS AND HIS WIFE FACT OR FORGERY?

For the past twenty years there has been an almost constant controversy about the central point in Dickens's life. His separation from his wife has been studied and discussed until it has been given even greater importance than it deserves. But throughout the whole dispute one of the most interesting documents in the case has been withheld. Those who have had copies have usually declined to admit that it was genuine, so that although it has been frequently referred to, and even sometimes used as an authority,¹ the text has never been published. Yet now that there is much greater agreement about the causes of the failure of Dickens's marriage, it seems time that the evidence should be considered openly.

The document in question is a copy of a letter which purports to have been written by Helen Thomson (Mrs. Dickens's aunt) to Mrs. Stark, a friend of the family who lived in Glasgow; and it tells of the sufferings of Mrs. Dickens after her husband had insisted on a legal separation. Obviously it is biased; yet it is equally clearly important as offering an opportunity of seeing what other members of the family thought of the affair.

Even so it might still be undesirable to publish it if there were not now good reason to think the letter genuine. Those who have neglected to make it known before, have maintained that it was a "ruthless practical joke,"² a forgery, or at least of doubtful validity. New discoveries about the separation, however, show that much that was once denounced as false is perfectly true; and, if it is to be dismissed as a fabrication, an explanation is still required to account for the extent of the so-called "forger's" knowledge.

Indeed, the whole problem turns on whether one dismisses the letter because of the corruption of the text, or accepts it on account of the accuracy of the information; and one's judgement of this depends on a knowledge of its history. The text of the letter first came to light many years ago when a copy was sent to the late Mr. Ralph Straus, one of Dickens's biographers. According to his own account (which there is no reason to question) he made a transcript of the enclosure and then returned it to his correspondent. In

1. As by DAME UNA POPE-HENNESSY, *Charles Dickens, 1812-1870*, London, 1935, pp. 377-8, who accepted it without question. It is there claimed that her brief references were to the "unpublished MS," but in fact they were to no more than the usual copy several times removed from the original. See also HUGH KINGSMILL, *The Sentimental Journey, A Life of Charles Dickens*, London, 1934, p. 164, where it is somewhat misleadingly referred to.

2. WALTER DEXTER, "When Found," (editorial), *Dickensian*, 1937, XXXIII, pp. 1-4.

next few years a number of copies were distributed within a fairly narrow circle, but it was not publicly referred to until the appearance of the *Life of Charles Dickens*, by Thomas Wright, in 1935³. Then, in 1937, the publication of Wright's posthumous autobiography, the authenticity of the letter was vigorously denounced by Walter Dexter, the editor of the *Dickensian*, who gave what seemed sound reasons for believing it spurious⁴. After that, little further was heard of it. Straus found that he had lost the correspondent's name and address and, before he died a year or two later, even mislaid his own transcript. Other copies, however, survived, among them one which was given to Professor Edgar Johnson in 1936⁵. It is from this, through the kindness of Professor Johnson, that the following letter is now published for the first time :

Copy of a letter from Mrs. Helen Thomson (Mrs. Dickens's aunt) to her friend, Mrs. Stark.

20th August, 1858

My dear Mrs. Stark,—

My past experience has given me too many strong proofs of the kind of interest you take in our family concerns, to doubt your sympathy in the cruel trial my poor sister, Mrs. Hogarth has been called upon to endure by the separation of her dear eldest daughter Catharine from her husband after 23 years of married life! And the extraordinary publicity given to the case by the mystified and incomprehensible statement Dickens thought fit to insert in his "Household Words," and by his request transmitted to the newspapers.⁶

I cannot pretend on paper to give you a detailed account of this most distressing event, and indeed after frequently having taken up my pen to write to you on the subject, have laid it aside, feeling it difficult to make you understand the painful mention of the case, without entering at more length than could be agreeable to you, but from a recent insertion of a letter which Dickens had written to a friend in America now going the round of the press, in which he talks of his wife occasionally labouring under mental disorder,⁷ I think it only right to contradict that statement, to such a

3. P. 279.

4. DEXTER, *op. cit.*

5. See EDGAR JOHNSON, *Charles Dickens, His Tragedy and Triumph*, New York, 1952, II, notes lxxv-lxxvi, where, however, he gives his opinion (on substantially the same grounds as Dexter), that "all told... the facts seem... to preclude attaching any authority even to the missing original."

6. The separation had been agreed upon early in May, and Dickens published a personal statement about it in *Household Words*, 12 June 1858. At his request it was noticed by the leading newspapers. It has been frequently reprinted. Dickens was particularly anxious to counter the slanders which were being circulated about him, because they might have been fatal to the new career he was about to begin as a public Reader.

7. This was the so-called "Violated Letter." Because of the slanders, Dickens had written another statement about the separation in the form of a letter which he gave to his Reading Manager, Arthur Smith. Smith was chosen because of his discretion and the anxiety about

friend as you; he did indeed endeavour to get the physician who attended her in illness, to sanction such a report, when he sternly refused, saying he considered Mrs. Dickens perfectly sound in mind, consequently he dared not in England assert anything of the kind.⁸ That her spirits were low was not surprising, considering the manner in which she had been treated; but I assure you, my dear Mrs. Stark, she had no desire to leave her home or children so long as that home was endurable to her, and long had she borne her trials, even unknown to her Mother, and not till matters had come to extremity did her father think it right to interfere, and then the affair was brought to a compromise, to avoid a public court, that she should agree to a separate maintenance, after various absurd proposals he made, of her going abroad to live alone, or keeping her to her own apartment in his house in daily life, at the same time to appear at his parties still as mistress of the house, to do the honors, and to visit their friends in turn with him, and at another time proposing that when he and his family lived in the town house, she should occupy with a servant the country house or vice versa.

When all such insulting proposals were rejected, he refused to make any settlement upon her at all, merely to depend on his bounty as he chose to give it, unless her parents and sister Helen consented to sign their names to a paper he drew up of acquitting him of anything immoral, or that any woman had anything to do with his separation from his wife. This my sister and her daughter stood out against during a fortnight, costing them many tears and sleepless nights, but at length they were over-ruled by the casuistry of the lawyer and the entreaties of Mr. Mark Lemon who acted for Catherine, and knowing the stubborn and unyielding temper of her husband, lost all hopes of bringing things to a proper issue, unless concessions were made. Her eldest son, on his knees, entreated his Mother, Grandmother and Aunts to comply, in order that his poor mother might be released from all the anxious agitation of further delay, and against their better judgment they yielded, and he has artfully availed himself of this in writing to this friend, and thus my poor sister's name and her youngest daughter's is also dragged into public notice.⁹

the reception of the readings. But, according to Dickens, although he was authorised to show it only to various friends and well-wishers personally, he allowed it to be copied by a correspondent of the *New York Tribune*, in which it was published 16 August 1858.

8. Mrs. Dickens was certainly ill and under great nervous strain, but no more, and in the "Violated Letter" Dickens simply said so:—"Her always increasing estrangement made a mental disorder under which she sometimes labours." In private correspondence, however, he sometimes expressed himself more strongly.

9. Dickens believed that many of the slanders which had been spread about him had been started by his mother-in-law, Mrs. Hogarth, and her daughter Helen. Hitherto it has been thought that most of them accused him of an affair with a young actress of eighteen, Miss Ellen Ternan, but new papers and closer enquiry now show that the most damaging rumours were that he was guilty of adultery with his sister-in-law, Georgina Hogarth, and even that she was with child by him. They were, of course, completely untrue. But it was these slanders that account for Dickens's almost frenzied attempts to stamp them out. It was because of his belief that they had been circulated by members of his wife's family that he compelled Mrs. Hogarth and her daughter to sign a statement saying:

I deeply regret that they did not abide by their own convictions. One must consent to do evil and expect good to come of it, but their feelings were worked up to fever heat by witnessing the distress and agitation of poor Catharine. Mrs. Hogarth took her down to Brighton for a fortnight during the time the deed of separation was being drawn up, and remained with her till it was brought down by the lawyer for signature. Mr. Lemon then invited her to pay his wife and him a visit at Crowley. Leaving her under their kind care and protection, my sister returned to London, where she thought she would be wanted at her home; but alas, her pent up feelings and exposure to cold air sitting out late in the evening air, which poor Catharine felt soothing, had so fevered her blood that she was seized with a dangerous illness from which she is now only very slowly recovering.— A deep seated carbuncle on the back of the head or nape of the neck, confined her to bed for some weeks, the lancet leaving a very deep wound. As soon as she could be moved, the Medical Attendant ordered her to Margate, the sea-side being her only chance of recovery. The wound is now healing, but leaving erysipelas around it, and she has every morning, and sometimes every two hours, an attack of neuralgia in the head. A sick-nurse has been with her night and day. I had for the first time since June, a few lines yesterday written in her own handwriting, to say she felt a little better. This trial is an aggravated one to her by the strange conduct of her daughter Georgina, who blinded by the sophistry of her brother-in-law takes his part, and by remaining against the wishes of her parents with him and his daughters, weakens the defence of her sister. His exaggerated praises of her to the depreciation of his wife, is most heart-cruel and unjust.

While during the 22 or 23 years of her married life, Catharine was having her family fast, ten children,— the youngest being now about 4 or 5 years old, and frequently made slow and tedious recoveries, reducing her bodily strength, was it not natural that she should lean upon the assistance of a sister in the care of her children; nor was she at all insensible to her services. But again, ought it not to be felt a natural duty for that sister living under her roof, sharing all the indulgences which she herself had, all her wants liberally supplied &c., to give in her turn her time and attention to lighten her sister's domestic duties when she herself was laid aside and unable to attend to them. All that Georgina did was to teach the little boys to read

It having been stated to us that... certain statements have been circulated... deeply affecting the moral character of Mr. Dickens, and compromising the reputation and good name of others, we solemnly declare that we now disbelieve such statements. We know that they are not believed by Mrs. Dickens, and we pledge ourselves, on all occasions, to contradict them, as entirely destitute of foundation.

This statement was signed on May 28th, and the following day it was appended to the Violated Letter which had been written for Arthurr Smith on the 25th. Another reason for putting the letter in Smith's hands was that because of the Hogarths' professional connections with the musical world and the theatre, he was the very man to bring it to the attention of Dickens's friends in the same circles where the rumours were most rife.

and write until they went to school at the age of seven; in turn at that age the girls always had a daily governess. Catharine, when well, had no light task to manage the household affairs of an establishment where constant company was kept, to receive the many guests that her husband's popularity brought to the house, to travel and visit about with him. Georgina made herself occasionally useful, I believe, as a sort of amanuensis to Dickens, and this was all very right and creditable (within proper bounds) but in no way ought to have eclipsed the more sacred claims of a wife in her husband's esteem and affection; but he has proved a spoiled child of fortune, dazzled by his popularity, and given up to selfish egotism. Georgina is an enthusiast, and worships him as a man of genius, and has quarrelled with all her relatives because they dare to find fault with him, saying, "a man of genius ought not to be judged with the common herd of men." She must bitterly repent, when she recovers from her delusion, her folly; her vanity is no doubt flattered by his praise, but she has disappointed us all, as we thought her affectionate and disinterested.

His eldest daughter is 19, the youngest 17; they, poor girls, have also been flattered as being taken notice of as the daughters of a popular author. He, too, is a carressing father and indulgent in trifles, and they in their ignorance of the world, look no further nor are aware of the injury he does them. His love for the stage and theatrical society makes him give up all his time and thoughts to it. I am told he is a great actor, and it is thought he may yet make the stage his profession. I wish he were not so good an actor in private life, appearing in his writings as a philanthropist, the protector of the injured, &c., &c., and yet can forget the vow he took at God's altar, to cherish in sickness and in health, for better, for worse, for richer for poorer, the woman who committed her destiny and put all her earthly trust in him till death should part them. Mrs. Dickens is at present with her mother at Margate; they will remain until the 1st October.

All this distress came upon us like a thunder clap, just after his reading in Edinburgh last April when we had been so gratified by hearing him. Little did we know then!

It is a living death indeed that has parted them, but not the death that will justify his broken faith. As to the platonic attachment he has the bad taste and boldness to profess to a young actress, and which he wrote to his elder children their mother had not character to appreciate, and which he has intruded upon the notice of the public in his foolish and egotistical statement, I can only compare it to "the wicked fleeing where no man pursueth." What has the public to do with what ought to be his private affairs? Conscience makes cowards of men. But I must check my pen. His poor, dear wife is silent and forbearing, and I must try to imitate her. I have had several letters from her, she has borne her heavy trial with dignified and gentle forbearance, and a true Christian patience.

God grant that in permitting this page in her life's history to be turned, may be for good. Separated from a life of fictitious gaiety on the surface, and beneath carrying about chilled affections and a wounded heart, she may now have time for tranquil reflection, and look for help and consolation from her God and Saviour, who has invited all who labour and are heavy laden to trust in Him, who is the same yesterday, to-day and for ever.

She has been much cheered and soothed by all the friends she most esteemed immediately coming to visit her, and amongst her kindest and warmest friends has been Miss Burdett Coutts, indeed she had invited her before matters were settled, to make her home with her. She had a visit a few days from her youngest boys during their holidays; she thus writes of it.—“I need hardly tell you, dearest Aunt, how very happy I have been with my dear boys, although they were not allowed to remain with me so long as I wished, yet I think we all thoroughly enjoyed being together. Of course it was not all pleasure, as their presence at times brought bitter recollections and feelings to my mind; for indeed, dear friend, you will understand and feel for me when I tell you that I still love and think of their father too much for my peace of mind. I have often told that he has expressed a wish that we should meet in society, and be at least on friendly terms. Surely he cannot mean it, as I feel that if I were ever to see him by chance it would almost kill me; but to return to my boys. I cannot tell you how good and affectionate they were to me. One of them, little Sidney, was full of solicitude and anxiety about me, always asking what I should do when they were gone, and if I would not be very dull and lonely without them; he should so like to stay. Upon the whole their visit has done me much good, and dear Charlie is so kind and gentle, and tried to cheer me. I trust by God's assistance to be able to resign myself to His will, and to lead a contented if not a happy life, but my position is a sad one, and time only may be able to blunt the keen pain that will throb at my heart, but I will indeed try to struggle hard against it.”

Now my dear Mrs. Stark I have troubled you with a very long letter, but I will not apologise, for I feel sure your heart has bled for both mother and daughter. It is well for the pecuniary interests of the Dickens family that he in a manner keeps up his popularity by these readings, the sale of his “Household Words,” and other writings. The public have made an idol of him, and even the worshippers of a false deity are slow and unwilling to break their idol, but his sentimentality and professed benevolence are more resembling fairy tales than the philanthropy founded on a religious basis. He is the third Dickens brother who has deserted his wife, and I understand a fourth Dickens is about to be separated from his wife by the desire of her parents.¹⁰

10. Only the second. Augustus Dickens had left his wife, and Frederick was about to be separated. Perhaps she counted their uncle, John Henry Barrow, whose death had recently given publicity to his desertion.

I trust you have been enjoying good health, as well as your sisters and Mr. Bennatyne and family, that you have good accounts of your friends in India.

With my sisters and my united kind regards to yourself and sisters, believe me with much esteem,

*Yours faithfully
Helen Thomson.*

Georgina's¹¹ youngest daughter, Helen, has been since the beginning of last winter teaching singing successfully, and has many pupils in prospect for this season.

*Please remember me to Dr. and Mrs. Anderson when you see them.
Mrs. Stark, 1, Vanbrugh Place, Links Leath, Glasgow, Scotland.*

The authenticity of the letter is not to be decided without question; but the main argument in its favour is that it is impossible to believe that a "forger" could have been so skilfully exact, while against its validity are two or three curious mistakes in names and dates. Indeed had we the original manuscript of the letter these errors would damn it beyond question; but, bearing in mind the history of the text, they strongly suggest that they are no more than corruptions introduced by copyists.

The two chief mistakes in the letter are the date at the beginning and the address at the end. Apart from these it is extraordinarily accurate. As a general rule it is extremely difficult for any forger to compose a convincing text for a letter, which is the reason why so many forgeries are merely copied from genuine manuscripts or printed texts, even though this enormously increases the eventual chances of detection. Certainly if this letter was not written by a member of Mrs. Dickens's family, the author was someone who combined instinctive narrative skill with a considerable disregard for spelling and punctuation. Even today, when so much more information about the affair has come to light, it would be extremely difficult to write such an account without contradicting known facts; and as it is clear that, on any theory, it must have been composed before about 1930, it is virtually impossible to believe that the letter can have been put together by a forger who had nothing more reliable to consult than J. W. T. Ley's edition of Forster's *Life of Dickens*.

More than this, however, the letter includes at least one minor detail which seems a positive indication that the writer had "inside" knowledge. In the fourth paragraph it is said that after having agreed to sign the "repudiation," Mrs. Hogarth took Catherine Dickens down to stay at Brighton. Yet until the last few months this fact was entirely unknown to anyone who knew anything about Dickens. But, as revealed by papers

11. Mrs. Georgina Hogarth (née Thomson), Mrs. Thomson's sister.

recently found in his former solicitor's offices, it is perfectly correct. They show that on the 3 June. Mrs. Dickens's solicitor, "attended at several places enquiring for the address of Mrs. Dickens," and that it was only on the 4th that he actually went down to Brighton with the "Deed for execution."¹²

Yet the foremost authorities on Dickens in 1937, Messrs. Walter Dexter and J. W. T. Ley, insisted that this could not have been. Dexter pronounced that it was completely false to say that the Hogarths "stood out" against signing the repudiation for "a fortnight," and declared "that the details of the separation were agreed to by all parties on May 22nd ... seven days *after* (not *before*!) the Hogarths signed the paper."¹³ But the solicitor's carefully itemised account, which has recently been discovered, not only shows that he went down to Brighton on June 4, but that the formalities were not completed till June 12th. Other papers in the same group confirm that Mrs. Hogarth and her daughter bitterly fought against Dickens's insistence that they should publicly declare their belief in his innocence, and that they finally surrendered only when he refused to make any allowance to his wife until they did so. Not only is the so-called forger right about this, but the chronology of events as given in his letter is more correct than in the latest comprehensive biography by Professor Johnson, or, for that matter, than I have previously given it myself. True history cannot be the result of blind "faking," any more than successive corruptions can eventually result in a correct text.

The two main objections to accepting the letter as authentic now remain to be considered. One is that the date at the head must be wrong, and is either due to a miscalculation by the forger or the result of a slip in transcription. The same is true of the other: the address of Mrs. Stark, to whom the letter was written, is nonsensical. As Dexter pointed out, "There never was such an address." Either we must believe that the forger wantonly wrote an absurd addition to the foot of the letter where it had no place and which he knew could be shown to be false by anyone with access to a directory, or it has been faultily transcribed.

There is evidence in the letter as we have it now that the text Straus received cannot have been the original manuscript. It seems probable that it had been copied and re-copied several times. The general style of the writer is by no means contemptible, but there are several elementary spelling mistakes. One is a mere slip ("woof" for "roof"); there is "carressing" for "caressing"; and two are mistakes that an under-educated person might well make in copying something unfamiliar: "Catharine" for "Catherine," and "Bennatyne" for "Bannatyne." It seems that the "a"s and "e"s of

12. These papers are now in the possession of Sir Leslie Farrer, K.C.V.O., and are quoted with his kind permission. Further use has been made of them by the present writer in "Charles Dickens and the Hogarth Scandal," *Nineteenth Century Fiction*, Berkeley, California, June 1955.

13. DEXTER, p. 3.

the original (or one of the copies) were easily confused. The way in which the address is given at the end also suggests that it has been simply added as a transcript from the envelope.

On the supposition, therefore, that this non-existent address was no more than a faulty copy, one would expect to be able to show that a "Mrs. Stark" was living somewhere in Glasgow—and on referring to a contemporary Post-office directory this is exactly what one finds. It seems not unlikely that instead of the original letter having been addressed to:

Mrs. Stark, 1. Vanbrugh Place, Links Leath,

it was to:

Mrs. Stark. 16. Newton Place. India Street.¹⁴

In certain hands the similarity might be close; and in one in which confusion between "a" and "e" was so easy in proper names, such a mistake might well have been made. As it stands it is difficult to see why any forger should write "Links Leath," which is an impossible form and complete nonsense, while it could well have been a corruption. There is only this one "Mrs. Stark" in the directory under her own name.

The date of the "20th August" is likewise probably corrupt and, if so, it was presumably originally written as the "30th." It is another mistake more easily explained as a copyist's error than the result of a brilliant forger's carelessness. Yet even this, at first sight, seems to be unacceptable. According to Dexter even the 30th would have been an unlikely or impossible date since, he notes, that the "Violated letter" was first published in the *New York Tribune* on August 16th, and not printed in England until the 31st when it appeared in the *Morning Chronicle*, *Morning Herald* and the *Liverpool Mercury*. But, in fact, it came out in the *Morning Star* of the 30th, and may have been published elsewhere even earlier. Apart from this copies of the *Tribune*, itself, could have reached members of Mrs. Dickens's family a few days before.

There are other reasons for regarding the letter with some suspicion which are even less conclusive. One of them needs answering, however, since it comes with sound authority from Professor Johnson, who calls it "the psychological argument." He feels that, "the letter is unnecessarily detailed in explaining family relationships ('her sister Helen,' 'her daughter Georgina'), mentioning how many children Catherine had borne, and telling how old the youngest was at the time, considering that 'Mrs. Stark' is presumably a close enough friend to receive a confidential story of the separation."¹⁵ It should be remembered, however, that the Hogarths were a family with fourteen children, that there was more than one Georgina, and

14. The address is not given in quite this form in the directory; but there was another Newton Place in the suburbs, and before postal districts were generally used it was customary for residents in a place or square to identify it by giving the nearest road or street as well: in this case, India Street.

15. EDGAR JOHNSON, *Charles Dickens*, 1952, II, Notes, lxxvi.

That Mrs. Dickens's mother's family (to which Mrs. Stark was probably loosely related by marriage) was also fairly large. Mrs. Stark might well have been a relative close enough to be extremely interested in such an affair, without carrying in her head an exact tally of all her relatives by marriage and the precise ages of their children. Above all, the letter was emphatically not "the confidential story." The first three paragraphs strongly suggest that it was written on behalf of the Hogarths as a detailed answer to Dickens's press campaign, and especially to his statement in *Household Words*. Just as he had energetically circularised many of his friends giving them his version of what had happened, and even authorised Arthur Smith to show his "letter" to "anyone" who wished "to do" him "right," so the Hogarths and Thomsons wrote to their relatives and friends giving their account.

How far it is a true one is another matter, but it should be obvious that it is violently partisan and makes no attempt to be fair. Mrs. Dickens, as her aunt said, had been "silent and forbearing," but the pride of her family was outraged at the way she had been put aside. Mrs. Hogarth, Dickens's mother-in-law, had almost certainly started the vilest slanders about him and her own daughter Georgina, which, as he wrote, were "most grossly false, most monstrous and most cruel." The whole Hogarth family had benefited from Catherine's marriage, and it may have been that her mother was so angry at losing these benefits (including financial help) that she was unable to check her tongue. The writer of the letter probably derived much of the information from Mrs. Hogarth. It seems that she was careful enough not to have accused Georgina to Mrs. Thomson of anything worse than vanity and folly, and the oblique references to Miss Ellen Ternan even suggest that she did not really believe that Dickens was guilty of anything but indiscretion: his private life was his own affair, and his real crime was his contempt for the Hogarths and the insistence on a separation. What Mrs. Thomson would not have learnt from Mrs. Hogarth, however, was that the reason why Dickens had published his ambiguous statement in *Household Words*, was that he knew that some of the stories which were being maliciously repeated about him and his sister-in-law were too unpleasant to refer to openly even to deny.

If this letter is genuine, it is valuable because it offers an unusual opportunity of seeing Dickens as he appeared to others behind the scenes of his public career. His own letters are so varied and abundant that many biographers do little more than show him as he wished to appear to his correspondents. But here we not only have Mrs. Hogarth's views as they were probably expressed to her sister, but Mrs. Thomson's Scottish censoriousness and the pathetic extract from Mrs. Dickens's letter to her aunt. The latter is exactly in character. It is significant that, even according to her own account, the children felt that she would be dull and lonely by herself and wanted to stay chiefly because they were sorry for her; for whatever the

arguments brought against Dickens, the Hogarths had to admit that, with the exception of the eldest son, his children preferred him to their mother. We know rather more of her feelings about the separation than twenty years ago, and all that is known coincides with what is given in the letter, though her information that Dickens would be prepared to meet her in society was (as she expected) cruelly wrong.

It is still not completely certain that the letter is genuine, though further discoveries may yet confirm its authenticity. Meanwhile any future biographer who wishes to dismiss it, should at least offer an alternative theory to account for its existence more convincing than that it was "a ruthless practical joke." It is difficult to see why anyone should want to "fake" such a document without profiting by it in the least, and impossible to believe that any mere "forger" should have been so well-informed.

K. J. FIELDING.

LA SIGNIFICATION HISTORIQUE, DIPLOMATIQUE ET LITTÉRAIRE DE LA LETTRE ADRESSÉE A L'ABBÉ RAYNAL DE THOMAS PAINE

L'un des auteurs qui ont exposé les défauts de l'*Histoire philosophique et politique des.. deux Indes* de l'abbé Raynal est Thomas Paine, qui limita son examen au dernier volume de l'ouvrage de Raynal, supplément qui porte le titre *Révolution de l'Amérique*. Paine, suivant une coutume plus ou moins acceptée au dix-huitième siècle, adressa sa critique directement à l'auteur sous forme de lettre. Imprimée à Philadelphie en 1782, elle porte le titre : *Letter to the Abbe Raynal, on the affairs of North America : in which the Mistakes in the Abbe's Account of the Revolution of America are Corrected and Cleared Up*. Une traduction française parut sous le titre : *Lettre adressée à l'abbé Raynal, sur les affaires de l'Amérique septentrionale* (Paris : Knapen et fils, 1782).

Les historiens de la littérature française ont négligé cette lettre, supposant sans doute qu'elle n'est rien de plus qu'un exposé de quelques faits historiques sans grande importance. En vérité, la lettre joua un rôle significatif dans l'histoire diplomatique de la France, et il est même possible que Paine l'écrivit à l'instigation des diplomates français. Les historiens de la littérature américaine — même les biographes de Paine — ont aussi étrangement négligé cet ouvrage. Presque tous les critiques et biographes admettent l'opinion de Moncure D. Conway, qui remarque :

Ce qui fait le principal intérêt du pamphlet de Paine, en dehors des passages ayant trait aux événements militaires de 1776, c'est qu'il reflète merveilleusement les événements des neuf mois pendant lesquels il fut sur le chantier.

Il n'existe dans l'érudition historique qu'un seul examen de cette lettre, un article par Darrel Abel qui non seulement ignore complètement l'histoire diplomatique qui fut à l'origine de la lettre, mais qui présente une thèse un peu trompeuse sur les rapports de l'ouvrage avec les écrits antérieurs de Paine**. Je dirai quelques mots sur cette thèse — non pas parce qu'une thèse même fautive est toujours importante en soi — mais parce que, pour bien comprendre cet ouvrage de Paine, il faut se rendre compte d'un principe exactement contraire à celui présenté dans cet exposé. L'auteur

** *Documentation* : L'article de Darrel Abel sur la lettre de Paine se trouve dans *Pennsylvania Magazine of History and Biography*, LXVI (1942), 176-190. Les documents diploma-

affirme comme point central de son étude que "the *Letter* represents the stage where Paine actually ceased to think in nationalistic terms and became a practical internationalist". Il affirme, d'ailleurs, que "There is no evidence to show that Paine had thought in internationalistic terms earlier".

Pour montrer le contraire, il suffit de citer l'écrit qui donna à Paine sa renommée, *Le Sens commun*. Parlant de l'Amérique il remarque en effet "In this extensive quarter of the globe we forget the narrow limits of three hundred and sixty miles (the extent of England) and carry our friendship on a larger scale; we claim brotherhood with every European Christian, and triumph in the generosity of the sentiment". On peut citer aussi sa *Crise américaine*, le 11 novembre, où il affirme : "My principle is universal. My attachment is to all the world, and not to any particular part, and is what I advance is right, no matter where or who it come from." Dans le même ouvrage, il attaque le principe de nationalisme qui conduit à la guerre, et dans la *Crise* du 26 février 1780, il critique encore le nationalisme qui venait de naître en Amérique.

L'un des principes d'internationalisme le plus marqué dans la lettre à Raynal concerne l'influence des lettres et des sciences sur l'union des nations du monde. Paine avait déjà énoncé presque le même principe en 1780 en rédigeant pour l'Assemblée de l'Etat de Pennsylvanie, "An Act for Incorporating the American Philosophical Society." Il stipula que même en temps de guerre, la Société aurait le droit de communiquer avec toutes les nations du monde. Paine va même plus loin dans la *Crise Américaine* en affirmant que le savoir et l'érudition peuvent porter l'esprit de l'homme non seulement au delà des limites nationales jusqu'aux idées internationales mais également vers des conceptions embrassant l'univers ou la création entière. Ce fut un peu ce principe qui poussa Paine plus tard à attaquer les fers de l'esclavage ou les limites artificielles de l'aristocratie (dans *The Rights of Man*) et de la religion (dans *The Age of Reason*). Instruit de ce principe, M. Abel ajoute que la portée de la recherche de Paine continua à s'étendre après sa lettre à Raynal "to include the extra-political concerns of human society, having already reached in the *Letter*, the widest political extension of which it was capable". Mais comme nous l'avons vu, cette vision de l'univers dépassant les limites de nationalité existait dans les œuvres de Paine même avant sa lettre à Raynal.

Considérons maintenant l'importance diplomatique de la lettre à Raynal. Les archives du Ministère des Affaires Etrangères nous prouvent que la lettre fut considérée par le gouvernement français comme une arme effective

tiques dont je parle sont au Ministère des Affaires Etrangères. Quelques-uns — mais pas tous — sont publiés par John J. Meng dans *Despatches and Instructions of Conrad Alexandre Gerard, 1778-1780* (Baltimore : 1939) et par W. E. O'Donnell dans *The Chevalier de La Luzerne French Minister to the United States, 1779-1784* (Louvain : 1938). Lorsque je cite des numéros de la *Crise Américaine*, je donne les dates de leur première publication dans les journaux américains plutôt que les dates erronées adoptées dans les collections des œuvres de Paine.

ns la guerre de propagande contre l'Angleterre. Il se peut même que diplomates français aient chargé Paine de l'écrire. Et même s'il ne l'a écrite sur commande, Paine toucha une récompense considérable pour son ouvrage.

Paine avait d'abord été approché par Conrad Alexandre Gérard, ministre français aux Etats-Unis, 1778-1780, à la suite de l'affaire Silas Deane. Cette affaire, néfaste dans la carrière de Paine, concerne l'arrangement secret entre les gouvernements de la France et des Etats-Unis selon lequel la France enverrait aux Etats-Unis du matériel pour la guerre contre l'Angleterre. Beaumarchais, l'agent du gouvernement français, et Deane, l'agent du gouvernement américain, prétendirent que la France aurait dû être remboursée de ces subsides, et Paine en qualité de secrétaire du Comité des Affaires Etrangères du Congrès américain affirma que ces subsides étaient un don gratuit du roi et du peuple français. Pour prouver ses affirmations, Paine publia dans les journaux américains quelques dépêches officielles reçues par lui en qualité de secrétaire montrant que les subsides étaient un don gratuit. Le Congrès américain, ne voulant pas causer d'embarras à la France en avouant l'accord secret, accusa Paine d'avoir violé la nature confidentielle de son emploi et le destitua de son office. Gérard, craignant que Paine ne cherchât à se venger de la France, lui offrit "de lui remplacer le nom du Roi les appointements qu'il perdrait". Gérard imposa pour condition "qu'il ne publieroit rien sur les affaires politiques, ni relativement au Congrès sans... aveu préalable et qu'il emploieroit principalement sa plume à inspirer au peuple des dispositions convenables à l'égard de la France et de l'Alliance". Pour cela, Gérard lui promettait un traitement de mille dollars par année. Mais Paine continua à écrire contre Deane et Beaumarchais, et l'arrangement avec Gérard échoua. Selon la version de Paine, il n'avait voulu accepter aucune contrainte sur l'affaire Deane ni aucune pension privée. Il répondit en ces propres termes :

Any service I can render to either of the countries in alliance, or to both, I ever have done and shall readily do, and Mr. Gerard's *esteem* will be the only recompense I shall desire.

Gérard considéra l'affaire comme présentant une telle gravité qu'il écrivit une attestation formelle pour Vergennes, présentant sa propre version. A la suite de l'affaire Deane, affirma-t-il,

J'articulai en conséquence plus positivement les récompenses que je lui destinais; mais ayant vu pendant le cours de plusieurs mois que non seulement M. Payne n'écrivoit point en faveur de l'alliance, mais qu'il persistoit dans ses écrits... à soutenir des assertions fausses et contraires à l'honneur et au bien de l'alliance, il me parut que cette conduite... ne me permettoit plus d'avoir aucune sorte de connexion avec cet écrivain.

Il semble donc, comme le dit Moncure Conway, que "Paine n'avait jamais reçu un centime de M. Gérard".

Ce ne fut pas le cas, cependant, avec le Chevalier de la Luzerne, successeur de Gérard aux Etats-Unis. Ce dernier écrivit à Vergennes, le 16 décembre 1780, suggérant d'employer Paine pour écrire dans les gazettes et surtout une histoire de la Révolution présentant aux Etats-Unis la France et l'Angleterre dans leurs vraies perspectives. Sur ces entrefaites, Silas Deane commença à écrire une série de lettres, publiées dans les gazettes américaines, dans lesquelles il critiquait la France et l'Alliance. La Luzerne, ayant reçu l'approbation de Vergennes, se mit alors en rapport avec Paine. Il écrivit à Vergennes le 14 décembre 1781, qu'il pourrait exercer les talents de Paine "sur les questions qui le mettront à même de développer les avantages que les Etats-Unis ont recueillis et doivent recueillir de l'alliance et de réfuter d'une manière indirecte les lettres publiées sous le nom de M. Deane".

Cependant l'histoire de la Révolution avança peu — et La Luzerne n'avait encore donné à Paine aucune rémunération. Enfin parut la lettre à l'abbé Raynal — dont La Luzerne fut bien satisfait. C'était en effet l'écrit dans lequel Paine discutait les avantages tirés par les Américains de l'Alliance. Son adversaire était Raynal, non pas Deane, mais son but était le même. En conséquence, La Luzerne offrit à Paine cinquante guinées comme nous l'indique sa lettre à Vergennes, le 27 août 1782.

Je joins icy, Monseigneur, un ouvrage de M. Payne, auteur des publications signées *Sens commun*. J'ai différé jusqu'à aujourd'hui à faire usage de la liberté que vous m'aviez donnée de lui offrir une gratification. L'écrit ci-joint ayant pour objet la réfutation des principes hazardés qui contient l'écrit publié sous le nom de l'Abbé Raynal à de démontrer la fausseté de ses assertions à l'égard de causes et des vues de l'alliance, j'ai remis à M. Payne 50 guinées et l'ai exhorté à exercer sa plume sur des objets du même genre; il continue à recueillir des matériaux pour l'histoire de la révolution actuelle, mais son indolence naturelle ne me permet pas de croire qu'il puisse jamais venir à bout de ce travail, qu'il d'ailleurs n'est pas au-dessus de ses talents.

Voilà la signification diplomatique de la lettre de Paine.

Au cours du dernier trimestre de 1783, La Luzerne remet une autre gratification à Paine de presque le double de la somme mentionnée ci-dessus — sans doute en récompense pour sa *Crise Américaine*, le 11 mai 1782, où Paine s'élève contre une paix séparée entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. En rendant compte de ce paiement à Vergennes, La Luzerne revient au sujet de l'histoire

Le général Washington désire l'attirer chez lui et il est plus en état que personne de fournir de bons Mémoires à cet écrivain. Mais l'indolence naturelle de M. Payne ne permet pas de prévoir quand son ouvrage verra le jour. Il se plaint vivement du Congrès qui laisse ses services sans récompense quoique l'on ne puisse lui refuser le mérite d'avoir aidé la révolution par ses publications sous le nom de *Sens commun*.

Il est vrai que Paine n'a jamais complété son histoire — mais il en a quand même publié une partie. Ni La Luzerne ni les chroniqueurs de Paine

l'ont fait remarquer, mais une grande partie de sa lettre à l'abbé Raynal comprend l'histoire des événements militaires, financiers et diplomatiques de la Révolution. Sans aucun doute Paine se servit de la documentation diverse qu'il avait déjà réunie pour son histoire. Si on veut juger les talents de Paine en tant qu'historien, on peut en trouver ici l'évidence. Peut-être pour s'excuser envers ses protecteurs français, il remarque au commencement de sa lettre, "it is yet too soon to write the history of the Revolution".

Puisque Vergennes avait payé si volontiers pour la lettre à l'abbé Raynal, on serait porté à croire qu'il aurait été content de la voir publiée en France. Il semble cependant — d'après une lettre de Noailles à Vergennes — que ce dernier était peu disposé à la laisser sortir. Noailles l'avait importuné à ce sujet plusieurs fois. Cependant, une traduction parut à Paris — en 1782 — mais pas avec approbation et privilège.

En un sens les aspects diplomatiques et historiques de la lettre sont les mêmes — mais nous pouvons néanmoins préciser que sa portée diplomatique a trait à son influence dans le milieu politique — raisons pour lesquelles l'ouvrage fut accueilli par le gouvernement français; son importance historique provient du contenu de l'ouvrage, des événements et des faits historiques qui y sont traités.

Bien que Paine lui-même ne fît aucune division, il y a cinq sections principales dans la lettre, comprenant cinq sujets d'importance :

Premièrement : une justification de la Révolution par l'argument qu'il y avait un principe moral à la base qui poussait les Américains;

Deuxièmement : une justification du système financier des Etats-Unis avec l'affirmation que le papier-monnaie américain serait dorénavant stable;

Troisièmement : un examen de la théorie selon laquelle les Etats-Unis avaient rejeté les propositions de paix en 1778 à cause de l'Alliance avec la France;

Quatrièmement : un examen des réflexions philosophiques de l'abbé en particulier de son analyse de l'Alliance entre la France et les Etats-Unis;

Cinquièmement : un exposé de quelques événements politiques après la publication de l'ouvrage de Raynal.

Du point de vue de la connaissance des idées de Paine, seules les première, troisième et quatrième parties sont intéressantes. Elles sont les seules qui demandent à être interprétées. On peut être sûr d'ailleurs, que les diplomates français récompensèrent Paine exclusivement à cause des troisième et quatrième parties. Je limite donc mon examen à ces trois sections.

I. L'abbé Raynal avait accusé les Américains d'avoir fait une révolution sans cause suffisante. Paine répondit que les colons se rebellaient contre la

loi la plus injuste qui ait jamais existé, "the Declaratory Act, which asserted the right, as it was styled, of the British Parliament, *to bind America in all cases whatsoever*". De plus, Paine accusait le ministère anglais de s'être à dessein brouillé avec les colonies pour obtenir une plus grande exploitation de leur richesse. Il affirma, contrairement à Raynal que la Révolution américaine était la première dans l'histoire du monde à avoir été fondée sur une réforme des principes.

III. L'abbé Raynal en rapportant les offres de paix faites par le ministre anglais en 1778 remarque qu'elles auraient été acceptées si elles avaient été offertes quelques mois plus tôt, mais à la période à laquelle elles avaient été proposées, le gouvernement américain les avaient rejetées avec mépris. "C'était l'effet d'un traité d'amitié et de commerce entre les Etats-Unis et la cour de Versailles, signé le 6 février 1778."

Paine nie absolument cette affirmation. Selon lui, le Traité d'Alliance n'avait aucun rapport avec le rejet des offres de paix, car les nouvelles du traité n'étaient pas encore arrivées aux Etats-Unis à l'époque où les offres de paix avaient été refusées. Par son erreur, affirme Paine, l'abbé non seulement enlève aux Etats-Unis la réputation que mérite leur force d'âme dans cet état périlleux et pénible, mais il suppose que si les Etats-Unis n'avaient pas connu l'existence du traité, ils auraient accepté les offres de paix, supposition très préjudiciable à leur honneur et à leur courage. Selon Paine, les Etats-Unis n'avaient jamais envisagé la soumission. "The rejection, therefore, must, and ought to be attributed to the fixed, unvaried sentiments of America respecting the enemy she is at war with, and her determination to support her independence to the last public effort."

Qu'importe cette subtile distinction, si ce n'est pour l'hommage qu'elle rend à la détermination des Etats-Unis? Paine insiste surtout sur le rôle que la France avait joué dans la victoire des Etats-Unis luttant pour leur indépendance. Si on accepte la théorie de Raynal, il semblerait que la France ait été la seule force responsable de la victoire de l'Amérique. Et Vergennes n'aurait pas voulu que cette opinion soit acceptée pour au moins deux raisons :

1) Les Français auraient pu critiquer sa politique pour avoir traité les Etats-Unis comme une nation égale à la France. On aurait pu lui faire le reproche de ne pas avoir exigé plus de concessions pour la France de la part des Etats-Unis. Raynal avait même formulé ce reproche : "Pourquoi s'est-on mis par un traité inconsidéré dans les fers du congrès qu'on aurait tenu lui-même dans la dépendance par des subsides abondants et réglés?"

2) D'un autre côté, les Anglais auraient montré plus de zèle à poursuivre la guerre contre la France s'ils avaient considéré la France exclusivement responsable de la perte de leurs colonies américaines. Mais l'affirmation de Paine selon laquelle les Etats-Unis auraient continué la lutte même sans

assistance de la France annulait ces critiques. Paine présente les Etats-Unis comme alliés plutôt que comme bénéficiaires de la France. Il fait aussi remarquer que depuis le commencement de la guerre, la politique de la Grande-Bretagne s'était efforcée de persuader les puissances européennes que les Etats-Unis n'étaient pas stables ou dignes de confiance, cela afin d'affaiblir leur prestige. Le récit de Paine exposant les vraies raisons pour lesquelles les Etats-Unis rejetèrent la paix aurait soutenu la réputation des Etats-Unis en Europe et indirectement justifié la politique de Vergennes en France.

IV. Cette section, consacrée à "the well enlightened field of philosophical reflection" est la plus intéressante pour qui s'occupe de l'histoire des idées. Paine, essayant de corriger Raynal sur des questions de sentiment et d'opinion, livre sans contrainte à tout son esprit d'idéalisme et à ses conceptions du progrès de l'homme et de la victoire de la vérité. On a l'impression que c'est en écrivant cette section que Paine a pris le plus plaisir sans doute parce que son imagination philosophique pouvait s'y donner libre cours. Malheureusement, ses pensées sont aussi embrouillées et confuses qu'il accuse de l'être celles de Raynal.

Il analyse d'abord l'attitude de Raynal vis-à-vis des motifs qui ont poussé la France à conclure l'alliance avec les Etats-Unis. Selon ce dernier en effet, la philosophie, dont le premier sentiment est le désir de voir tous les gouvernements justes et tous les peuples heureux, en portant un coup d'œil sur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend sa liberté, en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part". Paine décèle deux principes dans ce passage : (1) l'incompatibilité d'une alliance entre une monarchie et une république, (2) la réflexion cynique que les motifs de la France n'étaient ni purs ni désintéressés. Réfutant le premier principe, Paine affirme que les formes du gouvernement n'ont aucun rapport avec des traités et que toutes les nations sont des républiques en ce qui concerne leurs relations l'une avec l'autre. Il remarque aussi, ne prévoyant pas le xx^e siècle, "that a monarchical country can suffer nothing in its popular happiness by an alliance with a republican one, and republican governments have never been destroyed by their external connections." Mais c'est au deuxième principe que Paine exerce toute son imagination et son excès d'idéalisme alors qu'il démontre que les motifs de la France étaient vraiment bienveillants et désintéressés. Il affirme d'abord que la France "was not acted upon by necessity to seek a friend, and therefore her motive in becoming one, has the strongest evidence of being good, and that which is so, must have some happiness for its objet."

Paine continue à soutenir la bienveillance de la France en développant ses propres notions de l'idée de progrès. Il expose d'abord son principe, déjà exprimé dans la *Crise américaine*, et selon lequel le cercle de civilisation n'est pas encore complet. "Mutual wants have formed the individuals of each country into a kind of national society, and here the progress of

civilization has stopped." Mais Paine voyait néanmoins "a greater fitness in mankind to extend and complete the civilization of nations with each other at this day, than there was to begin it with the unconnected individuals at first." D'après lui, son époque est favorisée par cette condition par suite de l'extension et du développement du commerce, de la science et des lettres. Le seul ennemi du progrès de la civilisation qui subsiste, affirme-t-il, ce sont les préjugés et non pas "two events ever united so intimately and forcibly to combat and expel prejudice, as the Revolution of America and the alliance with France." La Révolution permettait à l'esprit des colonies américaines de s'ouvrir vers le monde alors qu'il se fermait du côté de l'Angleterre. Les préjugés des Américains étaient passés au crible et rejetés comme incompatibles avec la raison et la bienveillance.

While we were thus advancing by degrees into the wide field of extended humanity, the alliance with France was concluded. An Alliance not formed for the mere purpose of a day, but on just and generous grounds, and with equal and mutual advantages; and the easy, affectionate manner in which the parties have since communicated has made it an alliance not of courts only, but of countries. There is now an union of mind as well as of interest; and our hearts as well as our prosperity call on us to support it.

Paine ne l'affirme pas explicitement, mais il implique l'idée que l'alliance avec la France est un pas vers la réalisation d'une société universelle, conception avec laquelle, d'ailleurs, il termine sa lettre.

Sans doute Vergennes, esprit pratique et au courant de la vie diplomatique, ne suivait pas Paine dans cette vision du progrès menant à une société universelle. Ce qui importait pour lui c'était que l'Alliance soit justifiée.

On peut remarquer une ambivalence assez nette dans la conception de Paine relative à l'Alliance. D'un côté il démontre que la politique de la France n'a pas fait preuve de faiblesse en accordant l'Alliance sans exiger une dépendance des Etats-Unis sur la France — raisonnement, sans doute, qui avait plu à La Luzerne et à Vergenne. D'autre part, il présente l'Alliance comme étant un geste de bonté et de bienveillance de la France. Il est très intéressant de remarquer que Paine accuse Raynal d'une semblable incompatibilité bien qu'en sens inverse.

Paine considère aussi un troisième épisode diplomatique, le rejet par l'Angleterre de la médiation offerte par l'Espagne en 1779. Raynal présente cela comme un geste de véritable héroïsme — insistant sur le fait que l'Angleterre, alors vraiment en danger de perdre la guerre, avait choisi de continuer même jusqu'à la ruine plutôt que de considérer une paix sans honneur. Selon Raynal, "les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguste et majestueux spectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à sa durée qu'à sa gloire". Paroles bien étranges pour un Français dont le pays est en guerre avec la nation à laquelle il accorde de tels compliments. Paine, cependant, nie tout. D'après lui, cette circonstance ne mérite aucune louange.

The rejection was not prompted by her fortitude but her vanity. She did not view it as a case of despair or even of extreme danger, and consequently the determination to renounce her duration rather than her glory cannot apply to the condition of her mind. She had then high expectations of subjugating America... This passionate encomium of the Abbé is deservedly subject to moral and philosophical objections. It is the effusion of wild thinking, and has a tendency to prevent that humanity of reflection which the criminal conduct of Britain enjoins on her as a duty. It is a laudatum to courtly iniquity. It keeps intoxicated sleep the conscience of a nation; and more mischief is effected wrapping up guilt in splendid excuse, than by directly patronizing it.

Si nous considérons l'éloge enthousiaste que Raynal rend à la Grande-Bretagne par comparaison avec sa façon assez méprisante de traiter son propre pays, nous ne sommes pas surpris d'apprendre qu'on l'avait accusé d'être un écrivain mercenaire des Britanniques.

Les contemporains de Paine comprirent que sa lettre était une forme de propagande pour réfuter les sentiments britanniques de Raynal, mais ils n'avaient bien sûr aucune conception de sa signification diplomatique — que nous pouvons seulement comprendre maintenant parce que nous avons accès aux documents secrets des diplomates français. En effet, l'auteur d'un compte rendu de l'ouvrage dans l'*Année littéraire* (1783, tome II) ne prête aucune attention à ces sujets d'importance capitale, se consacrant entièrement à la routine de la guerre. Il se limite aux trois premières parties de l'ouvrage et ne s'arrête sur aucun sujet de réflexion philosophique. Il prête les généralités courantes en France concernant la sagesse primitive des Américains et les représente — ainsi que l'avaient fait des douzaines d'autres auteurs français — comme les Lycurgues et les Solons d'un nouveau monde. Il souligne que "ces prétendus rebelles étaient en effet des hommes libres, qui connoissoient & qui défendoient des privilèges, que leurs ennemis ne respectoient plus". Pour lui, cependant, comme pour la plupart des Français qui avaient tous une vue romanesque de la Révolution américaine, ce qui était primordial, c'était la pureté de la morale.

On voit que Paine était bien apprécié en France en tant que littérateur. Un auteur plus renommé, La Harpe, donna dans sa *Correspondance littéraire* une appréciation flatteuse du style de la lettre. Parmi les autres admirateurs français de Paine, il s'en trouva un, le poète Louis-Gabriel Bourdon, qui fut peu satisfait du faible retentissement que produisit l'ouvrage en France. "J'ignore", écrivit-il dans les notes d'un poème *Voyage d'Amérique* (Paris : 1786), "si elle a été bien vendue; tout ce que je sais, c'est que personne ne m'en a parlé, & qu'il n'en a pas même été rendu compte dans les Journaux, du moins dans ceux qui sont les plus répandus, tels que le *Mercure* & le *Journal de Paris*". Bourdon présente alors une préface tirée d'une traduction en manuscrit de la lettre de Paine que l'auteur n'imprima pas quand il apprit qu'il avait été gagné de vitesse. Il se peut que ce soit Bourdon lui-même qui ait fait cette traduction. Dans la préface nous trouvons d'abord l'aveu que les Français ne connaissaient presque

rien de vrai sur l'Amérique et les Américains, sur leurs finances, leur politique et leur administration. Paine, affirme l'auteur, "est le premier qui ait porté le flambeau de la vérité sur tous ces objets". Il loue ensuite les qualités de style de Paine — bien que son ouvrage ait été destiné à établir la vérité et non à faire de l'éloquence. Il trouve cependant que plusieurs passages de la lettre sont très métaphysiques et peut-être un peu au-dessus de la portée d'un assez grand nombre de lecteurs.

Ce critique pense d'ailleurs que Paine s'est pénétré de la lecture des maîtres français, "tels que Montaigne, Montesquieu & Rousseau; s'il n'invente point toujours ses idées, il se les approprie au moins par sa manière de les exprimer, manière originale & pittoresque". Il faut dire que si Paine exprima quelques idées des maîtres français, elles lui étaient venues d'une façon bien indirecte, car Paine n'était pas un lecteur avide — pas même des maîtres anglais. Il se vantait de ne pas lire les livres d'autres auteurs, et il se peut que son ostentation ait été basée sur un fait réel. S'il exprimait les idées d'autres philosophes, la plupart de ces idées lui étaient vraisemblablement venues à l'esprit à la suite de discussions publiques et de conversations.

En concluant notre examen de l'importance littéraire en France de la lettre à Raynal, nous devons mettre en doute l'affirmation de Bourdon qui prétend qu'elle n'était pas lue en France. Nous avons vu qu'une traduction avait été imprimée en 1782 et que Bourdon — ou l'un de ses amis — en écrivit une autre qui resta à l'état de manuscrit. On peut ajouter que deux autres traductions différentes furent ensuite imprimées — en tout quatre traductions indépendantes — signe certain que l'ouvrage n'a pas été négligé. Il semble d'ailleurs que la première traduction ait paru dans au moins trois éditions séparées. Même l'ouvrage de Benjamin Franklin qui jouit du plus grand succès en France, *The Way to Wealth*, ne fut pas traduit plus de quatre fois au XVIII^e siècle. Il faut donc conclure que même pour la France, l'importance littéraire de la lettre à l'abbé Raynal était presque égale à son importance diplomatique — qui fut grande.

Alfred Owen ALDRIDGE.

ÉTUDES CRITIQUES

MILTON LE LUTTEUR : ÉTUDES ET ÉDITIONS RÉCENTES DE LA PROSE MILTONIENNE

« Les révolutions ont rapproché Milton de nous... Il est devenu un homme de notre temps... »

« Il était aussi grand écrivain en prose qu'en vers. »

(CHATEAUBRIAND : *Essai sur la Littérature anglaise*. Avertissement.)

Dès sa parution et pendant longtemps la prose de Milton n'attira guère en Angleterre les critiques littéraires ou historiques : elle restait "seldom noted on" (Sonnet XI). Le style en était ardu et âpre; les sujets traités, depuis la réunion du Long Parlement jusqu'à la Restauration, ne représentaient que des intérêts limités ou partisans, devenus bientôt de lointains soucis —, qu'ils fussent religieux (épiscopalisme anglican contre « discipline » presbytérienne), personnels (théorie du divorce) ou politiques (par ex. le tyrannicide). La méthode de ces controverses, avec son recours aux précédents, aux citations, aux autorités (lors même qu'il s'agissait de combattre le principe d'Autorité...), avec ses sarcasmes et ses arguments "ad hominem", paraissait éphémère, vulgaire, dépassée. D'ailleurs leur objet n'était-il pas moralement contestable, inquiétant, voire dangereux pour les convenances sociales et les orthodoxies religieuses? Ce laïque, distant mais agressif, hérétique et théologien, satirique ou docte, divorceur, régicide et républicain, sentait un peu la hart et le bonnet rouge; il n'avait presque rien de commun avec le poète qui avait rehaussé Dieu en l'intégrant dans l'épopée, somme toute rassurante d'extérieur, des deux « Paradis ». Défaut plus impardonnable encore, il diffusait un ennui médiéval : le lecteur éclairé n'était guère alléché par les titres raboteux (*Tetrachordon*, *Eikonoklastes*) ou interminables (*Animadversions*, etc...); il s'égarait sans espoir au milieu d'étranges exégèses, d'allusions incertaines allant jusqu'au jeu de mots, jusqu'à l'appel étymologique (l'ambivalence ou la résonance multiple du vocabulaire de Milton ne se limite pas à sa poésie); il s'exaspérait des pédantes références à l'antiquité (écrivains de seconde zone, philosophes, tragiques; histoire ou mythes), à la patristique, au droit, à la scolastique¹; il se voyait imposer la présence d'auteurs, de thèmes, de citations bibliques qui, s'ils n'évo-

1. WEDGWOOD C. V. : "The Urwald of his unpunctuated sentences" in *Seventeenth century English Literature* (p. 95) (O. U. P., 1950) et VILLEMARIN : "une Sauvage Erudition..." (*Essai historique sur Milton*, 1827). A propos des titres, les typographes anglais eux-mêmes s'y trompent encore, l'un d'entre eux attribuant à Milton des... "Animal-versions..." au lieu d'*Animadversions*!

quent que peu d'échos en France, ont également perdu de leur fraîcheur sur le sol anglais; il se lassait enfin de trop fréquentes vitupérations et d'une certaine confusion rhétorique et passionnée dans la présentation comme dans le développement des faits ou des idées —, Pythagore, Euripide, Aristote, Caton, saint Paul, Ignace, Cyprien, Holinshed, Spenser ou Bacon s'en portassent-ils garants...

Certes les libéraux anglais, dès la restauration des Stuarts, relisaient et même utilisaient cette prose²; quelques allusions favorables (Johnson exclu) au XVIII^e siècle et au tournant du XIX^e devaient aboutir à plusieurs rééditions, et, après la découverte du *De Doctrina Christiana*, à l'article lyrique de Macaulay, que suivit une étude de Channing (1825-1826). Les *Éditions Complètes*, assez régulières jusque-là, se rarifièrent vers le milieu du siècle (après l'édition *St John*, Bohn Library, encore utilisée); il est vrai que le canon un peu incertain de cette prose touffue commençait à tenter les éditeurs, puis les commentateurs germaniques³; à une exception près, ces derniers devaient osciller entre une interprétation érudite et plus protestante qu'humaniste⁴, et une interprétation héroïque "à la Carlyle", surtout après la guerre mondiale. Mais en dépit d'assez nombreuses "sélections"⁵, les articles, préfaces ou essais en anglais parus de 1826 à 1910 sont souvent d'une triste indigence. Seul *Areopagitica*, après avoir attiré la sympathie de Thomson qui le préfaça, et de Mirabeau qui adapta habilement ce "morceau très singulier" à la veille de 89, était remarquablement présenté (notes, critique, appendice) par Holt White en 1818, puis traduit en français très librement en 1823 (avec *Comus* et *De l'Education*); il me semble bien avoir été utilisé, discrètement, par Chateaubriand⁶ dans sa polémique

2. SENSABAUGH : *That grand Whig, Milton* (Stanford U. P. & O. U. P., 1952), qui établit des rapports intéressants (emprunts, coïncidences), mais exagère peut-être un peu l'influence de l'œuvre de Milton sous les derniers Stuarts.

3. Par ex. STERN, A. (qui était d'ailleurs suisse) : *Milton und seine Zeit* (vol. II et III), Leipzig, 1877-1879.

4. SCHMIDT, H. : in *Milton considered as a political writer* (Halis Saxonum = Halle, 1882), déclare cependant avec une belle franchise : "He sided with the Presbyterians only as long as the Episcopacy had the ascendancy."

La curieuse thèse en anglais, et qui semble d'inspiration catholique, de A. J. T. EISENRING (Fribourg, 1946), sur le *De Doctrina Christiana*, contient une bibliographie incomplète ou limitée, mais comportant (pp. 158-161) l'indication de plusieurs travaux en langue allemande sur Milton prosateur, notamment :

HARDELAND, G. : *Miltons Anschauungen von Staat, Kirche, Toleranz* (Halle, 1934), qui n'a que peu d'intérêt;

RECK, J. : *Das Prinzip der Freiheit bei Milton* (Erlangen, 1930); l'auteur voit dans Milton le "protestant type" et me semble faire la même erreur que celle qui est faite en Allemagne sur la personnalité de Luther, "protestant allemand". La psychologie et la pensée de Milton sont autrement complexes et moins saisissables.

5. Notons une brève mais intéressante étude de la Liberté selon Milton, dans WOOD, G. A. : *The Miltonic Ideal* (Historical essays, Longmans Green, 1902). Il semble que depuis 1850 et jusqu'à cette époque, Milton ait surtout attiré la sympathie de "dissenters" libéraux, plus enthousiastes que cultivés. Les "sélections" ne comportent ni réelle introduction ni en général de notes; la préface de R. GARNETT (*Prose... selected*, 1893) fait exception.

Mais il faut citer l'étude plus générale de DOWDEN, E., *Puritan and Anglican : Studies in Literature* (Londres, 1900), qui abonde en formules heureuses ("le Tenure, son contrat social", etc...), et celle de MASTERMAN, J. H. B. : *The Age of Milton* (Londres, 1897).

6. Parlant au nom de "la Charte", en royaliste catholique libéral, il n'ose citer l'autorité d'un protestant républicain, mais *Areopagitica* lui était connu (probablement depuis son premier séjour à Londres) : il en traduit deux paragraphes et le cite pour le louer; certaines phrases semblent bien lui avoir suggéré thèmes et images en 1827.

dente en faveur de la presse en 1827; il fut plusieurs fois réédité en Angleterre, salué par Emerson avant de l'être par Lowell, et l'on alla jusqu'à le traduire... en anglais (paraphrasé) à l'usage d'étudiants hindous. Dans la deuxième moitié du siècle, un déplacement d'intérêt s'était opéré vers l'histoire, et c'est l'immense biographie de D. Masson en 7 volumes (1859-1894) qui désormais fournit la base et l'arrière-plan documentaire indispensable à toute compréhension rationnelle. Mais dans l'ensemble, les esprits littéraires du temps se bornaient à regretter le sacrifice d'un poète, à sacrifier, par civisme respectable ou stupide orgueil, les vingt ans de sa pleine maturité à la guerilla pamphlétaire.

critiques français, et renouveau d'intérêt pour la prose pamphlétaire

Assez curieusement, notre pays eut le rôle précurseur de replacer la prose de Milton dans l'histoire générale des idées. Geffroy, "professeur au lycée Descartes", consacre une étude de 292 pages aux pamphlets politiques et religieux, rédigée en janvier 1848, (lors) "du complet triomphe d'idées générales en France". Taine écrit des pages riches de formules ingénieuses, tonnantes de documentation personnelle, et parfois d'injustice. De Guerle, à crépuscule du second empire, donne un tableau complet de la "Vie publique" de Milton, et note certains rapports entre la prose et l'œuvre épique : en cherchant la vigueur du pamphlétaire, il ébauche déjà la poésie du "Paradis perdu" (p. 137 et suivantes). En 1905, M. Chauvet, qui s'intéressait aussi à la pensée religieuse, s'attaque au traité *De l'Education*; en 1913, un article de M. Delattre situe et définit le puritanisme politique. Un livret suisse (romand) de Vodoz avait apporté la seule étude assez complète à ce jour de la langue prosaïque de Milton, en dehors des jugements brillants mais brefs de Johnson, puis de Raleigh et de Saintsbury (dans sa *History of English Prose Rhythm*). Un hollandais (Visser, à Rotterdam en 1911) voyait en Milton l'annonciateur de Locke, et même "un apôtre de l'Aufklärung".

L'érudition américaine entre alors en lice, et ce sont plusieurs éditions des tracts : *Tenure* (de 1649) ; *Ready and Easy Way* (de 1660) ; *Of Reformation* (de 1641) avec une introduction nourrie ; *Of Education* (de 1644) avec de nombreux parallèles : respectivement en 1911, 1915, 1916 et 1928 —, sans compter une récente mise au point du seul texte de *An Apology* de 1642.

Mais c'est après la première guerre mondiale que l'intérêt crût pour ce genre de polémique : les questions qui agitèrent la république puritaine, naissante ou mourante, reprirent valeur d'actualité. On était revenu, et nous sommes encore, en des temps Miltoniens. Les discussions touchant l'autorité (discipline, organisation, indépendance) agitent aujourd'hui confessions

Voir l'*Essai sur les Révolutions* et surtout l'*Essai sur la Littérature Anglaise*, où il traite assez longuement de la prose et de l'activité politique de Milton. Enfin sa conception de l'Hérésie dans les *Etudes historiques* de 1831) risque fort d'être un emprunt : "les hérésies ne furent que la vérité philosophique... refusant son adhésion à la chose adoptée..., un droit naturel et sacré, le droit de choisir...; une de nos plus nobles facultés : celle de nous enquerir sans contrôle..."; je ne prends qu'un exemple de Milton, tiré de l'Index de la Columbia Edition : "heresy is choice of one opinion over another."

et tendances; en Grande-Bretagne le problème du divorce n'a pas avancé, en théorie; celui de la liberté, et du transfert (ou "commerce" dans tous les sens du mot) de l'expression écrite de la pensée, celui de la tolérance et du droit au schisme en face des credos constitués, du devoir d'acquiescer la vérité par fragments agrégés ("closing up truth to truth"...), la remise en question des méthodes de la connaissance, occupent à des titres divers la réflexion humaniste, chrétienne et marxiste. D'ailleurs *Areopagitica* est ici encore symbolique de ce regain de curiosité: traduit en italien, avec un évident sous-entendu d'opposition en 1933, publié au Mexique par un professeur espagnol en 1941, puis en Suisse alémanique en 1944, l'ouvrage aux jours mêmes de la libération de Paris faisait l'objet d'une petite conférence à Londres⁷. La réforme de l'éducation est restée au premier plan, de 1644 à 1944 et au delà. Les garanties du droit naturel, les bases et la légitimation du pouvoir politique (du Prince et du Magistrat), la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le messianisme national, les liens idéologiques internationaux (rôle, encouragé par Milton, du protestantisme en Europe après la guerre de Trente ans), la recherche aussi des systèmes de croyance personnels et l'appel des ésotérismes sont des préoccupations que nous déclarons modernes.

Depuis 1920 environ, de nombreux articles⁸ qui traitent en grande majorité de points précis et de détails (par ex.: l'influence de Ramus sur la pensée logique de Milton), ou quelquefois rapidement et parfois brillamment de problèmes plus vastes (retour à l'humanisme, stoïcisme, satire, etc...), parsèment les revues anglo-saxonnes, surtout américaines. Mais des travaux de premier plan depuis 25 ans, et principalement depuis 1938-1939, ont replacé la prose Miltonienne dans son réel contexte; si l'on veut rompre les cloisonnements commodes, mais artificiels et ici particulièrement trompeurs, entre la forme littéraire, l'histoire des idées et surtout l'histoire politique, religieuse ou sociale, les écrits de Milton et de ses contemporains présentent un intérêt multiple: car le Pamphlet, entre 1635-1640 et 1660 fut un moyen d'expression immédiate (avant le journal de Pepys et avant les tentatives de presse de De Foe), et il demeure pour nous un témoin au même titre que le sermon, la méditation, la lettre, le journal, le mémoire ou l'essai: non seulement par son abondance extraordinaire que nous ne

7. *Freedom of Expression... based on the conference... to commemorate the Tercentenary of "Areopagitica" (22-26th August 1944): a symposium* (éd.: H. Ould, in Hutchinson International): 31 contributions de toutes tendances et de tous pays: Forster, I. Evans, de Madariaga, Haldane, Laski, R. P. d'Arcy, etc....

Cf. aussi: *Freedom and Culture* (Unesco, Wingate, 1951), par ex. p. 224.

8. On en trouvera des listes dans:

HANFORD, J. H.: *Milton Handbook*, pp. 428-431 (éd. 1946);

MORAND, P. Ph.: *De Comus à Satan*, p. 249 sq. (Paris, 1939);

BLONDEL, J.: *Paradise Regained*, éd. bilingue Aubier (Paris, 1955), p. 266 sq.; l'Introduction touche, indirectement mais avec beaucoup de compétence, aux questions déjà soulevées par la prose de Milton.

Mais voir surtout: HUGHES, M. Y.: *Milton, Prose Selections* (N. Y., Odyssey Press, 1947), pages 123 à 147 de l'Introduction, admirablement à jour à cette date.

Enfin, voir également:

EISENBERG, A. J. T. (*supra*, note 4): bibliographie de sa thèse;

Research in Progress (P. M. L. A.);

et LÉONARD, E. G.: in *Revue Historique* (oct.-déc. 1954), pp. 286-292 et 326, indiquant multiples livres et revues sur le protestantisme anglais du XVII^e siècle.

puvons que maintenant commencer à saisir grâce aux publications récentes⁹ si complètement ou reproduisent les textes de l'exceptionnelle collection des *Milton Tracts* du British Museum, jusqu'ici peu maniable, difficilement sible et indisponible pour le lecteur étranger au monde anglo-saxon; mais aussi par son style, sa variété (à la différence des textes de la Marprelate controversy), ses défauts mêmes, par son parler populaire, dialogué et pittoresque ou au contraire savant, pédant et didactique, souvent imagé, brutal et tendre, satirique ou mystique; les titres seuls mériteraient une étude d'art. C'est alors que s'est décantée la prose, qu'elle s'est popularisée, lentement dégrossie, dès avant la Restauration; là est le chaînon entre la langue d'un Dekker et celle d'un Bunyan; et là aussi est le moment, presque unique en Angleterre, où une nation et avant tout le peuple londonien s'enthousiasèrent pour un effort proprement intellectuel, où le pamphlet apparut comme l'expression d'indignation et véhicule de réforme, comme outil de culture et arme de propagande, d'une propagande autrement sérieuse que celle des belles français correspondants de l'époque de Mazarin, comme une parole au service d'une plus haute Parole de révolte et d'espoir; et la prose de Milton y reprend sa place, relative, parfois modeste, effacée, méconnue. Étudiée isolément, rapportée à son seul auteur, elle subissait le sort de l'œuvre philosophique ou politique d'un Harrington, d'un Locke ou des orateurs du siècle suivant; on hésitait en effet à lui accorder une valeur proprement esthétique; elle n'était que l'appendice (mais quel appendice! les quatre cinquièmes de l'ensemble des écrits) de l'œuvre poétique. Or sa valeur et sa portée viennent de ce qu'elle n'appartient que pour partie à ces catégories littéraires: la lettre s'y subordonne impitoyablement à l'esprit dans un combat incertain; elle offre une série d'informations pour l'histoire des idées, elle participe à l'histoire des faits, elle s'engage sans être jamais assivement "engagée"; et elle dévoile aussi vingt ans de l'évolution psychologique, et vingt ans de constantes morales, chez un homme qui lia très consciemment en lui la triple vocation du poète, du polémiste et du prophète.

Milton et la Révolution puritaine : récentes études critiques

Après que M. Saurat —, à la suite des interprétations critiques de Liljegren et hostiles de Mutschmann —, eut replacé ce grand effort de Milton dans le système d'une vie et d'une pensée, d'une indépendance et d'une recherche originale et ordonnée, F. Delattre reprit par deux fois l'étude du puri-

9. HALLER, W. : *Tracts on Liberty in the Puritan Revolution, 1638-47*, 3 volumes (facsimiles in II & III). Columbia University Press, 1934.

WOODHOUSE, A. S. P. : *Puritanism and Liberty, being the Army Debates from Clarke MSS, and Supplementary Documents*. (Dent., 1938, 1951.)

SABINE, G. H. : *Complete Works of Gerrard Winstanley*. (Ithaca : Cornell U. P., 1941.)

WOLFE, DON M. : *Leveller Manifestoes in the Puritan Revolution* (N. Y. : Nelson, 1941), précédé d'une remarquable introduction sur le puritanisme de gauche (pp. 1 à 111).

WOLFE, DON M., in : *Milton in the Puritan Revolution*, pp. 355-432 (Nelson, 1941).

HALLER, W. & DAVIES, G. : *Leveller Tracts* (Col. U. P., 1944).

HILL, C. & DELL, E. : *The Good Old Cause*. (Londres : Lawrence and Wishart, 1950).

ORWELL, G. & REYNOLDS, R. : *British Pamphleteers*, quelques extraits dans le tome I. (Londres, 1948).

PARKEE, W. R. : *Milton's Contemporary Reputation* (5 facsimiles) (Columbus, 1940).

tanisme de l'homme révolté, mais resté artiste; puis le chanoine Looten évoqua à grands traits la plupart des tracts (*Areopagitica* excepté...); l'année suivante, M. P. Phelps Morand décrivait curieusement plusieurs moments de la jeunesse et de la carrière politique¹⁰.

En Angleterre M. Tillyard avait donné dans son *Milton* (1930) une interprétation lucide, restée sans égale, de l'homme à travers l'œuvre, insistant sur les liens l'unissant à la Renaissance; il refusait toute vaine érudition, il excluait cet esprit de géométrie et d'orthodoxie catégorique qui risque de nous dissimuler, derrière la terminologie et les problèmes religieux du temps, l'affirmation et l'ardeur humaniste d'un Milton novateur, tourné vers l'avenir, vers le soleil d'une plus totale "Réformation". Allant un peu dans le même sens, M. Grierson a notamment éclairé les analogies entre cette vocation et le prophétisme hébraïque ou encore l'idéalisme d'un Wordsworth jeune et d'un Shelley: il jetait ainsi les bases de ce que l'on pourrait appeler la psychologie ou la sociologie comparée de l'écrivain. M. Wilson Knight entraîna le polémiste de 1642 dans l'Angleterre en guerre de 1942: hypothèse aventurée, et qui déjà date¹¹.

Aux Etats-Unis, avec un respect de la nuance et un libéralisme très européen, et aussi avec l'unité de vue d'un travail individuel, le professeur Haller développait tout le paysage du puritanisme: il fit suivre en effet sa publication des *Tracts on Liberty* (de 1638-1647, donc contemporains des dix premiers tracts de Milton), de la fresque d'une révolution morale, spirituelle, économique qui, depuis 1570 et jusqu'à *Areopagitica*, se prépare et s'affirme, dans l'échec ou le succès. Dans son *Liberty and Reformation in the English Revolution* qui parut il y a quelques mois, il consacre de nombreuses pages à Milton, pamphlétaire ecclésiastique et poète-prophète tout à la fois; puis il insiste sur l'importance de la nouvelle "loi conjugale" soutenue à partir de 1643, et replace sa défense de la liberté de la presse par rapport à d'autres manifestations contemporaines (politiques, commerciales, philosophiques, égalitaires même) de l'idéal de Liberté; il précise enfin quels furent l'humanisme de l'historien et la vigueur politique du défenseur du régicide: l'époque 1641-1649 est ainsi entièrement couverte¹².

10. SAURAT, D.: *Milton, Man and Thinker* (Dent, éd. de 1946); pages 18-90: The Man of Action and of Passion. L'ouvrage demeure fondamental.

DELATTRE, F.: introduction à *Allegro, Penseroso, Samson Agonistes* (Aubier, coll. bilingue, 1937), et *La Littérature de l'Angleterre Puritaine*, ch. 4 et 5 (Didier, 1942).

LOOTEN, C.: *Milton. Quelques Aspects de son Génie* (Desclée de Brouwer, 1938); chap. 2 (paru dans *Études Anglaises*, VII-37), 3, 4, 9, 10.

MORAND, P. Ph.: *De Comus à Satan*, Partie II (Didier, 1939), et *Effects of his Political Life upon Milton* (passim) (Didier).

11. TYLLIARD, E. M. W.: *Milton* (Chatto & Windus, 1930, rééd. 1951). Part II ("The period of the prose") et l' "Interchapter" ("Milton's beliefs"), soit les pages 105-234.

GRIERSON, H. J. C.: *Milton and Wordsworth* (Chatto & Windus: 1937, 1950), chapitres 1, 2, 3, 4, 7 et: *Cross-currents... of the XVIIth century* (Chatto & Windus: 1929).

KNIGHT, G. Wilson: *Chariot of Wrath: the Message of J. Milton to democracy at war* (Faber & Faber, 1942).

HUTCHINSON, F. E.: *Milton and the English Mind* (Hodder & Stoughton, 1946), impartial et RAYMOND, D. N.: *Oliver's Secretary* (N. Y. 1932) sont également utiles (pp. 29 à 115).

12. HALLER, W.:

a) *Tracts on Liberty in the Puritan Revolution* (Col. U. P., 1934), surtout le vol. I (Commentary).

b) *The Rise of Puritanism, 1570-1643* (Col. U. P., 1938, rééd. 1947), notamment les ch. 8 et 9 ("Church-outed" et "Root and Branch") qui traitent directement de Milton.

Au Canada, à Toronto (d'où M. Wallace avait donné la séduisante introduction à la Prose de Milton éditée par les "World's Classics"), S. P. Woodhouse a longuement étudié les rapports du puritanisme et de la liberté, puis a regroupé de nombreux textes du puritanisme anti-bytérien et révolutionnaire des Indépendants, Milton compris¹³. A ce commentaire, avec pièces à l'appui, s'ajoute l'analyse nuancée du professeur Barker¹⁴, reproduisant le développement de Milton, placé devant les choix de liberté ou de contrainte, de discipline, d'individualisme et d'anarchie. Le livre très remarquable intitulé *Milton in the Puritan Revolution*¹⁵, édité par M. Wolfe dans l'esprit de recherche sociale du New Deal (si on peut dire) et publié en 1941, suit le réformateur pamphlétaire au cours de la longue crise politique, économique, sociale —, et le situe en face d'autres libéraux, de radicaux, de révolutionnaires (Walwyn, Lilburne, Niveleur, Winstanley le communiste agraire).

Dans son *Handbook* déjà ancien, puis dans une ample biographie, la plus complète à ce jour¹⁶, J. H. Hanford, ayant fourni les éléments textuels et bibliographiques essentiels, fait une vibrante description de l'Indépendant et du Républicain (chapitres intitulés : "Paradise sought, Deeds above heroism"...). M. K. Muir vient également de faire paraître une excellente étude où 109 pages sur 188 sont consacrées à l'éducation et à l'activité littéraire et politique avant la Restauration.

Enfin, il y a exactement un an, P. Zagorin établissait un précis de la pensée du politicien utopiste en face de celle de Harrington, des royalistes, de Hobbes, etc...¹⁷.

Si l'on pense que tous les papiers qui touchent, si peu que ce soit, à la vie de Milton, sont en voie de publication (*Life records*), et que de multiples sujets annexes ont été entamés au cours des dix dernières années, marque de la pensée antique sur le républicanisme des derniers tracts, influence sur l'action "whig" précédant la Grande Révolution; vie scolaire, éléments autobiographiques, milieu littéraire, réputation; apports bibliques; catalogue de critiques et catalogue d'images; théologie du *De Doctrina Christiana*, par trois fois reprise; bibliographie générale), on peut dire que nous succombons sous le faix d'une documentation érudite, impitoyable. Et pourtant les travaux sur la langue et la manière du prosateur sont restés insuffisants; à défaut d'un travail d'ensemble, on dispose d'une thèse amé-

c) *Liberty & Reformation in the English Revolution* (Col. U. P., 1955). Milton y est replacé régulièrement dans le cours de l'évolution psychologique et du déroulement chronologique jusqu'en 1649. Voir notamment sections II en entier, III/3; V en entier, VII/3, et X, p. 347 à la fin.
13. WOODHOUSE, A. S. P. : *Puritanism and Liberty* : l'introduction et surtout part III, 179 sq. (Dent, 1951).

14. ID. : "Milton, Puritanism and Liberty", in Univ. Toronto Quarterly, IV (1935).

15. BARKER, A. : *Milton and the Puritan dilemma* (Toronto, 1942); l'ouvrage est en voie de réimpression.

16. WOLFE, DON. M. : *Milton in the Puritan Revolution*, Nelson, N. Y., 1941.

17. HANFORD, J. H. : *John Milton, Englishman* (Gollancz, 1950).

La toute récente biographie de MUIR, K. : *J. Milton* (Longmans, Green, 1955) fournit (en plus d'une bibliographie rapide mais mise à jour) des chapitres charpentés et précis sur la période pamphlétaire, précédés d'un autre, excellent, sur l'éducation.

17. ZAGORIN, Perez : *History of Political Thought in the English Revolution*, chap. 9 (Routledge & Kegan, 1954);

et, dans le même esprit :

GOOCH, G. P. : *Political Thought in England* (Bacon to Halifax), chap. 3, 4, 5 (sur Milton), 7. O. U. P., 1915, 1950.

ricaine contestable sur l'influence aristotélicienne dans cinq des tracts, de quelques articles isolés¹⁸, du travail de Neumann¹⁹, de formules vigoureuses de D. Bush²⁰ et de quelques pages très générales mais qui ouvrent une voie neuve dans le livre de H. Gauger²¹.

Pour les textes eux-mêmes, un gros effort est achevé, un second entrepris : en 1947, M. Y. Hughes présentait en entier ou en extraits huit des pamphlets précédés de trois "rhetorical performances", suivis d'extraits du *De Doctrina Christiana*, avec une très riche introduction : ces *Prose Selections*²² sont certainement l'anthologie la plus heureuse et la plus maniable pour aborder l'étude de la prose. De celle-ci d'ailleurs le texte total, clair et sans commentaires, avait été donné avant la guerre dans l'édition critique complète des *Œuvres*, en 18 volumes, de la Columbia University Press (1931-1938), par F. A. Patterson (éditeur également du *Student's Milton*, autre anthologie). Son *Index*, remarquable (2 volumes parus en 1940 que l'on obtient facilement par l'Oxford University Press) rend souhaitable que soit définitivement abandonnée l'édition St John (base probable de l'anthologie Everyman), aujourd'hui digne centenaire.

Une nouvelle édition de la Prose de Milton

Voici qu'arriva en Europe il y a un an, lancé par la Yale University Press en 1953, le tome I des *Complete Prose Works* (en 7 volumes prévus) soit 1073 pages serrées de textes, préfaces, notes, appendices et index des noms (Don M. Wolfe, general editor). Il contient les exercices d'étudiants (*Prolusions*), des lettres, le *Commonplace book* et les cinq traités anti-épiscopaux de 1641-1642 d'un Milton encore jeune, — mais non plus voyageant —, célibataire et se voulant presbytérien. Le tome II qui ne paraîtra que d'ici un ou deux ans contiendra les quatre tracts sur le divorce, *De l'Education* et *Areopagitica* : le professeur Sirluck le prépare en ce moment : nous y verrons donc Milton devenant, puis devenu Indépendant. Le tome III nous le montrera historien, et théoricien du droit du peuple et du régicide, en 1648-1649 (*History of Britain*, puis *Tenure* et *Eikonoklastes*). Puis ce sera le "civil servant of the Commonwealth", "Oliver's secretary", latiniste opposant à Saumaise sa *Défense du Peuple anglais*, et rédigeant, complètement aveugle, sa *Seconde Défense*, enfin la *Pro Se Defensio* (1650-1655). Après un nouveau saut, nous approcherons de la chute de la République : fidèle à ses théories religieuses et politiques, l'aristocrate républicain défie une restauration désormais imminente (*Ready and Easy Way*, etc... 1659-1660).

18. GILMAN, W. E. : *Milton's Rhetoric* (Univ. Missouri Studies, XIV : 1939).

HALE, W. T., pp. 61-69 de son édition d'*Of Reformation* (Yale U. P., 1916).

THOMPSON, E. N. S. : *Milton's Prose Style*, in : *Philological Quarterly* (1935).

FRENCH, J. M. : *Milton as a Satirist* (on *Reason and Church*...), P. M. L. A., LI (1936).

EKFELT, F. E. : *Latin Diction in*... *Philological Quarterly* (Oct. 1951).

SVENDSEN, K. : *Science and Structure in Doctrine and Discipline of Divorce*, P. M. L. A. (1952).

19. NEUMANN, J. H. : *Milton's Prose Vocabulary*, P. M. L. A., LX (1945).

20. BUSH, D. : *English Literature in the Earlier Seventeenth Century*, chap. XII (Clarendon Press, 1945, 1948).

21. GAUGER, H. : *Die Kunst der politischen Rede in England* (Tübingen, M. Niemeyer, 1952), chapitres I et II passim.

22. Voir note 8 : HUGHES, M. Y. : *Milton, Prose Selections* (N. Y., 1947).

Le 6^e volume nous livrera le *De Doctrina Christiana*, commencé d'ailleurs très tôt, et l'effort ne finira qu'au septième tome, par la publication des quelques textes subsistants (de l'*Art of Logic* à des *Marginalia*), notamment ceux d'après 1660.

Le besoin n'était pas immédiat, après l'établissement de la *Columbia Edition* d'une nouvelle édition des textes eux-mêmes : car il ne peut y avoir une grande différence dans l'ordonnance, ni grands compléments. Mais ce travail, par son aspect et ses réalisations exhaustives ("team work plus scholarship"), restera sans appel : on ne peut qu'en admirer la précision, la certitude, la typographie conservant l'orthographe originale, bien que l'on regrette la mauvaise numérotation des lignes de l'édition Columbia et l'absence d'un "Index Rerum", indispensable pour toute recherche sur les contacts, les échos, les analogies de forme et de fond.

Le principe même de présentation suggère quelques remarques : le fait que les éditeurs se soient par principe limités à la seule prose modifie une optique qui nous était devenue habituelle : les poèmes antérieurs, tels *Comus* et *Lycidas*, sont supposés connus et n'apparaissent donc pas, ou sous forme de très succinctes allusions dans les notes ; la période italienne, toute proche, s'évanouit en un demi-oubli ; plus ennuyeuse pourra être l'omission des sonnets, dont le lien avec la vie politique de Milton est certain²³. La lenteur inévitable de parution (un volume tous les deux ans?), et le sectionnement plus marqué encore que dans la réalité (Milton publiait par saccades, avec des "blancs", parfois de plusieurs années, d'apparente inactivité) risquent de voiler au premier abord l'unité de la personnalité, le dessin général de la pensée, la courbe d'une évolution qui est fonction des replis, des reprises, de la force vive de vingt ans de révolution : mais ce risque est inhérent à toute publication qui ne s'admet complète qu'avec des notes multiples. Les dernières limitent l'espace accordé à l'auteur principal : une bonne moitié de la matière imprimée n'est pas de lui ; ces adjonctions orientent inconséquemment le lecteur, et leur abondance ne permet pas toujours de découvrir ce qui est laissé de côté : peut-être tout cela était-il nécessaire ; mais le coût (protestant) pour des textes sacrés plus discrètement éclairés et pour des commentaires un peu moins targoumiques se légitimerait ici ; nous sommes devant "the most annotated Milton in the world" et la vieille érudition germanique présentant les ouvrages classiques, grecs ou latins, ne fit jamais mieux. Le retour chez les Anglais de leur Milton ainsi américanisé n'a pas toujours été accueilli sans certaines sérieuses réserves, inquiètes devant un tel monument de "transatlantic scholarship" : c'est avec un scrupule, un zèle (terme miltonien, s'il en fut), "and all the expense of Palladian oil" que furent préparés ces textes, "embalmed and treasured up"... Nous avons, entre autres appendices, d'utiles textes juridiques, des canons ecclésiastiques, laudius, et une pétition antiépiscopale, qui donnent le ton des luttes du temps. La multiplicité des points de vue introductifs (treize au moins dans

23. L'excellente édition, avec traduction, des *Sonnets de Milton*, de SAILLENS (Fischbacher, 1930), relie par des notes très appréciables, les allusions aux faits d'histoire ou de biographie. L. MUIR (*op. cit.*, p. 35, 38, 39) a d'autre part indiqué des rapports nets de pensée entre *Comus* et l'*Apology*.

ce premier volume) dérange un peu l'unité d'interprétation, amène quelques répétitions.

L'arrière-plan historique

Nous lisons surtout avec intérêt l'introduction de M. Wolfe : reprenant la méthode employée dans ses *Manifestes des Niveleurs*, il annonce les textes par un véritable livre d'histoire de 210 pages, coupé de titres évocateurs, et fort nécessaire pour le lecteur peu au courant de l'histoire de la Rébellion et de l'Interregnum, c'est-à-dire de la Révolution et du Commonwealth²⁴.

Après une revue des éditions antérieures et une sûre chronologie de toute la prose, on nous présente Milton retour d'Italie, jeune, cultivé, ardent ; puis ce sont aussitôt, devant la montée des périls puritains, les figures d'un Bacon, d'un Hooker et de ce pauvre évêque Hall qui va être si malmené. Que vienne la crise de 1637 et —, avec la dictature de Laud, avec les résistances, les répressions, le peuple en émoi, les presses clandestines devenant libres, — toute possibilité de compromis pratique et de "via media" théologique disparaissent. L'Ecosse antipapiste et fille nordique de Genève alimente la lutte à ses débuts de ses "divines" et de ses armes. Des hommes nouveaux surgissent : Prynne, martyr et fanatique ; Parker, liant le juridique au politique. Comme l'ont vu Tawney et les historiens de gauche, nous assistons à la révolte d'une bourgeoisie financière, conquérante, libérale en religion comme en affaires. M. Wolfe nous donne même (page 93) un bien curieux et symbolique développement sur le "soap business" et les monopoles royaux. Voici encore Lilburne, cet ennemi intime de notre Guizot —, et déjà Cromwell, discret, capable : avec eux nous assistons aux premières luttes d'un Parlement "providentiel", de cette convention qui ne sut jamais avoir un rôle constituant ; à la liquidation progressive de la double hypothèque Strafford-Laud (un roi, une foi...) correspondra l'aigre querelle entre évêques (Ussher, Hall) et presbytériens, nullement limitée aux cinq pamphlétaires coalisés sous leurs initiales de Smectymnuus. Le groupe des Indépendants (avec Vane) se révèle déjà, au delà des exigences du "Root and Branch Party". On nous parle peu des juristes (Selden, par ex.) certainement influents sur Milton. Ce dernier monte enfin à l'assaut, non sans un délai qui nous restera toujours mal expliqué : dans ses trois premiers tracts il passe en revue la Réforme anglaise faussée dès ses débuts, puis, à grands coups d'exégèse, il annihile la prélature que d'aucuns défendaient,

24. Pour se retrouver dans le dédale des faits et des hommes auxquels fait allusion l'œuvre de Milton, on peut consulter commodément, plutôt que Guizot, Gardiner et D. Masson, introuvables ou rares :

DAVIES, G. : *Early Stuarts* (Clarendon Press, 1937, 1945), chapitres III, V, VIII ;

LAPIE, P. O. : *Cromwell* (Flammarion, 1949), vivant, très documenté ;

WEDGWOOD, C. V. : *The King's Peace (1637-1641)* (Collins, 1954) ;

LINDSAY, J. : *Civil War in England* (F. Muller, 1954).

Le vieil ouvrage français de SAYOUS, E. : *Les Deux Révolutions d'Angleterre* (Paris, 1891), situe bien, mais brièvement, la position de Milton au début de la guerre civile (pp. 77-80).

Voir aussi : STEARNS, R. P. : *The Strenuous Puritan : Hugh Peter* (Urbana, 1954) ; cette biographie d'un ministre puritain "indépendant" (1598-1660 : il fut considéré comme régicide) nous donne un panorama des événements tels qu'il les vit, en Amérique, puis en Angleterre, dans l'armée et (comme Milton) dans l'entourage direct de Cromwell.

s'abandonne enfin à la satire colérique. Cependant des problèmes, jusqu'alors censurés, s'agitent en la Cité comme au Parlement; les sectes millénaristes fondent leur attente sur une foi déchaînée; d'autres soutiennent des principes de tolérance que "the Lord Brooke" (cité dans *Areopagitica*) développe en un discours célèbre. L'esprit soufflant où il veut balaye les préjugés : une espérance de réforme générale, d'humanisme renoué (Hartlib; Comenius à Londres) séduit Milton libéral et anticlérical. Mais la guerre civile s'annonce : au début, le roi qui a déjà connu l'échec ("Bishops' war"), se heurte aux troubles d'Irlande; après la "Grande Remontrance" il fait une vaine tentative contre l'immunité parlementaire. Et Milton rédige, et rédige : que le presbytérianisme était beau alors :

*The world's great age begins anew,
The golden year returns....*

C'est l'occasion d'un long, noble traité (*Reason of Church Government*) saturé de citations, d'arguments —, et parfois d'envoies, de confidences. Enfin, aux calomnies portées sur sa vie chaste et studieuse, il oppose son *polemy*. Nous sommes arrivés à mars ou avril 1642.

Les textes

Passons aux textes eux-mêmes : ils sont en général brièvement présentés : les *Prolusions* rédigées en latin (la traduction est celle de Mrs. Tillyard, ses notes sont américaines) nous rappellent que de nombreux thèmes Miltoniens (lumière, harmonie, etc...) sont à l'origine de simples schémas d'école, repris d'ailleurs à l'antiquité. Mais ils nous révèlent aussi en cet étudiant membre du "progressive party", attaquant la mortelle faiblesse de la scolastique, proposant de nouvelles matières de réflexion et d'étude, annonçant un désir de faire une œuvre immortelle : emporté par l'humanisme continental du XVI^e siècle, renforcé d'exubérance Elizabethaine et de toute ardeur d'une vocation puritaine, il pressent un monde inconnu, et veut embrasser toute connaissance : "the advancement, and the triumph of learning", tel est son but. Milton ne dit-il pas en effet : "Ignorance is reathing her last, and you are now watching her final efforts and her dying struggle" (p. 301).

Quelques lettres (*Private Correspondence* : 1627-1641) nous sont aussi communiquées : elles sont adressées à Young, à Gill, à Charle Diodati; à un destinataire anonyme, Milton déclare son dessein d'être un "true scholar", déjà d'obéir à l'ordre évangélique "set out by the terrible seasing (*sic*) of him that hid the talent" (p. 320). Nous l'entendons commander un livre à son ami : "please, send me Giustiniani, Historian of the Veneti" (p. 328), et évoquer ses lectures à la bibliothèque vaticane :

"I was permitted to browse through the invaluable collection of Books, and also the numerous Greek authors in manuscript... Some of these, as yet unseen by our generation, seemed as if in readiness for action, like Virgil's

souls shut deep within a green valley, and about to cross the threshold of the upper world

they seemed to demand only the ready hands of the Printer and a delivery into the world" (to Lukas Holste, p. 333).

Ce sont déjà les termes, et l'esprit, d'*Areopagitica*.

La reproduction, avec une longue introduction (pp. 344-359), du *Commonplace Book* est extrêmement heureuse : il nous est ainsi accessible avec les notes qui, là, s'imposent : soigneusement enregistrés et classés, apparaissent les soucis littéraires, moraux, politiques, les lectures infiniment étendues, curieuses et variées, les projets du poète à brève ou longue échéance. C'est bien un document exceptionnel : "...we are able to trace the development of Milton's mind and works in a way in which none of the other great poets can be interpreted... The study of such a document is a liberal education in itself" (p. 354).

Puis viennent les cinq pamphlets : *Of Reformation touching Church discipline, Of Prelatical Episcopacy* (contre Ussher), *Animadversions* (contre Hall) de 1641 —, et quelques mois plus tard *The Reason of Church Government* et l'*Apology* (1642). Avouons qu'on hésite à ouvrir ces traités sans préparation théologique, concordance biblique en main : le profane français n'a-t-il pas le droit d'ignorer qui furent Irénée et le vieux Polycarpe ? Et saurait-il retrouver, dans la fameuse apostrophe lyrique (page 706 : "Come therefore, o thou that hast the seven stars...") l'influence directe de l'apocalypse Johannique, avec des relents de Gnose et de Cabale²⁵ ?

Des préfaces-plans, avec "argument", seraient les bienvenues : les morceaux de bravoure érudite ou de fureur sarcastique, les pièces d'anthologie lyrique seraient ainsi soulignés ; on aimerait aussi un index ou un relevé des segments autobiographiques ; et plus généralement une introduction littéraire.

Derrière ces textes en effet se dessinent des influences mêlées et complexes : — platonisme antique, et ceci depuis *Comus* (l'influence de Spenser et le lien avec l'esprit, tout autant néoplatonicien que puritain, de Cambridge étant probables), auquel se combine étrangement le mépris qu'a ce futur hérétique pour tout latitudinarisme anglican ; — apport des idéaux de discipline, d'héroïsme, de "vertu", de culture studieuse de la Renaissance (en attendant que se fasse sentir l'influence directe ou indirecte d'un Bodin, même d'un Ochino ou d'un Castellion) ; — anticléricalisme patriote et populaire d'instinct, mais, depuis *Lycidas*, étayé de justifications ; — rancune d'un serviteur de Dieu "church-outed by the prelates" ; — côté polémique et même chicanier ; — manie du discours à la mode antique ; — exigence d'individualisme partout sous-jacente ; — volonté, maladroite mais affichée, de participation révolutionnaire.

De tous ces aspects on a pu tirer une interprétation soit classique, soit

25. Pour les thèmes du *Commonplace book* et pour les sources de la pensée humaniste, religieuse, politique qu'utilisera Milton pendant plus de vingt ans, la thèse française de MESNARD, P. : *Essor de la philosophie politique au XVI^e siècle* (Boivin, 1936), est très utile (Machiavel, Calvin, Luther, More, J. Bodin, etc.).

Pour les allusions ecclésiastiques et bibliques, très nombreuses, des cinq tracts antiépiscopaux, on peut avoir recours, dans un esprit de "libéralisme" miltonien, aux introductions du *Nouveau Testament* par le prof. GOGUEL, et aux tomes I et II de l'*Histoire de l'Eglise ancienne*, de LIETZMANN, parus tous deux chez Payot.

à marxiste. Selon la première, Milton qui sera "une secte à lui tout seul", et alliance avec les Réformés et avec les parlementaires contre l'oppression du trône et de l'autel : c'est un "whig", même un Victorien, humaniste et égalitaire en puissance. Selon l'autre interprétation, il s'attaque en intellectuel avancé et avec un sûr instinct ("a tactically correct... choice of issue") à l'épiscopat : et bien qu'il limite son action destructrice aux superstructures idéologiques d'un féodalisme royal déclinant, bien qu'il doive demeurer en deçà des aspirations économiques des artisans et des pauvres, son intervention reste nécessaire : "nothing can negate his testimony to his belief that men can construct a society for themselves in which a reasoned and conscious discipline will liberate the active virtue in each individual"²⁶.

Valeur révélatrice de ces pamphlets

Il est en tout cas certain que l'homme de 1644 et de 1649 perce déjà dans le vocabulaire ecclésiastique : la crise presbytérienne ne sera qu'une étape, très tôt franchie par Milton, plus vite que par le reste du pays : mais il ne sera d'ailleurs pas le seul ; plusieurs autres pamphlétaires, sur d'autres plans²⁷, nous montrent la dynamique inévitablement révolutionnaire du protestantisme laïque ou populaire anglais : s'il est encore royaliste comme tout le monde d'ailleurs et comme les Français en 1789), s'il semble limiter son action à un fier cri de colère et de défi contre des créatures politiquement abhorrées et moralement méprisables, s'il se place aux côtés des "presbytériens" qu'il dénoncera deux ans plus tard, — il ne faut pas cependant nous y tromper : tout adversaire de l'ordre établi, qui refusait l'anglicanisme mais se voulait d'un certain niveau social (celui d'Hampden, de Brooke) ne pouvait que soutenir l'idéal puritain "presbytérien" : le mot disait, depuis des années, et devait faire encore, pour quelques mois, l'effet du terme "radical" dans la France de 1890-1900 : et Milton est, spirituellement, "Root and Branch". Mais il admire par priorité les grands laïques parlementaires. Du calvinisme de Prynne, exclusif et pourchasseur d'hérétiques, il reste à l'écart. Il serait absurde de voir en lui l'homme selon la *constitution Chrétienne* : il est virtuellement à la limite de toute orthodoxie, il eût certainement été condamné au synode de Dordrecht. D'ailleurs ses dix pamphlets s'attachent plus à la discipline morale qu'à la discipline ecclésiastique, et surtout plus à la discipline qu'à la doctrine : "order", ou "faith". En fait, il appartient à ce qui est à cette date le Parti du mouvement, avant tout hostile aux monstres épiscopaux (dont les biogra-

26. RICKWORD, E. : Milton, the revolutionary Intellectual (p. 131), in : *The English Revolution, 1640* (ed. : C. Hill, Londres, 1940; 1955 : Lawrence & Wishart).

Voir également, en plus des ouvrages de Grierson, Wolfe, Haller, Zagorin, déjà cités : HUGHES, M. Y. : Milton as a Revolutionary, in *Journal of English Literary History*, X (1943) ; et toujours CHATEAUBRIAND qui déclare à propos de la *Defensio Secunda* : « N'est-ce pas ce que l'on appelle aujourd'hui la propagande révolutionnaire éloquentement annoncée ? » (Les italiques sont de Chateaubriand.)

27. Voir HALLER : *Tracts on Liberty* (vol. I, pp. 1-45).

D'assez nombreux isolés voient en effet plus clair que Milton et l'on note déjà quelques attaques contre les presbytériens. Mais sur l'opposition inévitable entre notre pourfendeur d'évêques et ses alliés de 1641-1642, voir aussi le chapitre VII consacré à Milton, de : *The Travail of Religious Liberty* (Londres : Lutterworth Press, 1953), par R. H. BAINTON.

phies nous sont données en fin de l'ouvrage) : "Lucifer (est) le premier des prélats" (et inversement). Il oscillera longtemps du mysticisme de Vérité à la Révolution iconoclaste, de saint Jean à saint Just, sans guère s'arrêter ni à saint Paul, ni à Bacon : il est partisan, et continuera sa vie en franc-tireur.

Plusieurs des thèmes essentiels de sa future polémique s'annoncent cependant dès ces premiers écrits. Tel l'Ananias de Ben Jonson, mais avec plus de sérieux, il déclare : "I hate Traditions... They are Popish, all". Méprisant ce vêtement mort, ce surplus trompeur ("lose a soul rather than a surplice!"), il refuse la servitude ("subscribe slave"). Le lien polémique entre ces textes est leur anticléricalisme ouvert ou implicite : et l'on peut dire qu'avec lui on passera progressivement du "laïc" théologien, qui se veut indépendant, au défenseur "laïque" (presque au sens moderne du mot) d'un Etat libéré des pressions anglicanes ou puritaines.

Sa foi est anglaise et réformatrice : son église sera patriote et universelle tout ensemble; déjà accueillante aux sectes elle ne saurait être épiscopale, tournée vers le passé récent et vers cette Rome qu'il vient de visiter, admiratif de son paganisme, indigné de son christianisme : "England... (is)... the first... that should blow the first Evangelical Trumpet to the Nations".

Ces pamphlets témoignent donc de l'importance qu'a prise la Controverse, récemment libérée de toute entrave, — et de l'importance des divisions qui se font jour ou s'annoncent : à ce double titre —, liberté d'expression et volonté de convaincre, et tolérance ou combat entre différentes formes de protestantisme —, ils permettent de prévoir l'œuvre ultérieure de Milton, et sont comme la première scène d'une grande tragédie, nationale et individuelle.

Déjà en effet son caractère autoritaire s'esquisse, s'essaye, se forme en ces deux ans de lutte : sûr de lui et sûr de sa force de conviction, il n'invoque les textes et les autorités que pour mieux ruiner toute autorité : l'occasion de la lutte antiépiscopale est excellente pour lui permettre de poser le problème et de prendre position : la légitimité du droit à la révolte intellectuelle et du droit naturel à la discussion est déjà revendiquée et reconnue : la Bible y apparaît comme un livre de combat, bien plutôt que comme la source d'un credo nouveau : comme l'a remarqué M. Eisenring, Milton est, dans le fond comme dans la forme, l'antitype d'un Newman : car au delà des médiocrités anglicanes, il dénonce toute foi qui serait avant tout obéissance; il tend même vers un rationalisme qui ne laisse pas de chasser gardée à la théologie ni ne s'accommode de compromis : ce rationalisme n'est pas tant scientifique que noble, éthique, parfois mystique; son Dieu ressemble déjà à celui qu'adorera le chef des Diggers, Winstanley²⁸, quelques années plus tard : "the Spirit Reason, that made the creation...": la vérité est Dieu et c'est elle qui le définit; aucun dieu *a priori* ne peut être par lui-même certitude ou vérité : "the very essence of Truth is plainness and brightnes" (p. 566). Comme le dit M. Muir (p. 165) : "He (Milton) would rather have said with John Smith : to follow Reason is to follow God".

Dès lors, que penser de son recours aux citations bibliques en dehors de

²⁸. *The True Levellers' Standard advanced*, p. 382, in : WOODHOUSE : *Puritanism and Liberty*.

sage qu'il en fait pour, se mettant au niveau de ses adversaires ("to lib quotations"...), les désarçonner et avec eux les Pères de l'Eglise? affirme en effet se fonder sur le seul roc de l'Ecriture ("let them chant custom... we of scripture", p. 827). Mais c'est qu'il s'agit avant tout écraser la Coutume, ennemi juré qu'il dénonce: "Custom without truth but agednesse of error" (p. 561). En fait, et comme chez Bunyan plus tard, seuls ces textes-là seront par lui adoptés qui sont adaptés à sa pensée²⁹; l'argument religieux ne fait que confirmer une prise de position morale —, rationnelle ou passionnelle —; les définitions qu'il donne de Vérité sont d'ailleurs plus poétiques que dogmatiques. En fait l'humanisme triomphe déjà: "In saying that every authority must accord with the scriptures, he meant the scriptures understood according to his humanist conception of reason and truth" ³⁰.

La langue des premiers écrits en prose de Milton

L'étude enfin de la langue est instructive. On pourrait constituer une pathologie de pittoresques locutions (p. 669: "girded, and straight lac't most to a broken-winded tizzick"=phthisic), et d'invectives (p. 548: "The obscene and surfeted Priest scruples not to paw, and mamnock the sacramentall bread, as familiarly as his Tavern Bisket"); on entend le raisonneur, assant de la précision (p. 566: "Understanding, fit and proportionable Truth the object") au galimatias (p. 650: "in as much as beleeving antiquity for it self in any one point"), ou discutant comme Christian, faithful et leurs adversaires, en jargon biblique, du pèlerinage de Sion ou de Babylone (p. 724: "the Babylonian note sounds well in your ears"...); on trouve encore introduisant de petits fragments narratifs (p. 925: "two armies in the field stood gazing on...").

Qu'il y ait dans ces discours des artifices ou des usages inspirés de la rhétorique classique, qu'on puisse y déceler l'influence d'Aristote, Cicéron, Quintilien et même de Tertullien, voilà qui est probable, mais peu original: car contre on s'intéressera à ce flot d'ironies, de répliques, de sous-entendus débouchant brutalement dans l'explicite, alors que de nombreux pamphlétaires plus courtois (Walwyn, Saltmarsh, Williams dans son *Bloudy Tenent*) n'en furent indemnes.

Les termes rares, sonores, fabriqués se succèdent au combat avec une brutalité saxonne, et une ampleur, une résonance latine. La joie sémantique d'un créateur de mots évoque un Rabelais devenu puritain, par exemple dans cet extrait de *Of Prelatical Episcopacy*: "the fire... starting off like a full saile from the mast, did but reflect a golden light upon his unviolated fumes exhaling such a sweet odour, as if all the incense of Arabia... etc."

29. Comme pour Bunyan, il serait intéressant de voir quels éléments scripturaires s'incorporent mieux à sa démarche d'esprit: apocalyptiques, narratifs, moralisants, prophétiques? Que choisit-il dans cette grande source d'arguments et d'images de son temps?

30. HALLER: *Liberty and Reformation...*, page 52.

FLETCHER, H. F. (*Use of the Bible in Milton's Prose*, Urbana, Illinois, XIV/3, 1929) fournit un index mais limité aux rapports textuels et n'étudiant ni les thèmes d'inspiration ni le pourquoi de la sélection de Milton: or la discrimination dans le choix des textes et l'utilisation fort hérétique de thèmes officiels de la Réforme (p. ex. celui de la "Liberté chrétienne") sont déjà visibles; ils le seront bien plus encore en 1644 (tracts sur le divorce et *Arcopagitica*).

(p. 643). A d'autres moments on frise le baroque, pour brusquement retomber dans la densité d'un Bacon. Cela s'atténue progressivement : la prose encore se cherche et s'écoute; la phrase, interminable, intéresse son auteur; l'argumentation se distribue en sections³¹, ou plutôt en phalanges, sinon en commandos; ou bien elle se tend et se tord, se développe, se coupe d'incises, reprend, rebondit à coup de relatifs, et finalement s'écrase. L'auteur semble courir après sa pensée, qui se renouvelle à partir des mots mêmes qu'elle utilisa; à d'autres instants la forêt s'entrouvre, puis se referme; un enthousiasme patriotique ou un lyrisme presque exotique fait sa percée à travers un magma de lave à peine figée.

Peu à peu la prose de Milton reprend vie : elle vaut la peine d'être lue, puis écoutée : on y entend parler un homme et une époque qui vibrent encore pour nous d'espairs et de révoltes : par là elle appartient à une épopée virile, car elle est la prose d'un poète, poète politique et moral :

"He who would not be frustrate of his hope to write well hereafter in laudable things ought himselfe to bee a true poem, that is, a composition, and patterne of the best and honorablest things."

Olivier LUTAUD.

31. L'influence latine ne peut faire de doute quand on applique au texte anglais les règles définies par MAROUZEAU dans sa *Stylistique Latine* (Paris : Les Belles Lettres, 1946).

Tout ce qu'il dit sur la "qualité" et l'"expressivité" des sons, sur le "volume", l'"affectivité" et la "qualité" du mot, son étude sur l'"Enoncé" ("détours d'expression", "interférences", "structure rythmique" de la phrase) s'applique admirablement à la prose de Milton. On pourrait également, dans les parties rhétoriques ou lyriques, y adapter les curieux schémas de TESNIÈRE : *Syntaxe Structurale* (Paris : Klincksieck, 1953).

Enfin, sur la question, jusqu'ici négligée, de l'évolution du style et des aspects très divers de la prose de Milton, K. MUIR (*op. cit.*, p. 99 à 106) a des pages remarquables.

32. *An Apology*, p. 890.

COMPTES RENDUS

DE WITT T. STARNES. — **Renaissance Dictionaries, English-Latin and Latin-English** (Austin : University of Texas Press, 1954, xii + 428 p., \$ 6.00).

CLAUDIUS HOLYBAND. — **The French Littelton**. The Edition of 1609 with an introduction by M. ST CLARE BYRNE (Cambridge : University Press, 1953, xxxiv + 10 p., 18 s.).

Le précédent ouvrage de M. Starnes (écrit en collaboration avec Gertrude Noyes) avait pour objet l'évolution des dictionnaires anglais entre 1605 et 1755. C'était une excellente étude sur le domaine d'élection de M. Starnes : l'histoire de la lexicographie en Angleterre, qui constitue un chapitre important dans l'histoire de la langue anglaise. Cette fois-ci, l'auteur étudie avec beaucoup de précision l'évolution, je dirais presque la généalogie, des dictionnaires bilingues latin-anglais anglais-latin depuis le milieu du xv^e siècle jusqu'au *Thesaurus* de Robert Ainsworth (1736). Comment ces dictionnaires ou lexiques se sont constitués, quels ont été leurs modèles, qui sont leurs auteurs, quel succès ils ont rencontré, autant de questions qui font l'objet de chapitres extrêmement nourris, agrémentés — car les originaux sont devenus généralement rares — de fac-similés excellents. C'est ainsi de vingt dictionnaires que ce livre passe en revue. Si certains des compilateurs sont des latinistes dont le nom était tombé dans l'oubli, on rencontre également parmi eux des humanistes de grande envergure, tel Sir Thomas Elyot. Le lecteur trouvera dans ce livre une mine de renseignements de toute sorte sur un sujet encore peu défriché.

En réimprimant *The French Littelton*, Mlle Saint Clare Byrne attire à nouveau l'attention sur Claudius Holyband, personnage curieux, auteur de ce manuel de français. Mlle K. Lambley lui avait déjà fait une place dans son livre *The Teaching and Cultivation of the French Language in England during Tudor and Stuart Times* (1920), et Mlle L. E. Farrer avait consacré dès 1908 une thèse de doctorat à Paris à ce même gentilhomme français, Claude de Sainliens, que la persécution des Huguenots amena à se fixer en Angleterre. Pendant trente ans, il y enseigna le français avec succès aux enfants de la noblesse, et écrivit sous des noms divers : Claud A Sancto Vinculo, Claudius Hollybarne et enfin Claudius Holyband. De même que le Littelton était le manuel de l'étudiant en droit, *The French Littelton* est, avec ses nombreuses éditions, celui de l'étudiant de français, et ce précurseur de la méthode directe est écrit et composé avec beaucoup de charme. Comme dans tous les textes bilingues, le grammairien trouve à y glaner. — Fernand Mossé.

ERIC PARTRIDGE. — **English**. A Course for Human Beings (London : Macdonald, 1^{re} éd., 1954, xvi + 173 p., 21 s.).

G. H. VALLINS. — **Better English** (London : Pan Books Ltd, 1953, 224 p., 2 s.).

G. H. VALLINS. — **Spelling** (London : André Deutsch, 1954, 198 p., 12 s. 6 d.).

A. S. HORNBY. — **A Guide to Patterns and Usage in English** (Oxford : University Press, 1954, xviii + 261 p., 8 s. 6 s.).

C'est un signe réconfortant de voir se multiplier en Grande-Bretagne comme aux Etats-Unis les ouvrages destinés au grand public et qui traitent de la langue maternelle, de son bon usage et de son emploi.

Nous avons sous les yeux deux volumes récents, l'un relativement cher, l'autre bon marché, également destinés à un public très large et sans formation linguistique ou grammaticale préalable. Le premier a pour auteur le lexicographe et polygraphe bien connu, M. Eric Partridge, et le sous-titre qu'il a donné à son livre "A Course for Human Beings" indique bien qu'il ne l'a pas écrit pour les spécialistes.

On trouvera un peu de tout dans ce livre : de la grammaire (Grammar at Work, Grammar at Play), la façon de consulter un dictionnaire, comment rédiger une lettre, composer un récit, se servir de la ponctuation. Une seconde partie reprend à peu près les mêmes problèmes, mais en les poussant plus loin et en approfondissant les questions. Une troisième partie donne des enseignements généraux et historiques sur la langue et son évolution ainsi que sur les familles de langues, sur l'étymologie, divers aspects de l'anglais, une étude encore plus avancée de l'art de rédiger, et enfin un chapitre sur l'explication de textes inspiré des méthodes que l'auteur a vu appliquer en France.

Tout ceci n'est pas sans bousculer un peu beaucoup d'habitudes reçues (bien que, par exemple, M. Partridge donne un résumé de grammaire anglaise des plus conventionnels; il aurait pu s'inspirer un peu plus de travaux récents). Mais l'auteur le fait avec tant de bonhomie et d'agrément que le critique se trouve désarmé. Quels que soient les points qui surprennent un peu le spécialiste, il faudrait être bien pharisien pour ne pas convenir qu'un tel livre peut ouvrir de vastes horizons à des adultes que des ouvrages plus savants rebutteraient sans doute. D'ailleurs, paru en 1949, ce livre n'en est-il pas déjà à sa quatrième édition? C'est bien la preuve qu'il répond à un réel besoin.

M. Vallins nous avait donné naguère un excellent petit ouvrage *Good English : How to write it*. Il développe maintenant les mêmes principes à base de bon sens dans un volume assez analogue, par sa présentation et son découpage, à celui de M. Partridge. Il aura peut-être en outre, aux yeux de beaucoup d'acheteurs, l'avantage de coûter dix fois moins cher. On n'aura jamais trop de bons ouvrages de vulgarisation.

Le même M. Vallins publie dans la *Language Library* tout un livre consacré à l'orthographe anglaise (avec, pour l'américain, un chapitre rédigé par John W. Clark). Question brûlante s'il en fut jamais, problème sans solution, mais que l'on peut toujours, comme le fait l'auteur, aborder d'un point de vue logique et d'un point de vue historique en montrant ce qu'a été le développement de l'orthographe anglaise et en évoquant les réformes qu'ont proposées un certain nombre d'idéalistes (parmi lesquels je suis surpris que l'auteur ne fasse pas une place à Zachrisson). Peut-être n'insiste-t-il pas assez sur le rôle immense joué dans ce domaine par les imprimeurs. M. Vallins ne semble pas se faire beaucoup d'illusions, car son livre se termine sur un chapitre intitulé "Style of the House", où il se contente de donner l'usage actuel et d'expliquer ses hésitations ainsi que les variantes possibles pour un même mot. En cette matière, on sait combien l'usage est roi; sur les difficultés, pour ne pas dire l'impossibilité de "réformer" l'orthographe anglaise, Henri Bradley a écrit des pages qui sont à peu près définitives. Il est trop tard — ou trop tôt.

Quand je disais plus haut que M. Partridge, parlant de grammaire, aurait pu s'inspirer de modèles moins conventionnels, je pensais, entre autres, au livre que vient de publier A. S. Hornby. Il s'adresse surtout aux pédagogues (on sait que l'auteur a rédigé de remarquables dictionnaires de l'anglais à l'usage des étrangers), mais les linguistes professionnels eux-mêmes ne perdraient pas leur temps en lisant ce guide où l'auteur s'efforce d'énumérer et de décrire, avec exemples à l'appui, les différents moules de phrases (patterns) qui lui paraissent fondamentaux en

anglais. Il y a là une notion qui me paraît des plus fertiles et un procédé très utile pour essayer d'atteindre la structure de la syntaxe anglaise. C'est un livre que l'on voudrait voir entre les mains de beaucoup d'étudiants et de tous les bons professeurs. — F. Mossé.

TRYGVE HELTVEIT. — *Studies in English Demonstrative Pronouns*. (Oslo : Akademisk Forlag, 1953, 138 p.).

L'étude des démonstratifs est une des questions les plus complexes de la morphologie historique de l'anglais. L'essentiel de nos connaissances reposait sur d'excellentes études de détail, comme celle de Luick, ou d'ensemble (Spies), mais aucun travail ne présentait une synthèse, fondée scientifiquement sur un relevé des formes aussi complet que possible, et embrassant toute la période du moyen-anglais, depuis la période de transition jusqu'à la fin du xv^e siècle.

Comme on pouvait s'y attendre, l'essentiel de l'ouvrage est consacré aux formes de pluriel *these* et *those*. L'étude est à la fois descriptive et génétique. Après quelques pages sur le système des démonstratifs en vieil-anglais, l'auteur pose la question centrale de savoir si l'ang. mod. *those* vient du v. a. *þas*, avec changement phonétique de "these" à "those". On sait en effet que l'explication habituelle est que *þas* se serait maintenu en m. a., y aurait acquis le sens de "these", éliminant ainsi *þa*, tandis que *þese* (ou *þise*) remplaçait *þas* pour exprimer le démonstratif de l'objet proche. L'auteur a étudié un certain nombre de textes qui contredisent cette théorie : en effet, dès la première moitié du xiv^e siècle, au plus tard, le type *þas* était tombé en désuétude. Or l'anglais mod. *those* n'apparaît pas au sud de la ligne Salop-Wash avant le milieu du xv^e siècle.

Pourquoi *thise*, *these* l'ont-ils emporté sur *þas*? Parce que ces formes exprimaient plus clairement l'opposition de nombre. En effet avec le démantèlement du système des oppositions en v. a. et l'apparition d'une forme unique sg. *þis*, la forme pl. *þas* devient marginale, hors-système, n'est plus sentie comme *þa* (forme simple) + *s* génétique. En même temps, l'opposition *gōd*(sg)/*gōde*(pl) entraîne une réfection du type *þis*/*þise* (*þis* étant l'ancien neutre), ou *þes*/*þese* (*þes* étant un "non-neutre"). Dans les deux cas il y a donc intégration dans un système d'opposition familier et élimination de la forme isolée. Quant au conflit de *thise* et *these* il a duré une cinquantaine d'années (jusqu'à la fin du xiv^e siècle pour Londres, au milieu du xv^e siècle pour le reste de l'Angleterre). Pourquoi *these* l'a-t-il emporté? Parce que, dit Heltveit, avec l'amuïssement du *e* final, la forme *thise* n'était plus discriminante.

Reste la deuxième grande question : quelle est l'origine de *those*, qui a remplacé le v. a. *þa*? Après une excellente étude sur pl. *þeo* (en part. dans ses rapports avec *beo*), l'auteur analyse la forme *þas*. La forme du Nord *þas* lui semble formée de *þa* + indice de pluriel *s*. Quant à la forme *those*, on sait qu'elle a commencé à remplacer *tho* dans l'anglais de Londres vers le milieu du xv^e siècle. S'agissait-il d'une innovation ou d'une forme importée du Nord? Après une vigoureuse critique de la théorie selon laquelle les régions de l'Est auraient servi de canal à l'influence du Nord, Heltveit montre que des facteurs internes suffiraient à expliquer l'apparition de *those*.

Cette esquisse a dû laisser dans l'ombre bien des problèmes soulevés par l'auteur qui fait preuve d'une étonnante souplesse dialectique dans l'art de lier les questions. La méthode, fondée sur les notions de structure (ou faut-il dire ici "système"?) et de valeur fonctionnelle, est aussi intelligemment utilisée que dans un autre travail du même auteur ("Notes on the Development of the Personal Pronouns in English", *NTS* XVI, pp. 377 ss.). On a cependant parfois l'impression d'un jeu trop brillant : certains raisonnements à propos de la forme du Nord *þas* ne m'ont pas entièrement

convaincu, et la tentation de tout expliquer par des considérations internes risque de faire oublier les facteurs inter-linguistiques (il ne suffit pas de démolir l'hypothèse "du canal de l'Est" pour interdire la possibilité d'un emprunt au Nord). Mais ce sont là des questions que le lecteur se pose, plutôt que des réserves.

Une excellente bibliographie (l'auteur aurait pu citer son article sur les pronoms personnels!). Six fautes d'impression. — Antoine CULIOLI.

KARL-GUNNAR LINDKVIST. — **Studies on the Local Sense of the Prepositions in, at, on, and to in Modern English** (Lund Studies in English. XX. Lund, Gleerup, Copenhagen, Munksgaard, 430 p., 19 cour. suéd.).

Il n'existe que fort peu d'ouvrages sur les prépositions anglaises. On comprend la raison de cette prudence : les prépositions ont, en général, conservé une valeur sémantique assez riche pour que leur étude ait été abandonnée aux spécialistes de sémantique. Autrement dit, pendant longtemps (jusqu'au jour récent où la sémantique est devenue majeure) personne ne s'en est occupé : Brahde (*Studier over de engelske Præpositioner. En principiel Undersøgelse*, 1919), avait bien essayé de classer les prépositions selon des catégories psychologiques; le résultat n'avait été qu'un fouillis. Mais les syntacticiens, de leur côté, se sentent mal à l'aise devant ce type de mot. En effet, l'emploi des prépositions est non-systématique et souvent régi par l'entourage sémantique : on emploiera telle préposition avec tel type d'expression, avec telle catégorie de mots sémantiquement bien délimitée. Il ne restait plus qu'à renvoyer les prépositions à ce qui a longtemps été le fourre-tout de la description linguistique, c'est-à-dire le lexique, où l'on retrouve — dans un "ordre" alphabétique — tout ce qui est non systématique. Si l'on étudie la bibliographie des prépositions anglaises, on s'apercevra qu'elle est, en gros, conforme au schéma théorique esquissé ci-dessus. De bons ouvrages pratiques (peu nombreux d'ailleurs), mais surtout des études superficielles.

M. Lindkvist a fort bien compris la situation particulière de la préposition, où les deux axes de l'énonciation et de la signification se croisent (signification : la préposition a un *sens*, sens en partie original, en partie dépendant de l'énoncé; énonciation : la préposition a une fonction de relation qui souvent fait de la préposition un mot-outil, sémantiquement neutralisé). Il a su choisir une méthode de recherche appropriée. Il fallait éviter les écueils du psychologisme, ne pas partir d'une psychologie de la perception des Anglais. La seule donnée objective, c'est, d'un côté, l'expression linguistique, de l'autre, la réalité physique extra-linguistique à laquelle se réfère l'énoncé. On a là une base solide, purement linguistique, qui permet d'étudier quelle est, *dans la langue*, la valeur des prépositions considérées.

L'étude sera synchronique, avec, cependant, des exemples pris à partir du XVI^e siècle, mais classés à part. L'auteur s'occupe de l'anglais, à l'exclusion de l'américain, sauf dans certains cas particuliers (*in/on the street*, par ex.). L'ensemble est ferme, d'une présentation typographique impeccable, le choix des exemples heureux, et la bibliographie complète (quelques omissions sans doute voulues).

On éprouvera cependant certains regrets. Certes, l'auteur sait fort bien marquer les oppositions d'emploi, par ex. *in/at* avec les noms de lieux (le système de renvois est parfait). Mais on aurait aimé quelques pages où l'auteur aurait étudié d'un point de vue fonctionnel le système d'oppositions des prépositions de lieu (quand ce système existe). Il serait ainsi intéressant d'étudier l'opposition mouvement-absence de mouvement : *in/into*; *at, in/to*; *on/onto* (ou *on to*). Il est remarquable de constater que malgré les assauts répétés des puristes *onto* (ou *on to*) s'impose de plus en plus. Cf. plus bas.). Dans un autre ordre d'idées, l'auteur insiste avec raison sur ce qu'il appelle le côté "formel" de l'emploi des prépositions : mais

pourquoi alors, à côté d'études-*fort* détaillées sur les prépositions employées après la catégorie de verbes, ne pas avoir parlé de la présence ou de l'absence d'article défini dans certaines oppositions, *in hospital/in the hospital; in hall/in the hall*, etc.; en outre, l'aspect purement formel de certains de ces usages, la tendance à se stabiliser en expressions idiomatiques, auraient pu être mis en valeur par la comparaison par ex. de *on a (the) leash*, et *in leash*, etc. Ici aucune justification sémantique ou syntaxique ne peut être donnée : il s'agit d'un fait de lexique, ou plutôt de ce qu'on pourrait appeler la "grammaire du lexique" (cf. *A Grammar of English Words* de H. E. Palmer). Pour parler encore de l'article défini, pourquoi même en quelques lignes et un seul exemple, pp. 99-100) s'occuper de cas comme *dim distance* qui ne représentent pas le fonctionnement normal de la langue? Enfin, dans la conclusion, l'auteur insiste sur la stabilité du sens local des oppositions en question. Est-ce bien vrai? Si l'on faisait un relevé de tous les emplois tombés en désuétude (l'auteur lui-même en signale certains), on arriverait sans doute à une autre conclusion. Le *sens* a pu, en gros, ne pas changer, mais les emplois ont beaucoup varié. Oublier ces deux faces de la préposition, c'est refaire l'erreur que critiquait l'auteur dans son introduction¹. — CULIOLI.

F. TH. VISSER. — *A Syntax of the English Language of St Thomas More*. II. (Materials for the Study of the Old English Drama, 24) (Louvain : Librairie universitaire, 1952, xx + pp. 479-751).

M. Visser, professeur à l'Université de Nimègue, s'occupe depuis de longues années de la langue de Thomas More dont il se propose d'étudier à fond la syntaxe.

Une première partie de cette étude lui servit en 1941 de thèse de doctorat : elle portait sur la syntaxe du verbe et étudiait les phrases contenant un seul verbe. La seconde partie vient de paraître récemment et traite des unités syntaxiques comportant deux verbes. En fait, la plus grande partie se trouve consacrée à l'étude du groupe auxiliaire + infinitif ou participe passé ou forme en *-ing*. Ceci tient à la notion que M. Visser se fait de l'idée de verbe. Pour lui, *I shall write* ne représente pas une unité équivalente au français *j'écrirai* ou au latin *scribam*, mais un "nœud" à deux verbes. C'est là une notion discutable, mais qui peut parfaitement se soutenir, le tout étant de s'entendre sur la terminologie employée. L'auteur examine minutieusement les emplois correspondants que l'on trouve dans des œuvres anglaises de saint Thomas More. Il les classe avec beaucoup de méthode et de clarté. Même après l'ouvrage consacré à la langue de Thomas More par

1. Nous signalons ci-dessous certains points de détail : *in* : *on the boulevard*, p. 225 : n'y a-t-il pas là une influence française? *at* : p. 165 : ce n'est que par un artifice que l'on met sur le même plan : *he was sorting papers at the writing-table/he spent the whole day at his books*. En outre, on attendait au moins un exemple avec substantif : *his skill at the piano*. D'une façon générale, l'auteur a tendance à s'occuper des verbes (et parfois adjectifs) + prép. davantage que des subst. + prép. — *on* : p. 217-8 : "persons influenced by psychical phenomena" : entre autres exemples "a constant thirst upon him". Or, la soif est bien physique : cp. *I had a touch of fever on me* (légèrement dialectal?) etc., p. 280. — On dit *to play something on an instrument*, mais *to play an instrument*. — Rien sur *to be on the telephone* (= *to have...*) ; *to be on the Rome service* (avion ou employé) ; *I saw it on the news* (aux actualités) ; *to be on the films* (faire du cinéma), *mais we were at a good film* ; *to be on order* ; *it's on me* (c'est moi qui paye) ; *food on points* ; il aurait fallu opposer *on hand/to hand/at hand*. — P. 277 et p. 335 : la construction avec *on* et avec *to* est signalée après des verbes du type *attach, fasten, glue* (par ex. *glued to the spot, to the radio*). Mais *to stick something on to something else* n'est pas indiqué. D'une façon générale, rien sur *onto* (sauf p. 265, exemple 5). Cf. aussi *he climbed onto a box, etc.* On aurait pu signaler : *on draught, on sale; she's easy on the eye; easy on the sugar*. Mais peut-être n'est-ce plus nettement local. — *To* : à côté de *near to* (p. 355) pourquoi ne pas signaler *near*? Qui, sans cela, s'occuperait des cas-zéro? A côté de *close to*, parler de *close on*. *He sang to the piano* n'est signalé nulle part.

le regretté Joseph Delcourt, le travail exhaustif de M. Visser occupe dans les études qui se rapportent à la syntaxe anglaise une place de premier plan.

Il faut dire au lecteur que M. Visser a une conception très personnelle de la manière de présenter la syntaxe de l'auteur. Elle consiste à la replacer dans tout le développement de la langue anglaise, de sorte que pour chaque emploi particulier l'auteur s'efforce d'une part de remonter jusqu'au vieil-anglais, d'autre part de pousser jusqu'à l'anglais contemporain. On en arrive à se demander si, en réalité, son livre n'est pas un peu une syntaxe générale de l'anglais à *propos* de Thomas More plutôt qu'une description de la langue du grand humaniste. C'est un peu le même procédé qu'avait suivi Wilhelm Franz dans son livre sur la langue de Shakespeare où il allait jusqu'à étudier les prolongements de tel ou tel tour en américain moderne. Je ne suis pas sûr, pour ma part, que cette méthode soit la meilleure. Elle a un inconvénient qui saute aux yeux : c'est qu'elle exige de très gros volumes. M. Visser nous avoue que, par suite de circonstances défavorables, son vaste traité, qui se trouvait entre les mains de l'imprimeur dès avant le début de la dernière guerre mondiale, n'a pas pu avancer plus rapidement. Si l'on en juge par la table des matières qui figure en tête du premier volume, il faudra encore un troisième tome pour compléter la seule étude du verbe. C'est dire que la syntaxe de la langue de Thomas More n'est malheureusement pas près d'être entièrement publiée. Ceci est d'autant plus regrettable que le spécialiste trouvera chez M. Visser une foule de renseignements de première main qu'il chercherait vainement ailleurs. Il semble que l'auteur ait entièrement dépouillé la partie de la littérature antérieure au xvi^e siècle et, pour certains usages, il a découvert des exemples plus anciens que ceux que l'on connaissait jusqu'ici.

Il faut donc souhaiter que ce livre important puisse s'acheminer rapidement vers la fin de sa publication, car il est de ceux qu'aucun syntacticien ne pourra négliger. — F. Mossé.

A. C. WARD. — **Illustrated History of English Literature.** Volume I, Chaucer to Shakespeare (London : Longmans, Green and Co., 1953, 244 p. et 40 p. de hors-texte, 25 s.).

Le fait que cette nouvelle histoire de la littérature anglaise comportera trois volumes risque d'induire en erreur le lecteur éventuel : il ne s'agit pas en effet, comme on pourrait le croire, d'un manuel susceptible d'être utilisé dans l'enseignement supérieur mais d'un ouvrage agréablement présenté et destiné au public cultivé. Cela ne l'empêche pas, bien entendu, de tenir compte de travaux récents, par exemple de ceux de M. Vinaver sur Malory, et d'attirer l'attention sur le livre de Margery Kempe demeuré inédit jusqu'en 1940. Il ignore en revanche certains des derniers ouvrages sur la Renaissance et, contrairement à Douglas Bush, attribue une importance considérable à la chute de Constantinople. D'une manière générale, on peut lui reprocher de négliger l'étude du milieu et de ne pas replacer suffisamment les œuvres qu'il examine dans leur contexte historique. Ce point de vue l'amène à être injuste envers les tragédies élisabéthaines (au sens large du mot) qui, dit-il, à l'exception de celles de Shakespeare, "swing unsurely from dull monotony to unbridled horror, both monotony and horror often appearing together in one and the same play" (p. 179). Pourquoi aussi consacrer une page et demie à raconter l'intrigue de la plus célèbre des tragédies shakespeariennes? Les nombreuses illustrations, rassemblées pour la plupart dans les pages hors texte, ont été choisies avec un soin particulier; elles se distinguent par leur variété et parfois même par leur nouveauté. En dépit de certaines réserves, on peut dire que l'auteur a bien réussi à exécuter la tâche assez délicate qu'il s'était assignée. — Michel POIRIER.

ERNST CASSIRER. — **The Platonic Renaissance in England.** Transl. by J. P. PETTIT-DOVE (London : Nelson, 1953, viii + 208 p., 15 s.).

Ce petit volume élégamment présenté est la traduction de l'étude du Professeur Cassirer sur les Platoniciens de Cambridge (*Die platonische Renaissance in England und die Schule von Cambridge*, Leipzig und Berlin, 1932). L'auteur l'a revue avant mort, mais la guerre en a plusieurs fois retardé la publication. Certes, le libellé du titre pourrait éveiller de grands espoirs chez ceux que passionnent, ou tourmentent, les problèmes du "Platonisme" littéraire des xvi^e et xvii^e siècles anglais; mais ils ne seront finalement pas trop déçus. En philosophe et en historien des idées, l'auteur situe les Platoniciens de Cambridge dans une très large perspective historique qui va de Nicolas de Cues à Shaftesbury et à Goethe. On a eu tort selon d'étudier hors de leur contexte les œuvres de ces hommes, qui ne constituèrent pas une "secte isolée". Les écrits de Cues, Ficin, Colet et Thomas More permettent d'apercevoir le principe de leur entreprise. Les luttes qu'ils eurent à soutenir contre le puritanisme, l'empirisme et le cartésianisme éclairèrent le sens de leurs efforts, et visaient à défendre chez l'individu une spiritualité active et conquérante contre des solutions, fausses parce qu'incomplètes, de la connaissance discursive (expérimentale ou rationnelle) et de l'obéissance à une loi divine. Le respect que leur maître Shaftesbury montre bien l'importance et la valeur de leur entreprise. L'auteur conclut alors qu'ils ont voulu maintenir une très ancienne exigence de l'esprit que l'empirisme devait submerger en Angleterre, mais qui trouva ensuite refuge en Allemagne. Il semble à ce sujet que le Platonisme de Cassirer ait été influencé par celui de Goethe, et les dernières pages de son ouvrage sont moins discutables que gratuites. Bien qu'il garde en général autant de mesure que de franchise, l'auteur est parfois la victime de sa propre habileté dialectique, quittant pour un instant le terrain du bon sens, ou retombant au contraire, après mille répétitions (et pesamment) dans le domaine des évidences. Telles analyses de l'amour de Shakespeare, ou de la signification de l'Euphuïsme, manquent de simplicité tout en restant sommaires. Il reste néanmoins que sa description du "Platonisme" de ces hommes du xvii^e siècle est très satisfaisante, et pourrait, après quelques ajustements, être transportée un siècle en arrière : les "Platoniciens" de l'époque élisabéthaine n'avaient-ils pas eux aussi leurs "sophistes"? De plus, en évitant les simplifications abusives, Cassirer opère un tri à l'intérieur du redoutable chaos de conceptions fort diverses que désigne le terme de "Platonisme" à partir du xvi^e siècle : à ce titre, qui n'est pas mince, cet ouvrage retiendra longtemps l'attention. Signalons tout particulièrement une analyse pénétrante et claire de la théorie de l'Eros créateur. Parfois aussi Cassirer nous laisse sur notre faim, mais surtout après l'avoir fortement aiguisée. Ainsi, citant Whichcote : "Heaven is *first* a temple, and *Then* a Place", il rapproche cette formule de l'exclamation de Satan : "The mind is its own place..."; trente pages plus loin, il expose que la conception ridicule des rapports de Dieu et de la créature que défendaient les Puritains était acceptable aux Platoniciens de Cambridge, qui préféraient à toute loi extérieure les hasards et l'orgueil de la contemplation et de l'amour. Ne peut-on alors concevoir que Satan, dont la faute est d'avoir rompu le pacte avec Dieu, emporte dans sa chute quelques-uns des rêves platoniciens de Milton? Mais peut-être suis-je en train de faire de Satan une sorte de Faust avant la lettre : tant est forte la séduction qu'exerce ce petit livre, parfois contestable, mais où l'on peut faire la plus fructueuse des moissons. — PIERRE LEFRANC.

JAMES A. WILLIAMSON. — **The Tudor Age** (London : Longmans, Green and Co., 1953, 448 p., 25 s.).

Cet ouvrage est doublement intéressant, puisqu'il constitue le premier volume publié d'une *Histoire d'Angleterre* préparée sous la direction générale de W. N. Medlicott et devant comporter neuf volumes. C'est la seconde entreprise de ce genre depuis quelques années, après *The Pelican History of England*, dont la partie correspondante, *Tudor England* (1950) est due à S. T. Bindoff. Les deux ouvrages sont conçus de manière assez différente. Le plus ancien est un volume sensiblement plus petit qui nous offre le panorama d'une époque, des vues générales plus que des accumulations de faits. Le second est essentiellement narratif. Il relate les événements d'une façon plus complète et en suivant l'ordre chronologique, ce qui fait qu'un même chapitre contient des développements sur les sujets les plus variés. D'une lecture moins agréable, il est en revanche plus utile comme ouvrage de référence; il suffit de quelques instants pour se rendre compte de la situation de l'Angleterre à une date donnée. L'un de ses principaux mérites réside dans la place qu'il accorde aux activités économiques, au commerce international et aux expéditions maritimes, cependant que les questions religieuses, envisagées du point de vue protestant, font l'objet de développements relativement restreints. Il est permis de regretter que l'élément humain ait été négligé : nous aurions aimé y trouver des esquisses psychologiques des principaux artisans de la grandeur anglaise au xvi^e siècle. Il ne nous appartient pas de juger un tel ouvrage en spécialiste. Nous désirons seulement le signaler aux anglicistes dont la bibliothèque doit renfermer des ouvrages généraux sur l'histoire et la civilisation du pays dont ils étudient la littérature. — MICHEL POIRIER.

H. F. M. PRESCOTT. — **Mary Tudor** (revised edition) (London : Eyre and Spottiswoode, 1953, xiv + 434 p., bibliographie, index, six illustrations, 30 s.).

Ouvrage excellent, tant par la richesse et l'exactitude de son information, que par l'agrément de son style et la finesse de ses analyses psychologiques. Il embrasse toute la vie de Marie Tudor, et remonte même au-delà de sa naissance (1516) pour nous fournir un tableau de la société anglaise au début du xvi^e siècle. La moitié de l'ouvrage est consacrée à la vie de Marie Tudor sous les règnes de Henri VIII et d'Edouard VI, alors que le souverain s'efforçait de la contraindre à abandonner sa religion. Il ne faut pas chercher dans le livre de M. Prescott l'étude du mouvement des idées au xvi^e siècle. Son récit a un caractère tout personnel et anecdotique. Aussi se lit-il comme un roman. Les épisodes de la tentative de fuite de Marie sous Edouard VI, de la rébellion de Wyatt et du siège de Calais sont, dans cet ordre d'idées, particulièrement bien venus.

Il s'en faut toutefois que ce livre soit un simple récit d'aventures. Il jette une lumière vive sur les événements politiques du temps. Il montre clairement, par exemple, l'importance du rôle joué par l'époux de Marie, Philippe d'Espagne, dans le gouvernement de l'Angleterre. Mais l'ouvrage de M. Prescott, tout en étant pondéré et impartial, est en réalité un plaidoyer pour Marie Tudor. Il souligne, par opposition avec l'astuce de sa demi-sœur Elisabeth, son honnêteté foncière, sa droiture, son courage. Il explique comment l'attitude de son père Henri VIII et de son demi-frère Edouard VI devaient inévitablement la rejeter vers la partie espagnole de sa famille et la porter à chercher secours du côté de l'Empereur. Enfin et surtout, il la lave en grande partie des reproches qui se sont abattus sur elle, et qui lui ont valu le surnom de Marie la sanglante. En réalité, Marie Tudor chercha à établir, dans les mois qui suivirent son avènement, la liberté de conscience. En août 1553 elle disait à l'ambassadeur impérial Renard qu'elle ne voulait obliger personne à aller à la messe, mais qu'elle demandait seulement qu'on pût y aller librement. Quelques jours après, dans une proclamation, elle

clarait "qu'elle laissait chacun libre quant à sa religion". Mais, nous dit Prescott, ce furent les violences des Protestants contre le culte catholique, leurs édications agressives et leurs complots qui lui forcèrent la main et l'amènèrent prêter l'oreille aux suggestions de son mari et à poursuivre les Protestants comme hérétiques. L'examen critique par lequel l'auteur s'efforce de déterminer le responsable de la persécution — c'est Philippe qu'il désigne en fin de compte — a mené de main de maître. Marie Tudor se faisait une haute idée de son devoir, mais elle était totalement dénuée d'intelligence politique. C'est ce qui explique ses erreurs et ses fautes. Mais après la lecture du livre de M. Prescott, on ne saurait guère lui refuser son estime. — Pierre JANELLE.

J. E. NEALE. — **Elisabeth I and her Parliaments, 1559-1581** (London : Nathan Cape, 1953. Un vol., grand in-8°, 434 p., huit illustrations, index, 25 s.).

Ouvrage remarquable, bien écrit et nullement aride, où sont étudiées successivement les sessions du Parlement anglais pendant la première partie du règne Elisabeth (l'auteur nous promet un second volume qui conduira le règne à son terme). Le professeur Neale jette un jour tout nouveau sur l'histoire de l'Angleterre au xvi^e siècle et en particulier sur la personne de la reine. On savait celle-ci hostile au Puritanisme et plutôt catholicisante en matière de croyance; mais on ne se doutait pas qu'elle eût mené une lutte aussi obstinée, tantôt brusquant le Parlement et tantôt le bernant, pour éviter que l'Eglise d'Angleterre ne prît un caractère nettement protestant, et pour adoucir la persécution contre les Catholiques. La Chambre des Communes était, dès le début du règne, puritaine de sympathies, et ceci sans qu'il y ait eu besoin de "truquer" les élections, tant le gouvernement de Marie Tudor avait été impopulaire et dépourvu de prestige. Elle était soumise à l'influence d'une minorité extrêmement active et énergique, celle des réformateurs qui rentraient tout juste de leur exil à Genève ou à Frankfort. Elle eût voulu, dès 1559, voir se réaliser dans l'Eglise d'Angleterre une Réforme radicale inspirée du calvinisme. Mais la reine, qui dans le fond de son cœur aurait préféré le *Livre de prières* catholicisant de 1549, profita de sa popularité, soigneusement entretenue par des flatteries à l'égard de son peuple, pour imposer une solution moyenne.

La lutte se continua jusqu'en 1581. La Chambre des Communes ne nous apparaît pas ici comme un docile instrument soumis à la volonté royale, mais comme souvent rebelle, à un point qui fait pressentir son attitude de révolte sous Charles I^{er}. Elle proteste avec vigueur lorsque la reine, pressée de se marier et d'assurer la succession de la couronne, tergiverse et se dérobe. Elle s'obstine à vouloir introduire le presbytérianisme dans l'Eglise d'Angleterre, et à détruire le catholicisme. Et c'est ici que l'ouvrage du professeur Neale nous apporte des éléments d'information particulièrement originaux, en nous montrant qu'Elisabeth, loin d'être une persécutrice, fit tout ce qui dépendait d'elle pour ralentir et adoucir la persécution. En 1570, au lendemain de la rébellion du Nord, elle affirme "qu'elle n'a pas l'intention que l'on moleste ses sujets en examinant leur conscience en matière de religion". En 1571, elle oppose son veto à une loi qui rend la communion anglicane obligatoire. En 1571 encore, elle s'oppose à une loi contre la trahison, qui aurait pu frapper Marie Stuart. Nous la voyons résister jusqu'à l'extrême limite à la Chambre des Communes, qui veut la mort de la reine d'Ecosse. En 1581 encore, elle adoucit la loi qui frappe les missionnaires catholiques. En un mot, Elisabeth apparaît ici comme singulièrement agrandie; et l'on aperçoit, entre son règne et ceux de Jacques I^{er} et Charles I^{er}, une frappante continuité. L'ouvrage du professeur Neale fournit un arrière-plan indispensable à l'étude de la civilisation anglaise à la fin du xvi^e siècle. — Pierre JANELLE.

BERTRAM JOSEPH. — *Conscience and the King. A Study of Hamlet* (London : Chatto & Windus, 1953, 176 p., 12 s. 6 d.).

Le dessein éminemment louable de cet ouvrage n'est pas, comme celui de tant d'autres, d'apporter la réaction personnelle d'un homme de notre époque devant *Hamlet* mais au contraire de replacer la tragédie dans son temps, de rechercher ce que les premiers spectateurs y ont vu, ce que Shakespeare a voulu y mettre. Pour cela, il faut d'abord, comme le montre fort bien l'introduction, comprendre le texte, prendre les mots dans l'acception qu'ils avaient alors, non dans celle qu'ils ont aujourd'hui. Il faut surtout confronter l'œuvre avec les idées communément reçues par les contemporains, et c'est à quoi s'emploie l'auteur presque tout au long de son travail. Selon lui, la mélancolie d'Hamlet n'est pas constitutionnelle. La prédominance de cette humeur n'était pas considérée comme un signe de mauvaise santé et comme inévitablement associée à l'irrésolution. Le Byron de Chapman est mélancolique, ce qui ne l'empêche nullement d'être un homme d'action. La mélancolie d'Hamlet est une maladie résultant du chagrin causé par la mort de son père et par l'inceste de sa mère, c'est-à-dire par le mariage de celle-ci avec son beau-frère, mais ce n'est pas en elle qu'il faut chercher la solution du problème fondamental de la pièce : pourquoi le héros tarde-t-il tant à obéir aux injonctions du Fantôme ? Selon un ouvrage récent, les critiques de la tragédie n'ont pas proposé moins de douze réponses différentes à cette question. Comme quelques-uns de ses devanciers, M. Joseph explique l'inaction d'Hamlet par la nécessité qu'il éprouve de vérifier les déclarations du Fantôme qui, selon les croyances du temps, pouvait être un démon. Or, si tel était le cas, Hamlet tuant Claudius commettrait un péché mortel et serait damné. Sa tâche se trouve en outre compliquée par l'hypocrisie dont Claudius recouvre sa scélératesse. Il faut démasquer celui-ci, ce qu'il fait grâce à la pièce qu'il fait représenter devant lui. C'est là le pivot de l'action. Toute la première moitié de la tragédie est consacrée à la découverte du véritable Claudius, cependant que dans la deuxième Hamlet cherche à le tuer. Il en est empêché par les circonstances, non par son incapacité d'agir. Telles sont quelques-unes des idées principales présentées dans cet intéressant petit livre. Discuter l'interprétation qu'il nous offre de la pièce équivaldrait à discuter la pièce elle-même, ce qui dépasse de beaucoup les limites d'un compte rendu. Bornons-nous donc à quelques remarques. Il demeure malgré tout fort malaisé pour un lecteur moderne de comprendre comment Hamlet peut tenter de concilier ce devoir de vengeance avec le souci chrétien de son salut. Le commentaire de la seconde moitié de la pièce et même l'interprétation générale de celle-ci ne tiennent pas compte de toutes les données, mais aucun critique est-il jamais parvenu à en tenir compte ? Si toutes les idées de M. Joseph ne sont pas nouvelles, on ne saurait lui en faire grief après tout ce qui a été écrit sur cette tragédie depuis le début du siècle. Il reconnaît une dette particulière à l'égard du professeur J. Dover Wilson qui, comme lui, a cherché à se représenter l'attitude des Elizabéthains devant le drame et qui, comme lui, a souligné que jusqu'au milieu de celui-ci, la tâche d'Hamlet consiste à vérifier la révélation que lui a faite le Fantôme. Cette thèse avait été reprise et développée par John E. Hankins (*The Character of Hamlet*, 1941) et par I. J. Semper (*Hamlet Without Tears*, 1946). L'originalité de M. Joseph réside surtout dans l'utilisation — considérablement plus large que chez ses devanciers — de textes elizabéthains sur le monde surnaturel et la psychologie qu'il cite afin d'éclairer la pièce et d'appuyer sa démonstration qui y puise une force certaine. Ces textes tirés d'ouvrages non réédités et difficilement accessibles sont de précieux documents sur la pensée de la Renaissance anglaise dont l'intérêt dépasse l'étude d'*Hamlet*. — Michel POIRIER.

LORENTZ ECKHOFF. — **Shakespeare Spokesman of the Third Estate** (Oslo : Akademisk forlag; Oxford : Basil Blackwell, 1954, xiv + 201 p., Kr. 15, 15 s.).

Ce livre, traduit du norvégien par l'auteur lui-même, correspond assez bien à l'idée que nous nous faisons de la Norvège : indépendant, franc, honnête, sans détours et même un peu brusque, pénétré de préoccupations morales (d'une morale qui ne coïncide pas toujours avec la nôtre) et surtout d'un esprit démocratique qui apparaît dès le titre. C'est, en apparence tout au moins, une réfutation du *William Shakespeare* de Brandes (1895). En France où ce critique danois, mais surtout cosmopolite, a perdu tout prestige depuis 1914, on peut s'étonner qu'une réfutation soit encore nécessaire. Mais, à y regarder de plus près, Brandes avait tout d'abord donné une couleur nietzschéenne à l'idée depuis longtemps admise qu'en politique Shakespeare tenait pour l'aristocratie contre la plèbe et pour les régimes d'ordre plutôt que de liberté. En quoi le dramaturge appartenait à son temps, l'Angleterre de son temps. Aussi les vaillants efforts de M. Eckhoff pour montrer à lui « le porte-parole du Tiers état » ne nous ont pas convaincu. Tiers état très bourgeois du reste — le mot est employé à plusieurs reprises par M. Eckhoff dans un sens généralement élogieux (p. 9 et 194-5). Quant au mot « aristocrate », la définition qu'il en donne surprendra les Français : les aristocrates sont des optimistes et leur conception du monde s'exprime dans les paroles du psalmiste : *Cœli enarrant Dei gloriam*. Réservons notre jugement jusqu'à ce que nous ayons lu le livre de M. Eckhoff intitulé *The Aristocrat* auquel il nous renvoie en note. D'ailleurs ce souci de rectifier l'opinion courante sur les idées politiques de Shakespeare se rattache à une conviction plus vaste, celle que le dramaturge avait une philosophie et qu'il l'a mise dans son théâtre : dès le début de l'introduction M. Eckhoff s'en prend à Emile Legouis qui a nié, ou peu s'en faut, l'existence de cette philosophie. Il ne semble pas connaître, soit dit en passant, l'article posthume du critique français sur « La psychologie [variante : La philosophie] dans *Le songe d'une nuit d'été* » (*Etudes Anglaises*, avril 1939). Par contre il cite avec admiration dans une note (p. 162) le livre de Paul Reyher, postérieur à l'édition norvégienne du présent ouvrage (1938). Il ne s'étonnera pas que nous restions attaché à l'opinion paternelle, doucement sceptique. D'une façon plus tranchante et regretté Albert Feuillerat nous dit un jour que Shakespeare ne pouvait avoir d'autres idées que celles de son public et que s'il avait eu des idées à lui il aurait été un mauvais auteur dramatique. Cette boutade aurait paru pour le moins scandaleuse à M. Eckhoff.

L'analyse d'une trentaine de pièces occupe une partie importante du volume. Nous n'y avons relevé qu'une erreur de fait : ce n'est pas Sir Andrew Aguecheek mais Sir Toby Belch que Shakespeare donne comme « cousin » à Olivia (p. 135). Mais quelques interprétations nous paraissent erronées. Henri V n'est nullement hostile contre Williams quand ils échangent leurs gants ; il médite déjà une bonne parole (p. 94). Quant à la Juliette de M. Eckhoff, pour qui Roméo est « un libérateur », car le foyer paternel est pour elle « une prison » (p. 51-2), elle a pour nous quelque chose d'ibsenien. Elle est d'ailleurs coupable aux yeux de M. Eckhoff, si fort traditionaliste, et Shakespeare a écrit sa pièce « pour avertir les jeunes gens de ne pas suivre cet exemple » (p. 56). Nous l'admettons volontiers, mais quand M. Eckhoff ajoute en note que *Vénus et Adonis* a été composé dans la même intention, alors nous sommes surpris. Une comparaison entre Hélène, l'héroïne de *Tout est bien qui finit bien*, et le Brutus de *Jules César* surprendra aussi, comme M. Eckhoff le reconnaît de bonne grâce (p. 129). Et que dire de Falstaff, champion des roturiers malgré son titre de chevalier (M. Eckhoff essaie d'en annuler l'effet compromettant en suggérant qu'il l'a volé) ? (p. 181).

Mais c'est trop s'attarder sur les détails d'un livre très bien informé dans l'ensemble et pourtant très lisible, écrit dans un anglais vivant, idiomatique et

souvent familier. Nous ne reprocherons pas à M. Eckhoff d'avoir donné à "discreet" le sens de "discret" (p. 162), car ce gallicisme rappelle qu'il a d'abord étudié et enseigné avec amour notre littérature, comme le prouvent encore mieux de nombreuses allusions à nos grands écrivains. — Pierre LEGOUIS.

MARCHETTE CHUTE. — **Shakespeare and his Stage.** The Pathfinder Library (London : University of London Press, Ltd., 1953, 128 p., 6 s.).

Ce petit volume est moins une "introduction à Shakespeare" comme il en existe déjà beaucoup qu'une introduction au théâtre élizabéthain. L'examen nécessairement superficiel des pièces de Shakespeare est fait avant tout du point de vue de leur représentation. Plus intéressantes sont les pages relativement nombreuses consacrées au développement du théâtre élizabéthain, aux salles, à la vie des acteurs et à la préparation du spectacle depuis le choix de la pièce jusqu'à la première représentation. Comme le *Ben Jonson* du même auteur, c'est un travail soigné de vulgarisation. On regrette néanmoins que le texte ne soit accompagné ni d'une bibliographie, ni de notes indiquant les sources d'information auxquelles l'auteur a puisé. — Michel POIRIER.

The Poems of Sir Arthur Gorges. Edited by HELEN ESTABROOK SANDISON (Oxford : at the Clarendon Press, 1953, lviii + 254 p. et 4 p. hors texte, 30 s.).

C'est une petite révélation littéraire que nous apporte ce volume, qui contient un recueil de poèmes lyriques élizabéthains demeurés inédits jusqu'ici. En 1940, le British Museum fit l'acquisition d'un manuscrit intitulé *Sir Arthur Gorges his vannetyes and toyes of yowth* : c'est ce texte que nous présente Miss Sandison, qui y a ajouté *The Olympian Catastrophe*, poème chevaleresque et mythologique dédié à la mémoire du Prince Henry et qui n'avait fait l'objet que d'une édition à tirage limité en 1925. Sir Arthur Gorges était un cousin de Sir Walter Raleigh. Il semble avoir entretenu des rapports assez étroits avec celui-ci et il l'aurait même aidé dans la rédaction de certains de ses écrits. En 1619, il traduisit en français les *Essais* de Bacon et en anglais, sous le titre *The Wisdom of the Ancients*, un ouvrage latin du même auteur. Gorges est l'Alcyon dont parle Spenser aux vers 384-91 de *Colin Clouts Come Home Again* et les poèmes qui viennent d'être publiés sont ceux auxquels Spenser rend un hommage qui nous paraît aujourd'hui quelque peu excessif, mais qui s'explique en partie par l'amitié de Gorges et de Raleigh et peut-être par l'espoir de trouver en lui un protecteur. Le recueil comporte cent onze poèmes parmi lesquels on trouve sonnets, chansons, épigrammes, églogues, etc. Le thème le plus fréquent est l'amour malheureux, cependant qu'un groupe placé à la fin et certainement rédigé à une époque plus tardive contient quelques élégies ainsi que des hommages à divers membres de la famille royale. L'originalité de Gorges est fort restreinte et l'intérêt de la présente publication est surtout historique. Le plus souvent, en effet, il se borne à traduire des poèmes français qu'il choisit principalement chez Du Bellay et Desportes. Tantôt il s'applique à reproduire fidèlement jusqu'au rythme et à la disposition des rimes ; tantôt il combine deux poèmes originaux en un seul morceau ou bien introduit quelques modifications dans les idées exprimées. Miss Sandison a établi que la plupart de ses poèmes d'amour ont été composés vers 1584. Il est assez remarquable de trouver à cette date un poète anglais qui, sans aucunement imiter Sidney ou Watson, transpose en sa langue des œuvres de pétrarquistes français, notamment Desportes qu'il fut l'un des premiers à introduire ou plus exactement à utiliser en Angleterre. Par ailleurs, la découverte de ce manuscrit permet de lui attribuer avec certitude quelques morceaux figurant dans les anthologies élizabéthaines et que d'aucuns ont cru pouvoir assigner à Raleigh ou à Sidney. Certains de ses poèmes se distinguent par l'impossibilité que l'on éprouve à les scander confor-

ment à l'usage. Miss Sandison parle simplement de leur "non-English metre".agit-il simplement de *doggerel* ou au contraire de tentatives analogues à celles qui furent faites vers la même époque, notamment par Spenser et Sidney, en vue de modifier la métrique anglaise sur une base accentuelle ou quantitative? Le problème mériterait un plus ample examen. Sous cette réserve, l'édition de Miss Sandison est un modèle du genre. L'introduction présente la biographie du poète suivie d'une étude de ses œuvres. Les notes fournissent sur la source de presque tous les thèmes des indications très complètes, fruit d'un labeur considérable. — Michel Poirier.

EUGENE M. WAITH. — **The Pattern of Tragicomedy in Beaumont and Fletcher.** *Studies in English*; Vol. 120 (New Haven : Yale University Press, 1952, 4 p., \$ 4.00).

Ce nouvel ouvrage vient s'ajouter aux travaux récents de Lawrence B. Wallis et John F. Danby sur Beaumont et Fletcher, qui avaient été singulièrement négligés par la critique jusqu'à ces dernières années. Le sujet traité est l'essence même de leur œuvre, leur contribution principale au drame de leur époque : la tragi-comédie, sa genèse et son évolution dans leurs pièces. L'explication donnée de la constitution de ce genre particulier est originale et en partie inattendue : selon l'auteur, la tragi-comédie telle que la conçurent et la réalisèrent Beaumont et Fletcher est essentiellement la combinaison d'éléments extraits de deux genres littéraires entièrement différents, la satire et le roman. Il est curieux de constater que la notion de titre du premier in-folio de Ben Jonson appuie cette thèse, si tant est qu'elle ne l'ait pas suggérée. On y voit en effet, au sommet de la gravure, une présentation allégorique de la tragi-comédie entre un satyre et un berger dont les accessoires, un long bâton et une houlette, convergent vers elle. Les rapports entre le roman, et singulièrement le roman pastoral symbolisé par le berger, et la tragi-comédie sont évidents. Par ailleurs, M. Waith fait valoir qu'à la Renaissance, l'idée de satire était associée au personnage du satyre en raison de l'homonymie de ces deux termes. De la satire formelle, on passe tout naturellement à la comédie satirique, cultivée par Marston et Ben Jonson. Le lien entre celle-ci et la tragi-comédie de Beaumont et Fletcher est beaucoup moins apparent, quoi qu'en dise M. Waith, qui le distingue dans l'importance du déguisement physique et moral : surtout dans la présentation d'un monde où le mal apparaît comme une menace constante sans jamais se matérialiser. Ces deux éléments constitutifs de la tragi-comédie nous semblent donc être d'importance beaucoup plus inégale que ne l'admet l'auteur, visiblement soucieux de maintenir dans son ouvrage la même symétrie que dans la gravure dont il parle. Il est vrai qu'ils apparaissent côte à côte dans certaines pièces antérieures telles que *The Gentleman Usher* de Chapman, ainsi que dans *As You Like It*. Il appartenait à Beaumont et Fletcher d'en effectuer une combinaison intime. Tentée une première fois par Fletcher seul dans *The Faithful Shepherdess*, le genre nouveau est pleinement réalisé lorsqu'il s'associe à Beaumont pour écrire *Philaster*, puis *A King and No King*, présenté comme la tragi-comédie modèle dont M. Waith donne une longue définition en huit points. Toutes les autres pièces de Fletcher, Beaumont, Massinger et compagnie sont examinées afin de déterminer dans quelle mesure chacune d'elles — quelle que soit la catégorie dans laquelle elle est classée — participe à la tragi-comédie. M. Waith a encore intégré dans son ouvrage la substance d'un article récent où il montre que les thèmes de déclamations de Sénèque le Rhéteur, exercices de rhétorique sur des situations imaginaires et compliquées, ont fourni des intrigues à Fletcher. La dernière partie consacrée au style souligne l'influence de la rhétorique sur certaines tirades et s'efforce de distinguer les traits propres à chacun des collaborateurs. M. Waith mérite d'être félicité pour l'idée qu'il a eue de chercher à établir des rapports entre des genres littéraires entièrement différents les uns

des autres, alors que trop de critiques au contraire se confinent dans l'examen d'une seule section de la littérature. On peut cependant regretter que, par souci d'être original et de mettre en valeur des thèses personnelles, l'auteur n'ait pas traité d'une manière plus complète la question des origines dramatiques de la tragédie de Beaumont et Fletcher. Le plan adopté (que nous n'avons pas respecté dans cette présentation de l'ouvrage) est difficilement défendable. — MICHEL POIRIER.

GEORGE WILLIAMSON. — **The Senecan Amble. A Study in Prose Form from Bacon to Collier** (London : Faber and Faber, 1951, 377 p., 42 s.).

Cet ouvrage, conçu pour le spécialiste, et d'une lecture quelque peu austère, inspire le respect. Le savant professeur de l'Université de Chicago, soulignant cette répugnance qu'ont les Anglais, depuis deux siècles, à étudier les styles dans lesquels sont écrites les œuvres de leur propre littérature, veut les piquer au jeu — "draw them out". Réussira-t-il, par l'exemple, à les persuader? Il s'attache, pour sa part, à décrire une des allures caractéristiques de la prose anglaise du XVII^e siècle, celle que Shaftesbury compara à l'amble du cheval monté, et qui s'inspire de Sénèque. Le premier chapitre (*Preface to Anti-Ciceronianism*) est une histoire de cette bataille des styles qui se livra autour du nom de Cicéron. Le deuxième (*The Rhetorical Forms of Style*) est un premier essai de classification des genres. Le troisième (*Schematic Prose and Pointed Prose*) nous fait passer de Lyly à... Sénèque. Avec le quatrième (*Aculeate Style and the Cult of Form*), M. Williamson est au cœur de son sujet, et les définitions, les formules se succèdent. Puis viennent un chapitre consacré à Juste Lipse et à son 'hopping style', un autre, l'un des plus intéressants peut-être, à Bacon, un autre encore au 'pointed style' après Bacon. M. Williamson étudie ensuite l'éloquence de la chaire, l'influence de la Royal Society, et mène son enquête jusqu'à la mort de la reine Anne (*Pert Style in Neo-classic Times*). Il est impossible de résumer un travail de ce genre, dont l'immense richesse est surtout dans le détail. Le lecteur retiendra, pour son profit, mille remarques pénétrantes, de brèves synthèses, d'utiles, et souvent subtiles, distinctions. Voici comment, par exemple, se trouve résumée l'évolution du style au XVII^e siècle : "The earlier prose suggests an extension of the soliloquy in Elizabethan drama, and it is in this sense a private communication from mind to mind; but the later prose, like dialogue, feels and manifests the presence of the social scene" (p. 341). L'influence de Sénèque, si elle a été grande, a eu des effets divers, parfois divergents; elle a conduit aussi bien à un style lâche (*loose*) qu'à un style précis (*neat*). M. Williamson tente de dessiner dans leur complexité mouvante les figures de ces courants et de ces croisements, causes et effets, combinaisons et dissociations. On voit les styles se faire et se défaire, perdre ou acquérir leurs caractéristiques, passer d'une catégorie à une autre. Ces minutieuses descriptions, nourries de références et de commentaires, ralenties par de subtiles dissections, obscurcies souvent par l'emploi de termes d'une rhétorique formaliste qui ne nous est plus familière, atomisées par l'effet d'une certaine myopie, sont à la vérité difficiles, non tant à suivre, qu'à retenir et à coordonner. Peut-être le lecteur, alléché par le titre des chapitres, est-il porté à demander à l'auteur plus que celui-ci n'a voulu y mettre. On aura tort d'y chercher une étude soutenue du style des divers écrivains de la période, avec des exemples commentés. La démarche essentielle de M. Williamson consiste à définir des étiquettes, à dresser des catégories. Plus qu'à analyser le style même dans lequel Bacon a écrit, il s'occupe à relever ce que Bacon a écrit sur le style. On a parfois l'impression d'une sorte de jeu érudit, dont les cartes ont des noms venus du grec par le canal d'une ancienne rhétorique : antimetabole, isocolon, asyndeton, peronomasia, agnomination. Comparant deux opinions de critiques contemporains (J. C. Rolfe et M. W. MacCallum) sur le style prêté par Shakespeare à son Brutus, M. Williamson conclut avec une phrase où se révèlent

ut ensemble l'esprit, la méthode et le ton de son livre : "Thus we have Brutus scribed as an Attic and as a Euphuist, though modelled on a Laconic; and a rt Asiatic may be suggested. Whatever, its origin or name, the style is both phistic and pointed in character; though most akin to Lyly's in that time, perhaps arvey would have called it 'Attic' " (p. 120).

M. Williamson fait, en ses premiers chapitres, grand et profitable usage du *Lyly* de Feuillerat. Mais ses références de base, et les plus nombreuses, sont aux travaux de Morris W. Croll, "both pioneer and master in the present subject" (p. 10). On regrette l'absence d'une table bibliographique. — J. B. FORT.

V. DE S. PINTO. — **Restoration Carnival. Five Courtier Poets. Rochester, Dorset, Sedley, Etheredge, and Sheffield** (London : The Folio Society, 1954, 253 p., 35 s.).

Sans prétendre donner une image complète de la poésie mondaine sous les derniers Stuarts, cette "biographie-anthologie" permet tout au moins d'en connaître le meilleur, présenté de la plus agréable façon. Les introductions générales et particulières occupent plus de pages que les vers; mais par leur style alerte, parsemé de formules élégantes, elles s'apparentent si étroitement à l'esprit de la Restauration que le lecteur le plus hostile à l'érudition, voire le plus frivole, n'y trouvera rien qui le puisse rebuter. D'autant plus que M. Pinto continue à se faire le champion de ces victimes de la pruderie victorienne. Représentant attardé de la morale bourgeoise, nous continuons pour notre part à le trouver parfois bien indulgent; ainsi, de vers fort crus de Mulgrave sur la viande pourrie et les vieilles maîtresses de Sir Charles Sedley, vers qui se terminent par la plaisanterie classique : "But sure we all mistake this Pious man — Who mortifies his Person all he can", M. Pinto conclut (p. 38) à une conversion du chevalier libertin; en réalité c'est la chute d'un toit sur la tête de celui-ci qui, quelques mois plus tard, tourna ses pensées vers la religion. — Par contre nous nous demandons si l'épigramme composée par Sheffield pour lui-même mérite à son auteur l'épithète d'"agnostique" (p. 226) alors qu'elle se termine : "Ens entium miserere mei"; par, quant à l'adjectif "incertus" accolé au verbe "morior", il peut désigner non le doute du sceptique mais l'incertitude du croyant au sujet de son propre salut. — En ce qui concerne les rapports de Rochester et de Dryden, sans reprendre à discussion au fond, nous ferons remarquer que *Marriage à la Mode* (p. 162) est un lapsus pour *All for Love*. Pour plus d'une raison ce paragraphe serait à récrire. — Le texte des poèmes semble avoir été reproduit avec soin, et peut-être même trop fidèlement en ce qui concerne la ponctuation des éditions originales. L'annotation, volontairement limitée, rendra des services. Dans une pièce où Dorset se moque des historiographes de Louis XIV, un Français corrigera mentalement "Corneille" en "Racine". Et il n'acceptera pas l'attribution de l'original français de cette pièce à M^{me} de la Suze, morte vingt ans avant les événements auxquels fait allusion le satirique.

Mais ce sont là des vétilles et ce volume bien présenté servira la cause à laquelle M. Pinto a consacré tout son cœur et tout son savoir : la réhabilitation d'une période de l'histoire sociale et d'une génération de poètes. — Pierre LEGOUIS.

MAURICE J. QUINLAN. — **William Cowper, A Critical Life** (London : Geoffrey Cumberlege 1953, 250 p., 28 s.).

Le professeur Maurice J. Quinlan, qui occupe l'une des chaires de langue et littérature anglaises à l'Université du Minnesota, au Collège Saint-Thomas, à Saint-Paul et s'est déjà fait connaître grâce à son ouvrage "Prélude Victorien", a fait paraître en 1953, à la Minnesota University Press (Edition anglaise. Geoffrey Cumberlege, Londres), une "Vie critique de William Cowper".

Cette nouvelle étude démontre le vif engouement que le public anglo-saxon manifeste pour le "Reclus d'Olney", comme il est convenu d'appeler Cowper.

Cet écrivain sans prétentions, qui devint poète, surtout afin de pouvoir plaider des causes qui lui étaient très chères, bien plus que pour rechercher la gloire, est de plus en plus demandé et lu, comme le prouvent les nombreuses éditions de son œuvre, tant en Grande-Bretagne qu'aux Etats-Unis d'Amérique, voire en Australie et en Afrique du Sud.

Après tant d'articles, de biographies et de volumes de critique (la bibliographie complète de William Cowper comporte à l'heure actuelle près de deux cent cinquante titres) on peut se demander quelle a été la principale ambition du professeur Quinlan en écrivant le sien?

Il a voulu, avant tout, donner toute leur valeur à certaines "trouvailles" déjà signalées mais qui, à son avis, n'avaient pas été suffisamment exploitées, ou apporter des éléments nouveaux à l'interprétation que l'on a fait de l'œuvre ou de la vie du poète, à l'aide de documents qu'il utilise pour la première fois.

Dans la première catégorie (documents déjà connus insuffisamment exploités) se place l'usage hardi que le professeur Quinlan fait de la fameuse note que l'on trouve dans les "Mémoires" de Greville et qui traite de "l'infirmité" de Cowper qui aurait été une sorte d'hermaphrodisme congénital, complètement incurable à son époque. Le professeur Quinlan n'a pas hésité à se servir au maximum de cette révélation — (que, par une pruderie ou pudibonderie, spécifiquement anglaise, bien des biographies britanniques n'ont fait que mentionner ou ont passée sous silence) — et qui jette pourtant un jour vif et éclatant sur bien des comportements du poète : brimades atroces dans sa première école, lorsqu'il n'était lui-même aucunement conscient de son cas ; impossibilité d'épouser sa cousine Theodora ; terreur dans laquelle le plonge la simple éventualité d'un examen physique lorsqu'il brigue le poste de Secrétaire des Journaux à la Chambre des Pairs ; deuxième dérangement lorsque Mrs. Unwin le met en demeure de l'épouser ; rupture brutale avec Lady Hesketh, lorsqu'elle semble vouloir faire de leur "amitié" quelque chose qui aille plus loin que le pur platonisme ; et enfin, notion d'être marqué dans sa chair, qui l'amène, par de douloureuses étapes, à se croire marqué dans son âme même, et qui explique la confusion spirituelle et intellectuelle chaotique dans laquelle il passa toute la fin de sa vie.

Il est d'ailleurs regrettable que le professeur Quinlan n'ait tiré qu'une partie de toutes ces conclusions, bien que son "panorama-toile de fond" du XVIII^e siècle et la reconstitution qu'il a faite du cercle des amis de William Cowper soient admirablement réussis.

Dans la deuxième catégorie (documents nouveaux), le professeur Quinlan a pu, grâce à la complaisance de son collègue le professeur Hoxie N. Fairchild, bénéficier de la transcription intégrale du "Journal" du petit cousin qui veilla avec tant de patience, de sympathie et de bonne volonté sur les dernières années de Cowper. Ce document a permis au professeur Quinlan d'établir définitivement certains faits encore discutés, mais il n'est pas arrivé à en tirer d'enseignements ni d'une très grande ni d'une très haute portée.

Il a fait, en revanche, un excellent usage de l'examen minutieux de deux volumes récents : le "Blake's Hayley" de Morchard Bishop et le "John Newton" de Bernard Martin. Il a pu, par l'intermédiaire de l'étude approfondie de la vie de deux amis très intimes de Cowper, jeter une vive et révélatrice lumière sur l'homme que fut William Cowper.

Comme le poète Norman Nicholson dans son "William Cowper", le professeur Quinlan a écrit une critique vivante et parfois très convaincante de la poésie de Cowper, insistant surtout sur les images et les métaphores, dans bien des cas avec beaucoup de bonheur et d'une manière très originale.

M. Pons fait remarquer, dans son compte rendu du livre de Norman Nicholson, que cet écrivain a tout juste consenti à "formuler" le problème psychologique (et pathologique), si important à tous points de vue, et qu'en définitive, il a fini par le laisser à peu près entièrement dans l'ombre.

Le professeur Quinlan a eu plus de courage et a poussé les choses plus loin, mais, aussi, a fini par jeter le manche après la cognée, et son attitude à cet égard est une attitude prudente et sage qui finit cependant par ressembler à une espèce de capitulation.

Naturellement, ce problème psychologique, qui englobe les problèmes physiologiques et religieux, est absolument capital, car, avec lui, tout le mystère "Cowper" serait enfin élucidé. Or, l'on peut se demander, après une très longue étude du poète, de son œuvre et de ses critiques, si la solution (plus simple qu'on aurait pu jusqu'alors se les figurer dans un imbroglio pareil) — ne se trouverait pas du côté d'un cas, le plus troublant, le plus tragique, le plus étrange, et le plus vraisemblablement riche en conséquences de toutes sortes, de *dédoulement de personnalité* qui, petit à petit, insidieusement, mais pour des raisons qui se découvrent et se démontrent, s'installa à la longue, et de plus en plus fermement, chez Cowper, pour faire, enfin, de lui, l'épave à peu près totale qu'il fut à la fin de son existence. Le Cowper primesautier, gai, jovial, spontané, sensible, d'une certaine élégance, fermement moraliste et doucement humoriste des lettres et des poèmes cohabitait avec un Cowper inquiet, malade, misanthrope, morbide, rongé par le souci de l'au-delà effroyable auquel il se croyait à jamais condamné. Il y avait le Cowper qui vivait, le jour au grand soleil, au contact des autres hommes, et le Cowper nocturne, isolé du monde, proie facile pour ses chimères et ses visions déchainées. Les crises et les dérangements se succédaient chaque fois que Mr. Hyde l'emportait sur le Docteur Jekyll.

Bref, le livre du professeur Quinlan est remarquable. Sous un petit volume (50 pages) il offre un tableau très complet de la vie et de l'œuvre de William Cowper. La typographie est très belle. Les notes sont rejetées à la fin du volume. Le style est simple et clair, et le livre tout entier se lit très facilement comme un roman.

Il n'y a certainement pas, à l'heure actuelle, d'ouvrage qui permette au lecteur qui veut rafraîchir, raffermir ou approfondir sa connaissance de William Cowper, d'obtenir de meilleurs et plus rapides résultats qu'en feuilletant attentivement cette "Vie critique" matériellement très bien présentée, avec, sur la couverture mobile, la reproduction du célèbre portrait de Cowper par Romney. — P. FARJEIX.

Keats-Shelley Memorial Bulletin, n° III & n° IV (London : The Saint Catherine Press, 1950 et 1952, 54 p., 7 s. 6 d. chacun).

Une belle rivalité entretient à Rome (comme en Angleterre, à Hampstead), le souvenir de Shelley et de Keats. C'est en 1903 déjà que l'idée fut lancée dans la capitale italienne, par un groupe d'Anglais et d'Américains, de l'achat de cette vieille maison de la Place d'Espagne où, au deuxième étage, Keats passa ses dernières semaines, sous les soins impuissants de son ami le peintre Severn. Un comité romain, un comité américain, un comité anglais furent successivement organisés. La maison acquise, une bibliothèque amorcée, on vit paraître en 1910 un premier Bulletin de ce Keats-Shelley Memorial. Mais dès 1953 la vieille demeure menaçait ruine, et la guerre lui aurait fait perdre bien des trésors qui s'y étaient rassemblés (éditions originales, dessins, lettres manuscrites, reliques diverses des deux poètes ou de leur entourage) sans l'habile dévouement de la Conservatrice italienne. Depuis de nouveaux efforts ont été faits avec succès pour remettre en état le sanctuaire et ses collections. Le Troisième Bulletin résume d'abord cette histoire. Il contient en outre plusieurs articles d'un grand intérêt : une note où M. Middleton Murry signale des échos de Coleridge dans la poésie de Keats, de piquantes lettres inédites

de cette gouvernante de la famille Guiccioli, Fanny Silvestrini, qui servit d'intermédiaire entre Byron et la Comtesse (ces textes ajoutent encore à ce que l'auteur de l'article, la Marquise Iris Origo, venait de publier dans *The Last Attachment*), une lettre inédite de la mère de Fanny Brawne écrite à Severn peu avant la mort de Keats; trois lettres inédites de Mary Shelley (postérieures au naufrage du poète — quatre autres lettres figurent déjà, dans ce texte complété ou corrigé, dans l'édition de F. L. Jones, 1944); une note sur un médaillon contenant des cheveux de Keats et sur la matrice d'un masque qui serait peut-être celui de sa sœur, la fidèle Fanny (ces souvenirs-là sont d'ailleurs déposés à Hampstead, non à Rome); enfin tout un lot de lettres de Charles Cowden Clarke et de sa femme qui parlent par endroits assez longuement de Shelley et de Keats (en termes qu'il eût été intéressant de rapprocher du texte des *Recollections of Writers* de 1878). Tout cela est admirablement imprimé, et illustré abondamment et avec goût.

Le quatrième Bulletin est presque entièrement consacré à Shelley. Seule une note initiale, de Dorothy Hewlett, apporte un écho d'une œuvre de Keats: *Otho the Great*, qui a connu au Saint Martin's Theatre de Londres une première représentation, à vrai dire fort peu triomphale. Une bonne photographie du buste de Shelley, fait de souvenir par Mrs. Leigh Hunt, qu'un donateur de Chicago a offert à Eton College est accompagnée d'utiles observations de Shane Leslie et d'Edmund Blunden. Celui-ci esquisse ensuite l'histoire de ce curieux château de Goring (Sussex) bâti par le grand-père de Shelley que Mary vendit en 1845. L. A. Marchand fait un examen critique des trop nombreuses relations données par Trelawny des circonstances de la mort du poète, et conclut que les plus anciennes sont aussi les plus exactes (de belles illustrations, le superbe portrait à l'encre de Chine de Trelawny par Severn, un fac-similé de l'un des manuscrits maintenant conservés à Rome, une esquisse faite par E. E. Williams — apparemment, comme le remarque D. Hewlett, avant la construction — des deux bateaux de Byron et de Shelley, accompagnent cet important article). Des extraits inédits du Journal de Clairmont maintenant accessible au British Museum suivent — qui ne pourront, nous semble-t-il, que rendre plus sévère, quoique plus apitoyé, le jugement qu'on essaie de porter sur elle: la pauvre femme, surtout au lendemain de la mort de sa petite Allegra, rêvant d'écrire un "Don Juan" de sa façon, où elle aurait vitupéré le caractère et le génie de Byron, était évidemment plus sensible que sensée. Le numéro se termine sur des notes d'E. Blunden touchant l'histoire compliquée et parfois obscure de la famille de Williams, et sur une édition, par R. Glynn Grylls, d'après un manuscrit reproduit en fac-similé, du petit poème d'ailleurs bien connu de Mary Shelley "To the Dead". — A. KOSZUL.

Keats-Shelley Journal, The Keats-Shelley Association of America, New York vol. I & vol. II, 1952 & 1953, 124 p. chacun.

Depuis la guerre, l'ancien comité américain du Keats-Shelley Memorial de Rome a été renouvelé; une association a été fondée, dont l'activité se manifeste, nous est-il dit ici, par des réunions qui peuvent être des agapes plus ou moins saupoudrées de discours, au pays natal, et dans une sphère plus vaste et plus grave, par la publication de ce beau périodique annuel.

Le premier numéro offre — un apéritif peut-être — la typique histoire de Miss Eliza Francis, une de ces admiratrices qui assaillirent Lord Byron, et qui sans triompher d'une vertu pourtant fragile, ne lui en conservèrent pas moins, jusqu'à un âge avancé, un culte inaltérable (ceci par la Marquise Iris Origo). Viennent ensuite une note, de N. F. Ford, expliquant, d'après ce qui peut être entrevu des impressions faites sur Keats — qui n'était pas marin — par la vue ou l'imagination de la mer, comment il dut écrire d'abord, dans un vers célèbre de son *Ode to a Nightingale* ("the foam Of perilous sea in faery lands forlorn"), plutôt que

uthless seas" (comme certains ont cru lire), "keelless seas"; une étude subtile pénétrante de R. H. Foble sur le jeu des images, et le dépassement de l'image, dans la *Prométhée* de Shelley; le texte corrigé sur manuscrit, par H. E. Rollins, une lettre de Keats; une défense, par M. R. Watson, de "l'unité thématique d'*Adonais*", qui montre comment, à l'instar de ce qu'offrirait une composition musicale, quatre mouvements, dûment annoncés dans un prélude, s'y enchaînent s'échafaudant l'un sur l'autre; des notes de G. L. Marsh sur diverses contritions en vers ou en prose de John Hamilton Reynolds (l'auteur dit avec raison nous aurons sans doute l'occasion de le signaler à notre tour — qu'on n'a pas eu de découvrir des traces de la précoce "cacoethes scribendi" de cet ami de Keats); un examen minutieux, éclairé de photographies, par Mabel A. E. Steele, de trois manuscrits de jeunesse de Keats, dont la provenance a pu demeurer incertaine jusqu'ici; un petit poème inédit du jeune Byron (1806) présenté par J. Pafford; le signalement, par F. L. Jones, de quelques échos de Wilton dans un sonnet de Keats sur l'*Homère* de Chapman. Après quoi E. Bernbaum donne une utile revue des principaux livres et articles parus depuis dix ans sur Keats, Shelley, Byron et Hunt; et C. Y. Lang donne la bibliographie de l'année échue en juillet. Des comptes rendus et un bouquet de nouvelles diverses complètent ce très utile annuaire.

Le deuxième numéro du Journal n'est pas moins intéressant et varié. Sylvia Forman l'ouvre avec la description d'une visite rendue à la Casa Magni, la dernière résidence de Shelley, en 1951 — et ce rapport, malgré tout l'enjouement que dénote esprit de l'auteur y glisse, est bien mélancolique : de toute évidence, surtout pour qui a pu voir autrefois (comme nous, il y a près de cinquante ans) ces lieux mythiques et tragiques, les outrages de l'inévitable modernisation sont affreux aussi. P. G. Gates donne ensuite une longue lettre inédite conjointement écrite par Leigh Hunt et Byron, au sujet du *Liberal*. H. E. Rollins examine la quatrième édition des Lettres de Keats, que M. Buxton Forman a déjà bien améliorée (sur ces indications très souvent données par l'auteur de l'article), et signale un nombre encore considérable d'erreurs ou de lacunes, soit dans les textes, soit dans les notes, qui font souhaiter une édition enfin vraiment digne de sa riche matière. E. J. Lovell étudie les relations de Mary Shelley et de Byron avec une précision et une finesse très heureuses. D. Perkins signale maintes rencontres, parfois frappantes, entre tels passages des lettres de Keats et tels passages de ses *Odes*. D. V. Erdman montre comment Blake fut amené, par l'incompréhension de Hunt et de son entourage, à mettre le directeur de l'*Examiner* au rang des pires ennemis de son message. Une lettre inédite, en italien, de Byron à un patriote grec du nom de Karvella (non "Karrella" comme on a cru lire dans une autre lettre de Byron au Comité hellénique de Londres) est présentée et commentée par H. B. Forster et L. A. Marchand. La partie bibliographique du volume comprend un tableau, par C. D. Thorpe et D. Pearce, des orientations récentes dans l'étude et la critique de Keats, et le relevé annuel de C. Y. Lang. Comme précédemment, quelques comptes rendus suivent, et quelques nouvelles — notamment l'annonce sensationnelle (d'après un journal italien qu'on ne nomme point) que le fantôme de Shelley aurait apparu, ou même réapparu, à la Casa Magni...

Disons en terminant qu'une modeste contribution française devrait bien être apportée à l'excellence de ce Journal : notre pays, hélas, ne possède pas d'index annuel de ses publications périodiques; quiconque remarquerait dans nos revues ou même dans nos quotidiens des articles concernant les Romantiques anglais de la seconde génération rendrait service en les signalant (si l'on veut, par notre intermédiaire) à Miss Mabel A. E. Steele, Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass. — A. Koszul.

E. W. BATESON. — **Wordsworth, a Re-interpretation** (London : Longmans, Green and Co, 1954, VIII + 227 p. in-8°, 21 s.).

On n'a pas oublié le livre antérieurement publié par le même auteur : *English Poetry, a Critical Introduction*. Ces deux ouvrages témoignent l'un et l'autre d'un jugement exercé. Le volume sur Wordsworth met au point d'utiles remarques inspirées par le dernier état des travaux qui ont porté sur ce poète. Deux chapitres *The Father of the Man* (pp. 1-41), et *Sturm and Drang* (pp. 82-114), exposent avec précision et finesse le travail de l'imagination de Wordsworth. *The Father of the Man* suit ses essais poétiques à l'époque où, étudiant à Cambridge, il donnait ses principaux soins à la composition de son premier poème important, *An Evening Walk*. — *Sturm and Drang* pousse le récit beaucoup plus loin, jusqu'à l'épisode d'Annette Vallon, raconté ici avec beaucoup de délicatesse. Mr. Bateson rend justice à toutes les preuves de noblesse d'âme et même d'héroïsme que la jeune femme a données, et sur lesquelles Emile Legouis a justement mis l'accent. Notre attention est appelée sur trois poèmes, dont les titres à notre intérêt sont ici soigneusement rafraîchis : *Salisbury Plain*, *The Ruined Cottage*, *The Somerset Tragedy* : on sait que la critique contemporaine a mis en lumière les mérites inégaux de ces essais, divers, mais tous intéressants. Le chef-d'œuvre attendu, *Lines composed a few miles above Tintern Abbey*, est de juillet 1798.

Le chapitre placé le plus en relief est le premier : *The Two Voices* (1-40). Toute l'étude de Wordsworth reçoit de ces pages son orientation décisive. On peut dire qu'elles infléchissent de manière radicale un jugement depuis longtemps esquissé, mais sur lequel, jusqu'à ces temps derniers, la critique anglaise n'avait pas pris définitivement son parti. Le verdict séculaire de Matthew Arnold, qui demeure à la base de l'opinion britannique, reçoit ainsi une confirmation sur laquelle il semble difficile de revenir. Comme le disent la plupart des critiques contemporains, deux voix nous parlent à travers les poèmes de Wordsworth : la première est celle d'un romantisme essentiel, capable d'une autorité souveraine dans l'expression ferme d'une poésie telle, qu'elle s'élève au-dessus de toute autre, et crée à elle seule la certitude de l'inspiration. Le problème psychologique et esthétique qu'elle pose ainsi n'a point vraiment de solution ; cette voix est reconnaissable pour nous par une intuition immédiate, et ses défaillances, nombreuses, ne lui donnent pas le caractère d'un art incertain, dont l'assurance miraculeuse jouerait parfois sans qu'on puisse jamais compter sur sa présence en toute perfection. La seconde voix n'a pas du tout la même sûreté d'accent que la première ; pour parler nettement et un peu brutalement, comme Mr. Bateson : "the first voice is very, very good; the second voice is horrid." Car, si l'on fait la part d'une exagération bien difficile à éviter complètement, le problème, le mystère, sont là tout entiers. La qualité moyenne de l'art de Wordsworth ne peut se comparer à celle de la poésie que normalement le jugement critique accepte. Il n'y a pas de "second best" Wordsworth. Seules, les erreurs de son goût le condamnent trop souvent à une médiocrité fâcheuse.

Ce n'est pas tout. A la suite de Sir Herbert Read, dont l'étude sur Wordsworth, il y a peu de temps, fut très appréciée, Mr. Bateson émet une hypothèse assez raisonnable, mais à laquelle on ne peut toucher sans de grandes précautions. Il existe, pour des raisons psychologiques et littéraires, des motifs sérieux de penser que le poète Wordsworth a éprouvé pour sa sœur Dorothy un très vif penchant, dont il se rendit clairement compte. Rien ne nous autorise à croire que l'histoire de ce sentiment relève du domaine morbide ; la personnalité du poète, sa très rigoureuse éducation morale, et les principes qui ont dirigé sa vie, sont la plus sûre garantie contraire. Il ne faudrait pas que la lumière franche jetée sur la moralité privée de ses actes dans le cas d'Annette Vallon ait pu éveiller des soupçons très différents, que tout permet d'exclure. Les faits et les textes nous

et croire que l'intimité spirituelle qu'il avait avec une sœur dont le rapprochement de circonstances morales lui fut très précieuse. Aller au-delà serait échapper à toute prudence; Mr. Bateson se garde de rien faire de pareil; et la retenue même avec laquelle ce chapitre de la biographie la plus intime de Wordsworth a été traité, si elle ne s'oppose pas absolument à certaines libertés de conjecture, permet pas en revanche la moindre affirmation. — L. CAZAMIAN.

MURIEL SPARK AND DEREK STANFORD. — **Emily Brontë, her Life and Work** (Londres : Peter Owen, 1953, 271 p., 18 s.).

Il nous est offert ici deux études distinctes qui entendent se compléter. M. Spark sacrifie les cent premières pages du volume à une étude biographique; D. Stanford analyse, dans la seconde partie, l'œuvre d'Emily Brontë. Mais que vaut cette méthode d'investigation, après tout ce qui a été dit et écrit sur les Brontë? Le lecteur qui se sentira à l'aise dans la première partie, et convaincu par le ton très assuré et le style de l'auteur, sera-t-il aussi bien disposé à suivre D. Stanford à travers une analyse touffue d'une œuvre si délicate à étudier, rédigée de surcroît en une prose souvent irritante? Le portrait qu'a entrepris d'évoquer M. Spark est heureux, vivant et objectif. On peut en discuter certains détails et ne pas approuver toujours la validité de la méthode choisie. L'auteur a voulu suivre le développement d'Emily Brontë d'après les témoignages disposés selon l'ordre chronologique, convaincue que les documents posthumes ont déformé ce que les contemporains ont dit sur elle. A partir du moment où E. Brontë se révéla comme écrivain, les jugements portés par Charlotte, par Ellen Nussey et par M. Heger se seraient sûrement faussés par le souci de justifier l'éveil d'un génie inquiétant, inexplicable, la légende de l'énigmatique Emily Brontë aurait ainsi commencé. Mais il semble en qu'il faille tenir compte de l'étonnement provoqué par l'apparition de l'œuvre (poèmes et roman) pour interpréter l'attitude si souvent sereine mais mystérieuse de son auteur. C'est en rapprochant les deux images — avant 1846-47 et après — que l'on peut essayer de s'expliquer le besoin organique de solitude dont perdit l'équilibre de son être. Cet équilibre fut instable : M. Spark l'a compris, mais en rendre compte cependant par l'analyse de l'expérience mystique, car la méthode choisie le lui interdisait. C'est là sans doute le défaut de l'ouvrage. D'autre part, ne fait-on pas une trop grande part à l'influence du séjour d'Emily Brontë à Bruxelles? Les essais rédigés en français ont-ils une importance si grande? On voit qu'Emily Brontë n'aima guère notre langue; elle ne devait pas chercher à primer sa pensée à travers les devoirs imposés par le maître bruxellois. Il est, au contraire, juste de ne distinguer, au fond de l'âme de l'auteur de *Wuthering Heights*, aucun désir de mort, mais, au contraire, celui de paraître aimer jusqu'au bout sa souffrance, un *amor fati*. Il lui manqua, ajoute Muriel Spark, de connaître l'équilibre du pur mystique". Le lecteur aurait aimé que l'on lui dit pourquoi. Parmi les erreurs matérielles, signalons que le dernier poème du recueil manuscrit *Wuthering Heights* (reproduit par Hatfield) n'est pas daté de 1848, mais de 1843; il ne nous donne pas deux fragments du journal d'Emily, mais quatre. La note des pages 76 et 78 ne doit pas renvoyer à la page 266, mais à la page 97.

L'étude de Derek Stanford porte principalement sur les poèmes d'Emily Brontë; on regrette que *Wuthering Heights* soit trop rapidement examiné à la fin de l'ouvrage. Félicitons-le de n'avoir pas voulu donner trop crédit aux hypothèses formulées par la critique américaine sur la composition de l'épopée imaginaire des Brontë dont nous ne possédons que des fragments : qui songerait à reconstituer une tragédie de Shakespeare dont il ne resterait que quelques bribes? L'œuvre poétique est une question reste valable comme expérience complexe d'une sensibilité jouant sur plusieurs registres. Il se forme ainsi "a psychic Yorkshire" (p. 154). Mais quel est le contenu de cette poésie et de la pensée qu'elle porte avec elle? Derek Stanford présente ces poèmes en opérant d'intéressants rapprochements avec les stoïciens,

les Cathares et les mystiques; mais on ne se rend pas très nettement compte qu'il y ait eu une évolution dans l'œuvre d'Emily Brontë, aucune référence de dates ne nous étant fournie. Les deux critiques ne semblent pas s'être mis d'accord sur un point important : pour le second, le mysticisme d'Emily Brontë "is a mysticism of the death-wish" (p. 226), ce qui contredit à l'affirmation de Muriel Spark.

Il reste que, dans cette seconde étude, la pensée est féconde en rapprochements suggestifs, en aperçus nouveaux. On aurait aimé une étude plus harmonieuse qui fit à *Wuthering Heights* une place plus grande. Il est questions de six poèmes que Derek Stanford considère comme les sommets de cette œuvre poétique fragmentaire, encore trop mal dégagée de l'influence de Byron; or, *No coward Soul is mine*, connu dans toutes les anthologies, n'a droit qu'à quelques lignes de commentaire très sommaires. Le fond même du mysticisme d'Emily Brontë n'est pas étudié, mais nous trouvons seulement les éléments d'une appréciation nouvelle. — J. BLONDEL.

MURIEL SPARK. — **John Masefield** (London, Peter Nevill, 1953, 185 p., 15 s.).

La génération actuelle ne lit guère Masefield qui ne représente, à ses yeux, qu'une tradition périmée. N'est-il pas du reste poète lauréat? Muriel Spark, qui compte parmi les critiques "modernes", pense néanmoins qu'il y a là une injustice et que l'œuvre de Masefield mérite un sort meilleur. Elle retrace d'abord la vie du poète : Masefield a été ouvrier d'usine, marin, journaliste, et chacune de ces activités a laissé une trace plus ou moins visible dans ses écrits. L'essentiel du livre est dans l'analyse des trois grands poèmes narratifs : *The Everlasting Mercy*, *Dauber* et *Reynard the Fox*, dont elle fait ressortir les qualités. Elle estime qu'il s'agit non seulement de récits adroitement menés, mais d'une forme de poésie encore valable. Un dernier chapitre est consacré aux romans et nouvelles de Masefield, de *Captain Margaret* à *Dead Ned*. On est un peu surpris qu'elle accorde si peu d'attention à l'œuvre dramatique : *Nan* est une belle chose et c'est peut-être par cette pièce que Masefield demeurera dans l'histoire littéraire. Muriel Spark insiste beaucoup sur tout ce qui sépare Masefield des poètes "géorgiens" dont la gloire est aujourd'hui fortement dédorée, mais c'est là la partie la moins convaincante de son étude. Il est difficile de détacher Masefield de son temps et de l'école poétique qui en a résumé les aspirations. Sa place est, semble-t-il, parmi les jeunes poètes qui, aux alentours de 1910, ont cherché à renouveler la poésie en y faisant entrer plus de réalisme, plus de vérité. Leur tentative nous paraît aujourd'hui timide et sans grande portée; c'est qu'ils étaient trop profondément ancrés dans la tradition victorienne pour pouvoir rompre avec elle d'une manière décisive. La vigueur et parfois la violence de Masefield restent malgré tout dans un cadre conventionnel; il n'en a jamais rêvé d'autre. Ceci dit, sa poésie n'est pas dépourvue de mérite; elle incarne un moment de l'évolution poétique de notre siècle, et Muriel Spark a eu raison d'essayer de la tirer de l'oubli qui déjà semble la menacer. — A. J. FARMER.

JOHN COWPER POWYS. — **Atlantis** (London : Macdonald, 1954, 462 p., 15 s.).

C'est une fantaisie symboliste. Le symbole y est tantôt évident et léger, tantôt assez lourdement élaboré; la fantaisie est de bonne qualité, pleine de bonne humeur, et, si tout cela est plutôt long et passablement verbeux, on sent que l'auteur s'est amusé en route, et on ne lui en veut pas. On pense tantôt à du John Erskine, en moins vif, tantôt à du J. B. Cabell, en moins leste, et souvent, aussi — pourquoi pas? — à *La Belle Hélène*. Le thème en est le goût de l'aventure chez Ulysse. Il a vieilli, Pénélope est morte. Le fils est maintenant prêtre d'Athéné (il a toujours été sage, Tennyson en est garant). Or, les Dieux viennent, dans un mouvement de colère, de faire disparaître l'Atlantide sous les flots. En dépit des obstacles, ceux de la Raison, et ceux de l'Amour, Ulysse veut partir. Il partira à

venture. Il plongera sous les eaux et reverra Atlantis, mais ce sera pour y trouver prophète de malheur qui annonce une humanité toute acquise à la Science, sous l'ombre d'une faiblesse humaine. Voilà Ulysse reparti vers les Iles Fortunées. Il ne les atteindra pas. Un beau matin, on signale la terre. C'est Manhattan, où règne la vieille Nokomis et où vivent les Peaux Rouges. Ulysse et ses compagnons quittent leurs vaisseaux. Tout cela se perd dans les mille motifs complexes d'une civilisation aux lignes embrouillées et hautes en couleur. L'atmosphère est celle d'un monde étrange où l'esprit et la matière s'interpénètrent, où morts et vivants, hommes et dieux, bêtes et gens se côtoient, et où toutes les aventures sont, au fond, les aventures de l'Esprit. — M. LE BRETON.

MAURICE O'SULLIVAN. — *Twenty Years a-growing*. The World's Classics (Oxford : Clarendon Press, 1953, 298 p., 5 s.).

C'est une réédition dans une collection plus populaire d'une traduction qui avait d'abord été publiée, comme l'original irlandais, en 1933. Il s'agit d'une autobiographie, écrite à moins de vingt ans, par un habitant des Iles Blasket, proches de la côte sud-ouest de l'Irlande, mais surtout d'une évocation pittoresque et poétique d'une civilisation à peu près disparue en Europe. La famine irlandaise de 1845-1848 avait eu entre autres effets celui de peupler ces îles incultes battues des vents de l'Atlantique de misérables fuyards qui n'avaient guère d'autres biens que la langue irlandaise à laquelle ils étaient restés fidèles. Il y a à peu plus d'un an, après avoir pendant plus d'un siècle nourri l'émigration vers l'Amérique, la Grande Blasket, qui seule avait été régulièrement habitée, a été abandonnée aux vents, aux phoques et aux oiseaux : les quelques pêcheurs et vieillards restés fidèles à l'île sauvage qui avait accueilli leurs ancêtres ont été transférés sur la côte irlandaise à laquelle ils faisaient face, et logés dans des maisons modernes préparées pour eux. Après le Claddagh de Galway, où un affreux incendie a, sur ordre des autorités, remplacé des chaumières insalubres mais qui ouvraient la vue par leur paille dorée et leur laiteux badigeon de chaux, c'est encore un morceau de la vieille Irlande qui s'en est allé. Par un miracle étonnant, ces beaux livres autobiographiques avaient été écrits par des insulaires dans leur langue irlandaise, préservant le souvenir du passé. Le meilleur de ces livres est sans doute le premier en date, *An t'Oileanach* (1929), de Tomas O'Crohan, traduit par le grand érudit Robin Flower sous le titre de *The Islandman* (1934). Maurice O'Sullivan, qui est mort noyé en 1950 sur la côte du Connemara, n'avait pas l'expérience du vieux pêcheur O'Crohan ; son récit n'a pas la rude et directe simplicité de *The Islandman* : il est cependant plein de charme. Pour bien juger des mérites de *Twenty Years a-growing*, il faudrait connaître l'irlandais, la langue de cette traduction est savoureuse : saveur inspirée de l'original sans doute, mais peut-être aussi recherchée dans les écrits de Synge. N'importe : cette langue convient au récit qu'elle porte, s'accorde avec la sensibilité primitive mais artistique qui l'inspire. On lira avec intérêt, parfois avec émerveillement ces scènes de pêches ou de chasses aux oiseaux, lapins ou épaves, de réjouissances populaires qu'on croirait empruntées à quelque texte médiéval, le tout si pénétré du sentiment intense de l'instant qui passe ; peut-être trouvera-t-on comme nous une beauté particulière aux récits des veillées de chants et de danses, qui témoignent si vivement de la sensibilité artistique de tout un peuple. — René FRÉCHET.

T. S. ELIOT. — *The Confidential Clerk* (London : Faber and Faber, 1954 ; 135 p., 6 s. 6 d.).

Cette courte pièce montre un degré de concentration et de tension dramatique très inférieur à ce que l'œuvre théâtrale de Mr. T. S. Eliot nous permettait d'attendre. Il n'y a pas ici, à proprement parler, de problème ; l'action n'a aucune

portée générale. Le "confidential clerk" de Sir Claude Mulhammer a été remplacé par un jeune homme, dont l'intuitive et superstitieuse Lady Elizabeth Mulhammer n'hésite pas à affirmer qu'il est son propre fils, séparé d'elle par les circonstances. Les sept personnages qui se groupent autour de cette question de famille offrent diversement quelque intérêt; mais parmi eux tout se passe sans fièvre, et sans que le diapason s'élève tant soit peu. Finalement Lady Elizabeth est détrompée; le sympathique Colby Simpkins n'est pas son fils, mais il eût mérité de l'être, et ses goûts d'artiste lui permettent de prendre place dans la "gentry" la plus authentiquement anglo-catholique: il tiendra l'orgue dans une église de campagne où l'on sera heureux de l'accueillir. Ces trois actes, s'ils apportent quelques surprises, ne brillent ni par l'esprit ni par le pathétique. Le vers est d'un prosaïsme résolu, et ne dépasse pas la moyenne d'une conversation bien élevée. — L. CAZAMIAN.

HAROLD NICOLSON. — **King George V. His Life and Reign.** (London: Constable, 1952, 570 p., 42 s.).

Depuis plusieurs années, M. Harold (aujourd'hui: Sir Harold) Nicolson travaillait à la biographie de celui, parmi les souverains constitutionnels modernes, qu'on a souvent considéré comme s'étant acquitté le mieux de son métier de roi. La tâche avait à ce point absorbé l'auteur, à qui son passé de diplomate et ses relations ouvraient de multiples portes, qu'il s'était en quelque sorte retranché du monde, abandonnant presque toutes ses obligations de journaliste et bon nombre de ses engagements de voyageur. Au mois de juillet 1953, ayant l'honneur de visiter la bibliothèque de S. M. la Reine au château de Windsor, nous eûmes un long entretien avec le conservateur, Sir Owen Morshead, qui nous fit part de l'immensité de la documentation jusqu'à la plus récente et à la plus confidentielle que la sollicitude de la famille royale avait mise à la disposition du biographe.

La mission qui se trouvait lui être confiée posa, on s'en doute, de délicats problèmes: la plupart des personnalités politiques, diplomatiques ou militaires citées ou jugées par l'auteur sont encore vivantes ou parfois âprement discutées. Si la crise de 1911 (admirablement analysée dans les chapitres ix et x) peut paraître désormais rangée parmi les souvenirs d'une époque révolue, il n'en est pas de même, bien que près d'un quart de siècle se soit déjà écoulé, de l'affaire à la fois financière et politique d'août 1931 qui conduisit à l'abandon par la Grande-Bretagne de l'étalon or. On considère trop souvent (M. Nicolson le démontre avec pièces à l'appui) que, dès le début du xx^e siècle, les rapports entre la Monarchie et le Cabinet avaient trouvé leur point d'équilibre et leur ton définitif; on a tendance à oublier la part personnelle prise par George V aux négociations politiques qu'il provoqua entre Ramsay MacDonald, Stanley Baldwin et Herbert Samuel, afin de hâter, devant l'attitude intransigeante de certaines banques américaines, et pour éviter l'effondrement de la monnaie, la formation d'un ministère élargi de coalition nationale. M. Nicolson excelle à raconter ce genre d'événements avec une sobriété comparable à celle de George V lui-même dans son journal et avec une objectivité de ton semblable à celle des procès-verbaux officiels qu'il a dépouillés.

Qu'il s'agisse des années d'apprentissage dans la marine (1879-82), de l'accomplissement toujours méticuleux des devoirs de la charge de prince ou de roi, de la magnificence du décorum impérial des Indes au Durbar de 1911, de la guerre, du jubilé de 1935, partout M. Nicolson est à son aise; partout il cite des références précises dont la liste et le poids n'ont rien d'accablant. Si une épithète pouvait s'appliquer à ce livre, ce serait celle de "limpide", avec les qualités qu'elle laisse entendre et peut-être légèrement aussi — disons-le sans la moindre malveillance — le détachement d'un biographe qui, pour ne point paraître trop sensible, noie les deuils et les épreuves de son héros dans une atmosphère de discrétion trop appuyée à notre gré.

Mais l'œuvre s'est déjà taillé sa place, conforme à l'idéal élevé et précis que

r Harold vient de rappeler lui-même dans le numéro d'été de *The Cornhill Magazine* : "as cautious in his choice of a subject as in the method he pursues". Dans son *King George V*, le biographe a su être l'un et l'autre; sa formation de plomate aura aidé ses goûts d'historien. — Robert WIEDER.

PETER QUENNEL. — *The Singular Preference. Portraits and Essays*. (London : Collins, 1952, 224 p., 16 s.).

Les articles réunis dans ce volume sont généralement courts, et ils traitent des jets assez divers. Les "portraits" évoquent des écrivains de toutes les périodes, puis Ford et Massinger jusqu'à Kipling et Wells. Quelques-uns font revivre des personnalités moins connues mais qui ont avec la littérature des rapports plus ou moins directs : tels Mrs. Thrale, l'amie de Johnson, "Beau" Brummell ou l'empoigneur Wainwright, dont Wilde avait déjà relaté l'inquiétante carrière. Les "essais" portent sur des thèmes plus généraux : la poésie chinoise, English devotional verse. Partout on retrouve le tour original que l'on admire dans les livres de Quennell. C'est ainsi qu'il nous décrira le jeu extraordinaire de Kean dans le rôle de Sir Giles Overreach avant de nous parler de Massinger et de son *New Way Pay Old Debts* ou qu'il rapportera une amusante anecdote sur Roger Fry pour servir d'introduction à une étude sur Coventry Patmore. Il terminera son "portrait" de Wells en rappelant quelques souvenirs personnels sur les derniers mois de la vie du vieux bâtisseur de mondes imaginaires qui voyait crouler, avec la première bombe atomique tombée sur Hiroshima, tous les espoirs qu'il avait mis dans la sagesse des hommes. Ailleurs, en analysant quelques-uns des dernières de Kipling, il montre que, vers la fin, le "professeur d'énergie" s'est aperçu avec mélancolie qu'il n'avait pas résolu certains conflits personnels et qu'il ne pourrait plus jamais les résoudre. Il médite sur la mélancolie d'Arnold, toujours la recherche d'une certitude qu'il se savait incapable d'atteindre, ou sur les constances qui ont pu faire de Swinburne l'hôte docile, résigné de Watts-Dunton sur ces "cas" très connus, il trouve quelque chose de nouveau à dire. Il sait se émouvoir quand il dépeint Brummell dans sa vieillesse, pauvre ruine tenant peine debout mais sur qui au moins une femme est venue pleurer. Ces "portraits" sont le plus souvent que des esquisses, mais l'art est si sûr qu'ils nous en disent un long sur un tempérament que bien des études plus prétentieuses. Quennell nous met d'emblée au cœur d'une personnalité, d'une œuvre, d'une époque. Sa manière détachée, ironique fait penser parfois à Lytton Strachey, mais à un Lytton Strachey qui aurait eu du cœur. — A. J. FARMER.

The Papers of Thomas Jefferson, Vol. 8, February 1785 to October 1785 Princeton University Press, 1953, xxx + 687 p., \$ 10.00).

Jefferson vient d'être nommé, en date du 10 mars, ministre plénipotentiaire en France, succédant à Benjamin Franklin. Ce sont donc les débuts de sa carrière diplomatique dans notre pays que retracent ces pages faites de documents publiés un jour le jour, émanant tantôt de Jefferson, tantôt de ses correspondants. Logé d'abord dans le Cul-de-sac Taitbout, le ministre des Etats-Unis trouve, à dater du 17 octobre, à l'Hôtel de Langeais, situé "à la Grille de Chaillot et faisant encoignure de la Rue Neuve de Berry" une résidence plus digne du représentant des Etats-Unis, moyennant un loyer avoué de 3.500 livres (en réalité, 7.500). Les historiens trouveront ici une abondante documentation sur les efforts du diplomate pour conclure divers traités de commerce avec les pays d'Europe (notamment les Pays-Bas, le Grand-Duché de Toscane, la Prusse et la Grande-Bretagne) et surtout une série de rapports concernant une question qui tenait particulièrement à cœur Jefferson : celle de la liberté du commerce en Méditerranée, menacée par les irruptions des Barbaresques. On lira le texte complet des Instructions remises à Thomas Barclay et à John Lamb pour l'accomplissement de leur mission auprès de

l'Empereur du Maroc, à qui le Congrès américain, au sortir d'une guerre ruineuse avec la Grande-Bretagne, ne peut offrir les magnifiques présents que lui offrent les puissances d'Europe, mais avec qui on espère tout de même s'entendre pour que cessent les captures de navires américains. On verra aussi à quelles exactions de la part des agents de la Ferme étaient exposés les marchands étrangers obligés par le mauvais temps de relâcher dans divers ports français, les agents du fisc exigeant à chaque entrée dans les ports le paiement de droits d'importation sur la totalité des marchandises transportées, et emprisonnant le capitaine récalcitrant. Et, en contre-partie de ces difficultés inhérentes aux relations officielles entre nations, cette correspondance nous offre des aspects infiniment plus humains : c'est telle lettre fausement modeste de St. John Crèvecoeur remerciant Jefferson d'avoir bien voulu redresser certaines des erreurs contenues dans les *Lettres d'un Cultivateur américain*. "I am no author, dit Crèvecoeur, mais seulement un Ecrivain which (*sic*) my singular destiny has led from the *actual* cultivation of my fields to be a consul" (18 mai). Ce sont des lettres fort spirituelles de John Adams et de son épouse, Abigail Adams (6 et 7 juin). Les lettres de Thomas Jefferson ne sont pas moins agréables à lire : sans doute, la plupart de celles qu'on trouve ici, si révélatrices des préoccupations du diplomate et de ses idées personnelles, ont-elles déjà fait l'objet de publication (certaines sont accessibles dans le petit volume publié par la Modern Library). Mais les commentaires de Jefferson sur le milieu français où il réside sont du plus grand intérêt, la distinction qu'il fait entre les dirigeants et le peuple, entre les dirigeants et le système de gouvernement, entre la politesse française et les mœurs de la classe aristocratique. L'exemple de la France où la richesse est concentrée entre un petit nombre de mains, où le chômage est universel, où la terre reste en jachère pour le plus grand bien du gibier, lui est un encouragement à favoriser l'établissement en Amérique d'un régime de petite propriété. Nous voyons aussi se préciser ses théories économiques hostiles à l'industrie et au commerce et tout en faveur de l'agriculture (Lettre à John Jay, du 23 août, et lettre du 13 octobre à G. K. van Hogendorp : "You ask what I think on the expediency of encouraging our states to be commercial? Were I to indulge my own theory, I should wish them to practice neither commerce nor navigation, but to stand with respect to Europe precisely on the footing of China. We should thus avoid wars, and all our citizens would be husbandmen"). Comme toujours, ces pages pleines d'un intérêt humain constituent le meilleur "portrait" de Jefferson et le meilleur "tableau" de son époque qu'on puisse souhaiter. — M. LE BRETON.

ELIZABETH COMETTI (ed.). — **Jefferson's Ideas on a University Library. Letters from the Founder of the University of Virginia to a Boston Bookseller** (The Tracy McGregor Library, University of Virginia, Charlottesville, 1950, 50 p.).

A l'été de 1824, le rêve de Thomas Jefferson est réalisé : les bâtiments de l'Université de Virginie sont sortis de terre. Il reste encore, d'ailleurs, beaucoup à faire avant l'inauguration prévue pour le 1^{er} février 1825. La Bibliothèque de l'Université, notamment, est à constituer, et c'est à cette tâche que Jefferson s'emploie dès le mois de juillet 1824. La maison Cummings, Hilliard et Cie, de Boston, lui a fait des offres de service pour la fourniture de livres à importer d'Europe, et nous avons ici, provenant soit de la Bibliothèque du Congrès, à Washington, soit de la Bibliothèque de l'Université de Virginie, un recueil des lettres (14 en tout) de Jefferson aux importateurs de Boston. Miss Elizabeth Cometti, qui les a réunies, est une spécialiste de Jefferson, et nous lui devons la découverte, en 1952, de la miniature que le diplomate offrit en 1788 à Maria Cosway. L'intérêt de la présente correspondance est de nous montrer la conscience et la compétence avec lesquelles Jefferson travaille à la réalisation de ce qui aura été le grand dessein de la fin de sa vie. Nous savons par les lettres déjà publiées

Jefferson que ce travail de sélection d'ouvrages européens pour les Bibliothèques d'Amérique l'a de tout temps passionné. Il s'y livre en connaisseur, en homme qui a fréquenté les bibliophiles d'Europe. Toute son expérience antérieure permet, sur des questions techniques, de diriger et contrôler les opérations. Il charge la maison de Boston d'exécuter pour le compte de l'Université de Virginie. Il ne s'agit, évidemment, ici que d'un épisode mineur de la vie de Jefferson, mais, lues en relation avec la Correspondance générale en cours de publication, ces lettres prennent un relief qui ajoute à leur intérêt intrinsèque.

M. LE BRETON.

GAY WILSON ALLEN. — *The Solitary Singer, A Critical Biography of Walt Whitman* (New York : Macmillan, 1955, xviii + 616 p., \$ 8.00).

L'auteur de ce livre, M. Gay Wilson Allen, à qui nous devons cet indispensable guide des études whitmaniennes, le *Walt Whitman Handbook* (Chicago, 1946), et une vingtaine d'articles relatifs à Whitman publiés dans diverses revues, nous donne aujourd'hui la biographie critique du poète que nous pouvions attendre d'un éminent spécialiste qui a derrière lui vingt-cinq années de patientes recherches sur les problèmes que posent la personnalité et l'œuvre de Walt Whitman.

G. W. Allen fait remarquer, quelque part dans son ouvrage, que peu d'écrivains ont été, de leur vivant, autant que Whitman, l'objet d'un culte aussi passionné de la part de leurs admirateurs, mais il note aussi, par ailleurs, que nul, même ses amis intimes, même Horace Traubel qui a pieusement recueilli les moindres paroles du Maître au cours d'une intimité de plusieurs années, ne peut se flatter d'avoir vraiment connu Whitman tel qu'il fut, tant sa personnalité était complexe, chantante, fuyante, parfois, Whitman lui-même ne se connaissant que bien imparfaitement.

On comprend, dès lors, l'extrême prudence, l'extrême réserve, parfois, du présent biographe, qui vient après tant d'autres, et à qui les portraits antérieurs du poète, tous partiels ou partiiaux, ont appris à ne s'aventurer qu'à bon escient, sur terrain sûr, armé du maximum d'information, ne risquant une hypothèse qu'avec circonspection, rétablissant les faits quand ils avaient été mal interprétés par ses prédécesseurs, toujours fidèle au document, s'assurant, en somme, le maximum de chances d'être dans le vrai, autant que la documentation existante le permet.

Le résultat de cette méthode prudente, historique, critique, c'est une présentation de la personnalité de Walt Whitman, telle qu'elle dut apparaître à ses contemporains, aussi vraisemblable que possible. Aucune autre biographie ne nous donne une image aussi précise et fidèle du milieu familial de Walt Whitman, de ses rapports avec ses parents (avec sa mère, surtout), avec ses frères et sœurs, de sa vie quotidienne, à Brooklyn, à Washington, à Camden. On devine, chemin faisant, l'constant effort d'impartialité vigilante qu'a eu à exercer l'auteur confronté avec une masse de documents et de témoignages souvent contradictoires, écartant l'apologie et le dénigrement systématiques toujours à portée de la main quand on fouille la littérature qui s'est amassée autour de Whitman. Inévitablement, sur certains points où d'autres n'avaient pas hésité à s'aventurer au delà de ce que permet l'examen critique des documents, l'auteur de la présente biographie semble hésiter, mais c'est prudence et souci de ne pas dépasser la limite qu'autorise l'étude des pièces du dossier. N'attendons donc pas de révélation sensationnelle sur le jour à la Nouvelle-Orléans, sur Tom Sawyer ou Peter Doyle, sur les "six enfants" de Walt Whitman. Gay W. Allen se refuse, sur ces points, comme sur d'autres moins importants, à donner son accord à telle hypothèse que rien ne permettrait de confirmer.

Bien entendu, il ne faut pas demander à ce livre ce qu'il ne s'est pas proposé de donner. La biographie idéale d'un poète serait celle qui nous offrirait, en même temps que l'image la plus fidèle possible de sa personnalité telle qu'ont pu la

percevoir ses contemporains, l'image de lui-même que nous donne son œuvre analysée dans ses grands thèmes et dans son évolution, son image, en quelque sorte, définitive, 'tel qu'en lui-même, enfin, l'éternité le change'. Comme le notait fort bien G. W. Allen dans le compte rendu qu'il a donné de la Thèse de Roger Asselineau (*Études anglaises*, octobre 1954, p. 433), la présente biographie et l'ouvrage d'Asselineau sont complémentaires. La personnalité de Walt Whitman ne saurait ressortir entièrement de la documentation actuellement à notre disposition. Il faut y joindre une étude de l'œuvre qui sera, naturellement, d'autant plus fructueuse que nous connaissons mieux les circonstances exactes de la composition des diverses parties. En procédant, en effet, à une étude parallèle également rigoureuse de la biographie et de l'œuvre, étude que nous permettent dès maintenant les derniers ouvrages de G. W. Allen et de Roger Asselineau, on arrive à restituer à la vie de Walt Whitman ce relief et cet élan que ne lui donne pas la seule confrontation avec les documents existants. En contrôlant l'un par l'autre, on est à même de donner des oscillations si caractéristiques du poète entre des extrêmes de dépression et d'exaltation, oscillations que nous révèle l'évolution de l'œuvre, une interprétation plus serrée, plus en rapport direct avec les faits. Mais aussi, on comprend mieux que la vie de Walt Whitman n'est pas tout entière dans les faits qui ont laissé des traces dans sa correspondance ou dans les témoignages de ses amis. Que subsiste-t-il dans ces documents des angoisses les plus secrètes du poète? Que nous disent les pièces du dossier sur le rêve intérieur toujours poursuivi, et qui, bien souvent, dans la vie quotidienne, ne se traduit que par une indifférence étrange, et suspecte aux yeux des contemporains, à l'égard des conventions sociales? C'est évidemment, en dernière analyse, une étude attentive de l'œuvre à la lumière des circonstances de la vie du poète qui nous livrera l'essentiel de sa personnalité.

C'aura été la chance de Walt Whitman, ce "chanteur solitaire", que d'avoir rencontré, de son vivant et après sa mort, des esprits à la fois précis et compréhensifs qui auront inlassablement travaillé à se faire les interprètes de sa personnalité et de son œuvre auprès de ce grand public qu'il eût tant aimé toucher de son vivant. — M. LE BRETON.

HORACE TRAUBEL. — **With Walt Whitman in Camden** (Jan. 21 to April 7, 1889), vol. IV, ed. by SCULLEY BRADLEY (Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1953, XVIII + 528 p., \$ 8.00).

Cinq cents pages pour nous raconter deux mois et demi sans histoire de la vieillesse de Whitman! Quel dommage qu'Horace Traubel n'ait pas été paresseux! Mais il était d'un zèle et d'un courage inlassables et notait sans exception tout ce qui sortait de la bouche de son Dieu. Il ne nous fait grâce d'aucun détail et va même parfois jusqu'à se répéter. Sa minutie est exaspérante. Il est regrettable que toutes les brouilles n'aient pas été élaguées et que des notes succinctes en marge ne guident pas le lecteur dans tout ce fatras, ainsi qu'il était fait dans les volumes précédents. Il faut néanmoins être reconnaissant au Prof. Sculley Bradley d'avoir sauvé ces pages de l'oubli et repris la publication de cette biographie après une interruption de près de quarante ans. On y trouve en effet, outre un certain nombre de lettres inédites de correspondants de Whitman et de Whitman lui-même, des renseignements précieux sur les *Feuilles d'Herbe* et la personnalité de leur auteur. Lorsque Traubel consent à s'effacer et à se taire (on a trop souvent, hélas, l'impression que le livre pourrait tout aussi bien s'intituler *With Horace Traubel in Camden*), on croit entendre parler Whitman — un Whitman très proche de nous qui se plaint de sa pauvreté (p. 425), qui a des accès d'avarice (p. 340), qui se sent très vieux, mais dont les facultés sont intactes et qui écrirait davantage s'il ne lui en coûtait pas tant de tenir une plume (p. 81). Tantôt il pose au prophète, au fondateur d'une religion nouvelle et parle de sa "succession apostolique" (p. 394), tantôt au contraire il exprime avec bon sens sa méfiance à l'égard des plus fanatiques

ses disciples (p. 242, 292). Il s'explique aussi sur l'origine de son fameux portrait papillon (dont Esther Shephard a prouvé l'imposture) (p. 440), sur l'influence Emerson a exercée sur lui (p. 389) et sur la soi-disant mévente de la première édition des *Feuilles d'Herbe* (p. 152). Il révèle en passant la source de "Chanting the Square Deific", définit (p. 243) le mystérieux mot "fores" qui peut intriguer les lecteurs de "Faces" (§ 3, v. 5) et défend farouchement son emploi de "harpooneer" dans "A Song of Joys" (v. 79), ce qui ne l'empêchera pas, dans l'édition suivante, de le corriger en "harpooner" (p. 408, 411, 490).

Ce livre apporte donc sur nombre de points d'utiles précisions et permet de mieux comprendre certains aspects de *Feuilles d'Herbe*, mais, bien que Whitman, plusieurs reprises (pp. 2, 71), fasse allusion à son "secret", il s'arrête toujours au bord des confidences et le mystère qu'implique "Calamus" demeure. — ROGER SELINEAU.

The Letters of Hart Crane, 1916-1932, edited by BROM WEBER (New York : Hermitage House, 1953, xviii + 426 p., \$ 5.00).

Précédé d'une Préface qui rappelle les circonstances essentielles de la vie de l'écrivain et met au point certaines des questions que posent les Lettres qui suivent (notamment celle des rapports de Hart Crane avec son père), ce volume ne peut passer indifférent le lecteur de Hart Crane. Il apporte beaucoup et constitue, sur un des points, une véritable révélation par la précision que le témoignage de l'écrivain lui-même nous fournit sur ses réactions et sa nature profonde. Tout Hart Crane est là, le meilleur, et aussi le plus détestable. Tel que ses lettres le montrent, l'homme ne gagne pas notre sympathie. Dans ses rapports avec sa mère, avec son père, il se révèle parfois même odieux, mais avec une telle inconscience, une telle naïveté dans le cynisme, qu'on s'interroge sur l'équilibre mental de l'écrivain. De même avec ses amis. Il est essentiellement fuyant et instable, dissimulé et peu sûr. La délicatesse dans ses relations humaines n'est guère son fait. Il abuserait volontiers de la faiblesse des uns, de la générosité des autres. Sans doute, les circonstances difficiles de son éducation expliquent-elles, en partie, chez lui, les lacunes du sens moral. Mais son insolence désinvolte ne semble pas avoir profité des leçons de l'expérience. Encore tout près de sa fin, il se conduit à l'égard de ses amis avec la grossièreté d'un alcoolique invétéré. Mais, du milieu de ces cablantes turpitudes, on est surpris de voir surgir, à l'occasion d'une discussion, la publication d'un livre par un ami, l'image d'un homme voué comme peu furent à son métier de poète. On est surpris de voir ce petit employé de l'Ohio appartenir au courant de ce qui s'écrit et, déjà, si bon juge des mérites des uns et des autres. Il y a là des lettres admirables de discernement, surtout quand on sait dans quelles conditions Crane a pu entrer en contact avec les milieux littéraires de New York, d'abord connus de lui de façon toute fragmentaire, par quelques ouvrages lus avec passion, puis de plus près, lors de ses années de vagabondage et de bohème. Il y a aussi, sur le métier d'écrivain, des passages très bien sentis. Comme Crane pouvait en écrire quand il n'était pas sous l'influence de l'alcool. Et surtout, la grande œuvre, *The Bridge*, est partout présente dans cette correspondance, aux divers stades de son élaboration, les allusions de Hart Crane constituant un excellent commentaire, éclairant les intentions de l'auteur, mesurant ses difficultés. On ne pourra rien écrire sur Hart Crane qui soit plus révélateur que ce recueil qui se termine par une brève carte postale datée de La Havane, 26 avril 1932, carte postale insignifiante en soi, où Crane donne à une amie son adresse permanente désormais, dans l'Ohio : le lendemain, il disparaissait à tout jamais dans la Mer des Caraïbes, et personne ne retrouva trace de Hart Crane. — M. LE BRETON.

LAWRENCE S. THOMPSON & ALGERNON D. THOMPSON. — **The Kentucky Novel** (University of Kentucky Press, 1953, XIII + 172 p., \$ 2.50).

Ce livre consiste essentiellement en une liste de quelque quatre cents romans ayant pour décor le Kentucky, précédée d'une rapide étude critique. Toute la littérature romanesque qui a trait à cet état, y compris les "dime novels" et les livres pour enfants, a été dépouillée depuis les origines en 1793 jusqu'en 1951 et aucun ouvrage n'a sans doute échappé à l'attention des auteurs qui sont bibliothécaires à l'Université du Kentucky. Chaque référence est suivie d'un bref résumé, ce qui permettra à quiconque s'intéresse à ce genre de production d'étudier les romans du Kentucky sans avoir à prendre la peine de les lire. Car seul parmi tous ces auteurs résolument régionalistes et par conséquent voués à la médiocrité, Robert Penn Warren (dont deux ouvrages seulement sont analysés) a su atteindre à l'universalité.

La bibliographie qui clôt ce livre semble malheureusement incomplète. On est surpris en particulier de n'y pas trouver *Early Kentucky Literature* (1750-1840), de Willard R. Jillson et *Le Roman Régionaliste Américain*, de Pierre Brodin. — ROGER ASSELINEAU.

The Little Review Anthology, edited by MARGARET ANDERSON (New York : Hermitage House, 1953, 383 p., \$ 3.95).

Fondée à Chicago en 1914 par Margaret Anderson, puis transférée successivement à San Francisco, New York et Paris, où elle s'éteignit en 1929, la *Little Review* appartient, comme le magazine *Poetry* (toujours bien vivant), à cette période de l'histoire littéraire des Etats-Unis qui a vu le renouvellement des genres usés par un siècle et plus d'imitation sans gloire, et consacré le triomphe des formules nouvelles. Sans doute, bien des tentatives encouragées par ces revues "d'avant-garde" ont-elles échoué, et à juste titre, mais il reste qu'elles jouèrent un rôle utile de stimulant. La *Little Review*, notamment, publia *Ulysses* et des œuvres de T. S. Eliot, W. B. Yeats, Sherwood Anderson, Carl Sandburg, et d'autres, en un temps où c'était faire preuve d'audace que de livrer ces noms et ces œuvres au grand public. Margaret Anderson, qui fut à la pointe du combat, et réunit aujourd'hui dans ce volume cent cinquante extraits d'articles parus à des dates diverses dans sa Revue, a d'ailleurs raconté ces temps héroïques dans le livre qu'elle a fait paraître en 1930 : *My Thirty Years' War*. Est-ce à dire qu'en parcourant ce volume on revivra cette époque de lutte passionnée ? Avec beaucoup d'imagination, peut-être. Car rien ne montre mieux qu'un recueil de ce genre à quel point la chaleur de la passion est nécessaire pour donner toute leur valeur à certains points de vue qui, à des années de distance, dans une atmosphère différente, perdent beaucoup de leur valeur intrinsèque. Inévitablement, le temps fait son œuvre, laisse retomber sa poussière sur des écrits défunts, suggère l'oubli. Tout dans ce recueil, tant s'en faut, n'est pas de cette qualité qui brave les ans. Si la voix aigre d'Ezra Pound garde quelque chose de son autorité, que de pages sans inspiration sont à regret tirées du lourd sommeil des archives mortes ! Que de voix fluettes n'émettent que des critiques toutes personnelles qui, justement, devaient, en leur temps, emprunter chaleur et vie à la personnalité qui les faisait entendre ! Et surtout, ce volume qui réunit sur un même plan des sélections fort inégales parues à des époques diverses est privé de la perspective du déroulement dans le temps qui remettrait chacune à sa place. Pour l'éditeur, qui a vécu ces épisodes, la perspective se reconstitue d'elle-même. Il est à craindre que le public ne voie là qu'un utile recueil de critiques et de poèmes aujourd'hui difficiles à consulter et devenus ainsi plus accessibles. — M. LE BRETON.

Forms of Modern Fiction. Essays Collected in Honor of Joseph Warren Beach. Edited by WILLIAM VAN O'CONNOR (Minneapolis: The University of Minnesota Press, 1948, 305 p., \$ 4.50).

La variété des points de vue adoptés ainsi que le choix des sujets traités donnent ce recueil de vingt-trois Essais tout son intérêt et justifient le titre retenu par Van O'Connor. Il ne faut évidemment pas y chercher une étude systématique complète du roman moderne. On y trouvera examinés certains aspects des livres considérés comme des étapes dans l'évolution de la technique du genre. Le souci de dégager une vue d'ensemble ou d'exprimer un jugement de valeur est pas toujours visible, par contre le lecteur français appréciera un effort soutenu pour élucider des notions et des termes certes courants mais qui, dans la perspective du roman, prennent peut-être une valeur originale. Décrire la mise en œuvre des données de l'expérience et de la sensibilité par la technique, comprendre à l'inverse l'influence de la structure sociale sur le roman, en un mot ébaucher une esthétique du genre, telle est la préoccupation dominante des auteurs. Elle donne à leurs travaux une incontestable unité.

Ils ont implicitement reconnu l'importance de l'apport français en faisant place à trois études sur Flaubert, Proust et Gide dans un recueil consacré en propre au roman anglais et américain. H. James y occupe la place qu'il mérite. Joseph Warren Beach lui-même examine l'ensemble de son œuvre, tandis que *The Turn of the Screw* fait l'objet d'une étude spéciale. James Joyce fait également l'objet de deux Essais. Dans un bref article sur *Ulysses* datant de 1923, T. S. Eliot déclare : "I hold this book to be the most important expression which the present age has found." Nous devons nous borner à signaler par ailleurs le deuxième article sur Joyce, pénétrante analyse où David Daiches dégage la signification de son œuvre et la lumière des circonstances de sa vie et en particulier de son exil. Egalement sur E. M. Forster, romancier d'idées, une vigoureuse étude de E. K. Brown ainsi qu'une esquisse de sa fortune littéraire en Amérique. Un seul aspect de la personnalité de D. H. Lawrence est traité par Francis Ferguson dans un article sur sa sensibilité, et cela encore assez sèchement à notre avis. Par contre, Warren Beck parle avec chaleur et conviction de V. Woolf. Indifférent à la relative désaffection du public américain à l'égard de la romancière, il affirme la valeur artistique et même la vérité historique de son œuvre. — ALEC FRÉCHET.

The Philosophy of Santayana: Selections from all the Works of George Santayana. New and greatly enlarged edition; edited with a new Preface and an introductory Essay by IRWIN EDMAN (London: Constable, 1953, ixii + 904 p., 15 s.).

Saluons respectueusement ces deux ombres, George Santayana, et Irwin Edman. Avant de nous quitter très brusquement, Irwin Edman a voulu servir à nouveau la mémoire du philosophe de Harvard — qui vécut si longtemps loin de la grande université. La première édition du livre datait de 1936. L'introduction, profondément remaniée, est pleinement valable. Les extraits sont très judicieusement choisis. Nous sentons et comprenons à nouveau ce mélange, si difficilement saisissable et si difficilement compréhensible malgré la clarté et parfois l'éclat du style, de matérialisme, de platonisme et de pragmatisme. Les essences, qui expliquent la vie de la raison, la vie de la matière qui est comme leur base, et la foi animale, tels sont les trois grands *tenets* de cette philosophie.

Mentionnons ici particulièrement les poèmes — de forme très classique (p. 21 à 26), les essais d'esthétique (p. 27 à 40, p. 212-252), l'introduction : l'étude sur trois poètes-philosophes, Lucrèce, Dante et Goethe (p. 327-335) (qui sont les incarnations du naturalisme, du supra-naturalisme et du romantisme, — les trois visions du monde que Santayana essaie de concilier), les pages des *Soliloquies in*

England, pleines parfois d'une atmosphère shelleyenne, celles sur le platonisme et sa nécessité pour l'âme anglaise (p. 363-367) et pour l'âme moderne en général (p. 458-460). Tout discours mental est plus ou moins une poésie pleine de signification (p. 465). Nous revenons à l'art avec les pages 711-724 et 769-772.

Parmi les passages les plus beaux, signalons *Belief in Substance* (p. 419-426); parmi les plus "significant", ceux qui sont consacrés au royaume de la matière, de la substance en devenir qui est la seule réelle (p. 530-545). Remarquons que Whitehead eût pu accepter quatre des cinq propositions de la page 530 : la substance est extérieure à la pensée, la substance est en un flux perpétuel, la substance est inégalement distribuée, la substance constitue un cosmos relatif. La seconde, qui affirme l'extériorité réciproque des parties de la substance, eût sans doute ou peut-être été rejetée par Whitehead. La foi animale s'unit à la destinée matérielle; pour Santayana comme pour Heidegger, nous avons, avant tout autre sentiment, la double intuition de notre familiarité et de notre non-familiarité avec le monde (pp. 543, 544). Santayana veut vivre un matérialisme humaniste qui accueille la religion et l'art¹.

Le style est parfait, la forme *fluent*. La pensée de Santayana a des chambres multiples, qu'on ne voit pas successivement, comme chez Hegel, mais en même temps, non pas dans un beau désordre mais plutôt dans une beauté non ordonnée.

Eût-on pu se dispenser d'ajouter à la première édition les trois cents pages empruntées aux ouvrages qui ont paru depuis 1936 : *L'idée du Christ dans les Evangiles* et *Dominations et Pouvoirs*? Oui, je le crois. Mais du moins celles qui sont tirées de *Persons and Places* sont pleines d'intérêt et la dernière est belle, conseillant le calme, et nous enseignant que la crise où nous nous trouvons date... des débuts de l'humanité. "L'esprit continuera toujours à faire des vertus et des tristesses passagères de la nature, des échappées sur la vérité éternelle." C'est toujours le lent grincement et le sourd grondement de la matière, et la fragile efflorescence — fragile et immortelle — des essences. Cela nous apaise, et nous rassure en ce temps de courtes prophéties sur "Les derniers temps". — Jean WAHL.

ADAM DRINAN (Joseph MacLeod). — *Script from Norway*, a Poem (Glasgow : William Maclellan, 1953, 82 p., 7 s. 6 d.).

Le thème apparent? L'élaboration avortée d'un film en Norvège. La conclusion tangible? L'auteur du scénario, Rana Mac-Dall et Jean Banavie, la secrétaire de l'équipe, découvrent qu'ils s'aiment. Mais *Script from Norway* me paraît être surtout l'occasion d'exprimer sur la toile de fond de la Norvège, pays libre, l'amour passionné d'une Ecosse qui n'a pas encore regagné sa liberté de nation. Ainsi, entre les prosaïques incertitudes de la réalisation du film projeté, s'inscrivent les strophes lyriques 'intenses et douces comme les chants des Hébrides' qui affirment un grand poète. Ce poème révèle aussi que l'auteur, Adam Drinan et Joseph MacLeod, le 'speaker' de la B.B.C. des années de guerre, sont une seule et même personne. — G. MIALLO.

RICHARD USBORNE. — *Clubland Heroes*. A nostalgic study of some recurrent characters in the romantic fiction of DORNFORD YATES, JOHN BUCHAN and SAPPER (London : Constable, 1953, 217 p., 15 s.).

Cet ouvrage est consacré à l'étude de trois grands maîtres du *thriller*. Il fait revivre leurs personnages centraux, évoque leurs vies étranges, romanesques, dramatiques. Ils baignent tous dans l'atmosphère capiteuse des *twenties*, où l'Angleterre

1. Signalons la très utile et belle thèse de Jacques Duron, *La pensée de George Santayana*, Librairie Nizet, 1943, et empruntons-lui cette caractérisation heureuse : "Toute la philosophie de Santayana est un effort pour déterminer, sur la base du naturalisme, les chances d'une vie spirituelle, grâce à laquelle la nature soit illuminée en ses apparences et comme justifiée dans ses œuvres par les accomplissements suprêmes de ses créatures les plus hautes." (P. 451.)

it encore au cœur de l'aventure humaine. Surtout, ils appartiennent au prestigieux *bland* de Londres, symbole d'un clan privilégié, aux loisirs infinis, aux rêves nenses. On peut vraiment parler, chez eux, de vocation héroïque, car ils choisissent de s'engager sur les chemins de l'aventure et de l'épreuve. L'auteur y voit l'ampleur d'un comportement généreux et viril, conforme à l'idéal de vie le plus conventionnel des Anglais. Mais il nous montre aussi l'aspect conventionnel ou même l'absence de tous ces héros. Malgré son engouement, sa vision reste saine, équilibrée. En tout, son livre se lit avec plaisir et intérêt, même si le sujet en paraît quelque peu mineur. — F. LAPIQUE.

CHRONIQUE

Ernest Dimnet (1866-1954). — Les anglicistes lillois d'autrefois et d'aujourd'hui prendront avec peine la mort de l'abbé Ernest Dimnet survenue en décembre dernier. Né à Trélon dans le Nord en 1866, Ernest Dimnet avait été ordonné prêtre en 1893. Il fut reçu second à l'Agrégation d'anglais en 1896 et enseigna d'abord à l'Université Catholique de Lille et ensuite au Collège Stanislas à Paris de 1902 à 1923. Il avait soutenu avec succès en 1910 une intéressante thèse de doctorat d'Etat sur les Sœurs Brontë. Après la Première Guerre Mondiale, commença pour lui une nouvelle vie; il alla donner chaque hiver une série de conférences sur la France contemporaine dans les Universités américaines, et il put ainsi cueillir plus de 100.000 dollars qui furent affectés à la restauration de son archidiocèse natal durement éprouvé par la guerre. Il était depuis 1920 chanoine honoraire de Cambrai. Brillant bilingue, E. Dimnet écrivit de nombreux ouvrages rectement en anglais: le plus célèbre et le plus populaire est son *Art of thinking* (1928) qui connut quarante éditions aux Etats-Unis et plus de vingt éditions en France (*L'Art de penser*, Grasset, Edit.). Dans cet ouvrage auquel ne manquent ni l'intelligence, ni le bon sens, ni l'humour, il trace un portrait magistral de son voisin et confrère l'abbé Brémond et d'Auguste Angellier qui fut pendant plus de vingt ans, et malgré le besoin d'indépendance de l'un et de l'autre, un de ses amis les plus intimes. Dans un ouvrage qui n'a jamais été traduit en français *My Old World* (1935, Jonathan Cape), Ernest Dimnet évoque de très intéressants souvenirs de la première partie de son existence à Lille, à Paris et en Angleterre. *My New World* (1938) évoque sa vie aux Etats-Unis: il apporte la collaboration assidue et énergique aux plus importantes revues américaines et contribua beaucoup au rayonnement de la France à l'étranger.

Fin de visage, très jeune d'allure, toujours vêtu en clergyman, Ernest Dimnet eut une vie très active jusqu'à sa fin. Sa mémoire était prodigieuse, sa lucidité totale: il y a trois ans, il me parlait avec une étonnante précision de ses études à l'Université de Lille, et tout récemment, il évoquait avec force détails devant moi de ses confrères la double élection du général Boulanger dans le Nord en 1888. Ses Anciens de la Faculté des Lettres de Lille regretteront celui qui fut l'ami d'Angellier, de Derocquigny et de Delattre, et ses amis américains n'oublieront pas l'attachante figure du critique et du conférencier dont ils disaient: "He has become something of a Franco-American Institution; he combines a remarkable faculty for expressing himself in English with the superlative capacity for logical expression so often found in the higher branches of the French Educational System." — P. PÉRONI.

L'Abbey Theatre à Paris. — Dans le cadre du Festival International d'Art Dramatique la troupe de l'Abbey Theatre, de Dublin, a donné, au Théâtre Sarah-Bernhardt, *The Plough and the Stars* de Sean O'Casey. Ce mélange de farce et de tragédie est d'une puissance irrésistible: on suit, partagé entre le rire, le mépris, la pitié et l'angoisse, l'histoire des locataires d'une des maisons déchuées du Dublin

géorgien. Histoire d'idéalisme impur, de pleutrerie et de vanité, du côté masculin; de réalisme vital et de dévouement, du côté féminin; le tout baignant dans un océan d'éloquence et de bavardage.

Deux choses nous ont frappé à la représentation. Dans une scène, deux femmes essayent de s'arracher la voiture d'enfant qui leur servira au pillage pendant les combats de rues (il s'agit du soulèvement de Pâques 1916), mais se séparent pour se lancer des discours, sans se soucier des coups de feu, exemple extrême d'une subordination presque constante de l'action à la parole. "Voilà l'Irlande", semble dire O'Casey; mais on se dit aussi : "Quel Irlandais!"

Dans une autre scène tous les personnages viennent parler encore et boire au café, alors que, sur la place voisine, invisible, un patriote lance un appel enflammé au peuple qui l'acclame. Ils viennent tous, et restent seuls. Ainsi O'Casey lui-même suggère l'idée qu'il a choisi pour personnages une petite minorité de sa nation, et de l'humanité. C'est son droit, mais ne s'est-il pas abusé sur ce qu'il faisait? Comme *Le Baladin du Monde Occidental*, *La Charrue et les Etoiles* fait penser aux rapports de l'artiste et de la nation en Irlande. A propos de la querelle du public irlandais avec Synge et O'Casey, on a beaucoup parlé des torts du public. Nous croyons que les torts étaient partagés.

Longtemps la troupe de l'Abbey Theatre s'est distinguée entre toutes les troupes de langue anglaise par son excellente articulation. Sous ce rapport au moins, elle nous a semblé avoir baissé : seule Eileen Crowe porte haut le flambeau qu'allumèrent les frères Fay il y a plus d'un demi-siècle. — René FRÉCHET.

« **Bulletin Analytique** » du Centre de Documentation du C. N. R. S. — Le Centre de Documentation du Centre National de la Recherche Scientifique publie mensuellement un *Bulletin Analytique* dans lequel sont signalés par de courts extraits classés par matières tous les travaux scientifiques, techniques et philosophiques publiés dans le monde entier.

Cette revue bibliographique mensuelle, l'une des plus importantes du monde puisqu'elle signale, chaque année, environ 100.000 articles et mémoires, est scindée en trois parties :

— la première, consacrée aux sciences physico-chimiques et aux techniques connexes;

— la seconde, aux sciences biologiques, à l'agriculture et aux industries alimentaires;

— la troisième, à la philosophie. (Cette dernière partie paraît trimestriellement.)

Des tirages à part sont mis, en outre, à la disposition des spécialistes.

Le Centre de Documentation du C.N.R.S., fournit également la reproduction photographique sur microfilm ou sur papier des articles signalés dans le *Bulletin Analytique* ou des articles dont la référence bibliographique précise lui est fournie.

Depuis le 1^{er} juillet 1954, le Centre de Documentation du C.N.R.S. livre également chaque mois, sur microfilm, une *Revue des principaux périodiques scientifiques et techniques*.

Une liste des 250 revues photographiées est communiquée sur demande.

Cette revue s'adresse particulièrement aux chercheurs, ingénieurs, techniciens, aux établissements désirant une information extrêmement rapide.

ABONNEMENT ANNUEL

(y compris table générale des auteurs)

	FRANCE	ETRANGER
Première Partie. — <i>Mathématiques, Physique, Chimie, Sciences de l'Ingénieur</i>	6.000	7.000
Deuxième Partie. — <i>Biologie, Physiologie, Zoologie, Agriculture</i>	6.000	7.000
Troisième Partie. — <i>Philosophie</i>	2.500	3.000

TIRAGES A PART

Première Partie.

SECTION	I. — <i>Mathématiques pures et appliquées. Mécanique. Physique mathématique.....</i>	1.050	1.300
SECTION	II. — <i>Astronomie et Astrophysique. Physique du globe</i>	1.350	1.600
SECTION	III. — <i>Généralités sur la Physique. Acoustique. Thermodynamique. Chaleur. Optique. Electricité et Magnétisme.....</i>	1.800	2.000
SECTION	IV. — <i>Physique corpusculaire. Structure de la matière</i>	900	1.150
SECTION	V. — <i>Chimie générale et Chimie physique.....</i>	900	1.150
SECTION	VI. — <i>Chimie minérale. Chimie organique. Chimie appliquée. Métallurgie.....</i>	3.300	3.675
SECTION	VII. — <i>Sciences de l'Ingénieur.....</i>	2.250	2.500
SECTION	VIII. — <i>Minéralogie. Pétrographie. Géologie. Paléontologie</i>	1.050	1.300

Deuxième Partie.

SECTION	IX. — <i>Biochimie. Biophysique. Sciences pharmacologiques. Toxicologie.....</i>	1.800	2.000
SECTION	X. — <i>Microbiologie. Virus et Bactériophages. Immunologie</i>	1.200	1.325
SECTION	XI. — <i>Biologie animale. Génétique. Biologie végétale.</i>	3.300	3.675
SECTION	XII. — <i>Agriculture. Aliments et Industries alimentaires</i>	1.050	1.300

Troisième Partie.

<i>Sociologie</i>	1.000	1.200
-------------------------	-------	-------

N. B. — Les abonnés aux tirages à part de la première ou deuxième partie du *Bulletin Analytique* peuvent recevoir la table générale des auteurs aux conditions suivantes :

Première Partie	600	700
Deuxième Partie	600	700

Revue des sommaires des principaux périodiques scientifiques et techniques.

Abonnement annuel....	6.000	7.000
-----------------------	-------	-------

S'adresser au Secrétariat du Centre de Documentation du C.N.R.S.
16, rue Pierre-Curie, Paris-5^e — CCP. Paris 9131-62.

REVUE DES REVUES

The Adelphi. — First Quarter 1955. DOROTHY WELLESLEY : *On Modern Poetry.* — G. HOUGH : *Re-interpreting Wordsworth.* — B. IVOR EVANS : *C. Day-Lewis : The Collected Poems.* — DOROTHY WELLESLEY : *Poems.*

The Dickensian, N° 312 (vol. L, Part 4, Autumn Number, Sept. 1954) et N° 313 (vol. LI, Part I, Winter Number, Dec. 1954, Jubilee Number).

N° 312 : ce numéro, complétant la 50^e année d'existence de ce périodique, contient entre autres articles : *The Paradox of Dickens*, par Edgar JOHNSON; *The Battle for Preston*, par K. J. FIELDING, et la suite d'une *Re-Examination of Edwin Drood*, par W. W. BLEIFUSS, achevée dans le N° 313, où l'on retiendra encore : *A Christmas Carol, Its Origins and Design*, par John BUTT; *John Forster and Dickens's Book of Memoranda*, par Félix AYLMEY, et *Dickens's Novels and Miss Burdett-Coutts*, par K. J. FIELDING.

Encounter. — IV, N° 5 (May 1955). M. CUNLIFFE : *The Intellectuals* : (II) *The United States*. — H. R. TREVOR-ROPER : *Desiderius Erasmus*. — IV, N° 6 (June 1955). SIR DAVID KELLY : *The Lost Art of Diplomacy*. — H. CORKE : *The Bad old Style*. — I. BERLIN : *A Marvellous Decade* (I). — G. MANN : *The Intellectuals*. (III) *Germany*. — T. TILLER : *Invocation upon the Deaths of Great Men* (Poem).. — V, N° 1 (July 1955). E. WILSON : *Comrade Prince*. — R. GRAVES : *The Whitaker Negroes*.

Essays in Criticism. — V, N° 2 (April 1955). J. ARTHOS : *The Comedy of Generation*. — P. EDWARDS : *Ulysses and the Legends*. — R. GRAVES : *These be your Gods, O Israel!* — E. SCHANZER : *'Mr Eliot's Sunday Morning Service'*. — V, N° 3 (July 1955). J. HORNER : *The Large Landscape : a Study of Certain Images in Raleigh*. — P. N. FURBANK : *Godwin's Novels*. — L. ALLEN : *The Contempt of Literature*. — F. GRICE : *The Poetry of Edwin Muir*. — S. W. DAWSON : *'Provincial', A Modern Critical Term*.

The Hibbert Journal. — LIII, N° 4 (July 1955). J. FERGUSON : *More about Mithras*. — The Rev. R. STAHL : *Kabir, Poet and Mystic*. — H. C. DUFFIN : *Mysticism in Browning*. — The Rev. Dr R. W. WILDE : *The Mystery of the Word*.

The London Magazine. — II, N° 6 (June 1955). ROY CAMPBELL : *The Singing Hawk* (Poem). — W. PLOMER : *Coming to London* — I. — CHARLES BELL : *Wind Farm* (Poem). — NORMAN MACCAIG : *The Man in the Seed* (Poem). — HERBERT READ : *The Romantic Revolution*. — II, N° 7 (July 1955). THOM GUNN : *Two Poems*. — GEORGE BARKER : *A Domestic Poem*. — GWYN WILLIAMS : *The Ploughman* (Poem). — STEPHEN GARDINER : *Two Poems*. — P. HANSFORD JOHNSON : *A Single Saint-Loup* (Proust). — ANGUS WILSON : *Ivy Compton-Burnett*. — II, N° 8 (August 1955). EDWIN MUIR : *The Song*. — WILFRED WATSON : *Graveyard on a Cliff of White Sand*. — BERNARD SPENCER : *Three Poems*. — HUBERT NICHOLSON : *The Sphere* (Poem). — *A Critical Symposium on Aldous Huxley* by EVELIN WAUGH, ANGUS WILSON, FRANCIS WYNDHAM, JOHN WAIN, PETER QUENNELL.

The Review of English Studies. — VI, N° 22 (April 1955). E. ZEEMAN : *Nicholas Lowe*. — *A Fifteen-century Translator*. — H. HULME : *Shakespeare and the Oxford English Dictionary : Some Supplementary Glosses*. — D. DAVISON : *Marvell's The Definition of Love*. — J. M. ADEN : *Dryden, Corneille, and the Essay of Dramatic Poesy*. — H. GIFFORD : *The Vanity of Human Wishes*. — A. N. MARLOW : *The Earliest Influences on A Shropshire Lad*. — C. CLARK : *The Green Knight Shoeless : a Reconsideration*. — F. B. WILLIAMS, JR : *Robert Tofte an Oxford Man*. — E. DUNCAN-JONES : *Benlowe's Borrowings from George Herbert*. — J. C. SALLE : *A Source of Sterne's Conception of Time*. — J. C. MAXWELL : *'One Who Has Most Suffered'* : Arnold and Leopardi?

American Literature. — XXVII, N° II (May 1955). L. O. COXE : *The Complex World of James Gould Cozzens*. — D. E. STANFORD : *Edward Taylor and the Lord's Supper*. — T. R. WHITAKER : *The Riddle of Emerson's « Sphinx »*. — T. F. O'DONNELL : *John B. Van Petten : Stephen Crane's History Teacher*. — L. DEMBO : *The Unfractioned Idiom of Hart Crane's Bridge*. — L. N. RICHARDSON : *Arrowsmith : Genesis, Development, Versions*. — B. B. COHEN : *Edward Everett and Hawthorne's Removal from the Salem Custom House*. — C. H. WATTS II : *Poe, Irving, and The Southern Literary Messenger*. — B. R. McELDERRY, JR : *Three Earlier Treatments of the Billy Budd Theme*. — M. R. SMALL : *Holmes Did Not*

Lincoln at Gettysburg. — G. P. CLARK : "Saerasmid", an Early Promoter of Walt Whitman. — F. BISHOP : Henry James Criticizes The Tory Lover. — PIZER : An 1890 Account of Margaret Fleming. — S. S. BASKETT : A Source of the Iron Heel.

Books Abroad. — 29. N° 2 (Spring 1955). DARIUS MILHAUD : Farewell to Paul Claudel.

Comparative Literature. — VII, N° 1 (Winter 1955). D. G. REES : Sir Thomas Wyatt's Translations from Petrarch. — J. C. FISKE : The Soviet Controversy over Pushkin and Washington Irving. — C. DAHL : An American Georgic : Willaather's My Antonia. — E. W. TEDLOCK, Jr : Kafka's Imitation of David Copperfield.

Journal of the History of Ideas. — XVI, N° 3 (June 1955). A. B. FERGUSON : Renaissance Realism in the "Commonwealth" Literature of Early Tudor England. — K. D. McRAE : Ramist Tendencies in the Thought of Bodin. — W. DONEY : The Cartesian Circle. — C. M. TURBAYNE : Berkeley and Molyneux on Retinal Images. — W. FRANKENA : Hutcheson's Moral Sense Theory. — N. GARFINKLE : Science and Religion in England, 1790-1800. — R. B. NOTESTEIN : Moralistic Rigorism. — W. G. SUMMER. — R. WELTER : The Idea of Progress in America.

Modern Language Notes. — LXX, N° 4 (April 1955). C. E. SHAIN : Pulpit Rhetoric in Three Canterbury Tales. — M. DONNER : The Unity of Chaucer's Principle Fragment. — R. H. BOWERS : A Middle-English Poem on the Seven Gifts of the Holy Ghost. — I. HYDE : Lydgate's "Half Chongyd Latyne" : An Illustration. — J. APPEGATE : Sidney's Classical Meters. — R. M. WILLIAMS : Thomson's "Ode on the Winter Solstice". — A. R. TOWERS : Fielding and Samuel Clarke. — N. L. KADERLY : Southey and The Quarterly Review. — THALE : Adam Bede : Arthur Donnithorne and Zeluco. — G. W. HALLAM : Source of the Word "Agnostic". — C. NICHOLAS : The Murders of Doyle and Elyot. — P. VANDIVER, Jr : Simms's Porgy and Cooper. — C. F. STRAUCH : Emerson as Creator of Vignettes. — LXX, N° 5 (May 1955). R. R. RAYMO : Gower's Vox Amantis and the Speculum Stultorum. — P. LISCA : Chaucer's Goldsmen and their Cook. — R. A. PRATT : Chaucer and the Holy Cross of Bromholm. — J. C. MUECKE : Some Notes on Vinaver's Malory. — P. ABEL : Grimald's Christus Redivivus and the Digby Resurrection Play. — E. SIRLUCK : The Eikon Basilike : An Unreported Item in the Contemporary Authorship Controversy. — W. M. PETERSON : Pope and Cibber's The Non-Juror. — E. R. WASSERMAN : Smollett's Satire on the Hutchinsonians. — A. D. MCKILLOP : Shaftesbury in Joseph Warton's Enthusiast. — A. SHERBO : Cowper's Connoisseur Essays. — P. WILLIAMS, Jr : Keats's Well Examined Urn. — Sister M. ADORITA, B. V. M. : Hopkins's "wings that bell" in The Wreck of the Deutschland. — W. B. GATES : A Defense of the Ending of Cooper's The Crater. — J. B. VICKERY : William Faulkner and Sir Philip Sidney? — LXX, N° 6 (June 1955). R. L. CHAPMAN : A Note on the Demon Queen Eleanor. — R. H. BOWERS : A Middle English "Rake's Progress" Poem. — F. P. MAGOUN, Jr : Canterbury Tales A 11. — L. BRADNER : The First Cambridge Production of Miles Gloriosus. — G. SMITH : A Note on the Death of Lear. — J. M. FRENCH : A Comment on "A Book Was Writ of Late...". — R. HAVEN : Coleridge and the Greek Mysteries. — L. S. BOAS : "Erasmus Perkins" and Shelley. — W. R. THOMPSON : Aminadab in Hawthorne's "The Birthmark". — D. W. ROBERTSON, Jr : A Further Note on Conjointure.

Modern Language Quarterly. — XVI, N° 1 (March 1955). G. F. JONES : Chaucer and the Medieval Miller. — R. FIEHLER : How Oldcastle Became Falstaff. — E. B. KNOWLES : A Note on Smollett's 'Don Quixote'. — J. R. BROWN : Henry Fielding's 'Grub-Street Opera'. — C. A. MANNING : Lesya Ukrainka and Don Juan. — M. MATLAW : English Versions of 'Die Spanier in Peru'. — XVI, N° 2 (June 1955). R. J. CLEMENTS : Princes and Literature : A Theme of Renaissance Emblem Books. — L. HARTLEY : Cowper and the Polygamous Parson. — T. B. DOLMATCH :

Notes and Queries Concerning the Revisions in 'Finnegans Wake'. — J. J. PARRY and P. A. BROWN : *A Bibliography of Critical Arthurian Literature for the Year 1954.*

Modern Philology. — LII, N° 4 (May 1955). A. T. SCHWAB : *Joseph Conrad's American Friend : Correspondence with James Huneker.* — A. WRIGHT : *Victorian Bibliography for 1954.* — R. L. LOWES : *Notes and Documents. Two Arnold Letters.* — E. P. HAMP : *Recent Scholarship in Ireland.*

P. M. L. A. — LXX, N° 3 (June 1955). Sister M. B. QUINN, O. S. F. : *William Carlos Williams. A Testament of Perpetual Change.* — J. KORG : *Division of Purpose in George Gissing.* — S. K. COFFMAN, JR : *Form and Meaning in Whitman's "Passage to India".* — C. I. PATTERSON : *De Quincey's Conception of the Novel as Literature of Power.* — C. H. TAYLOR, JR : *The Errata Leaf to Shelley's Posthumous Poems and Some Surprising Relationships Between the Earliest Collected Editions.* — E. SCHNEIDER : *The Unknown Reviewer of Christabel : Jeffrey, Hazlitt, Tom Moore.* — O. W. FERGUSON : *The Authorship of "Apollo's Edict".* — Sister M. F. SCHUSTER, O. S. B. : *Philosophy of Life and Prose Style in Thomas More's Richard III and Francis Bacon's Henry VII.* — W. C. STOKOE, JR : *The Double Problem of Sir Degaré.* — R. NEWCOMB : *Poor Richard's Debt to Lord Halifax.* — B. GARLITZ : *Christina Rossetti's Sing-Song and Nineteenth-Century Children's Poetry.* — M. M. BEVINGTON : *Matthew Arnold and John Bright : A Typographical Error and some Ironical Consequences.* — F. BALDANZA : *To the Lighthouse Again.* — W. P. ALBRECHT and C. E. PULOS : *Godwin and Malthus.*

Renaissance Papers. — A Selection of papers presented at the Renaissance Meeting in the Southeastern States. Duke University. April 23-24, 1954. Sister M. R. DOMINISA, B. V. M. : *Some Social Aspects of the Renaissance in England as Reflected in Diaries of the Period.* — D. R. HOWARD : *Milton's Satan and the Augustan Tradition.* — M. ADAMS : *Ronsard and Spenser : The Commentary.* — C. J. CARLISLE : *William Macready as a Shakespearean Critic.* — L. MARDER : *Law in Shakespeare.* — I. B. CAUTHEN, JR : *Richard II and the Image of the Betrayed Christ.* — E. F. NOLAN : *Verdi's Macbeth.* — D. J. ASHE : *The Non-Shakespearean Bad Quartos as Provincial Acting Versions.* — M. E. RICKEY : *Astronomical Imagery in Tamburlaine.* — A. BROWN : *An Edition of the Plays of Thomas Heywood : A Preliminary Survey.* — K. L. HOLZKNECHT : *The Dramatic Structure of The Changeling.*

Renaissance. — VII, N° 4 (Summer 1955). B. SELNA : *Paul Claudel : Prison and The Satin Slipper.*

Shakespeare Quarterly. — VI, N° 2 (Spring 1955). W. T. HASTINGS : *A Survey of Shakespeare Scholarship in 1954.* — M. A. SHAABER : *The Folio Text of 2 Henry IV.* — M. ROSENBERG : *In Defense of Iago.* — M. EMSLIE : *Pepys' Shakespeare Song.* — *Shakespeare : An Annotated Bibliography for 1954.*

Studies in Philology. — LII, N° 2 (April 1955). P. A. DUHAMEL : *Medievalism of More's Utopia.* — G. B. PARKS : *Ramusio's Literary History.* — W. N. KING : *John Lily and Elizabethan Rhetoric.* — I. RIBNER : *Greene's Attack on Marlowe : Some Light on Alphonsus and Selimus.* — J. W. HASSELL, JR : *An Elizabethan Translation of the Tales of Des Périers : The Mirrour of Mirth, 1583 and 1592.* — P. G. PHIALAG : *Middleton's Early Contact with the Law.* — R. A. BLANSHARD : *Carew and Jonson.* — W. WELLS, General ed. : *Recent Literature of the Renaissance. A Bibliography.*

The Huntington Library Quarterly. — XVIII, N° 3 (May 1955). H. W. DODDS : *The Uses of the Humanities.* — J. E. PHILLIPS : *A Revaluation of Horestes (1567).* — R. L. COLIE : *Cornelis Drebbel and Salomon de Caus : Two Jacobean Models for Salomon's House.* — D. KROOK : *Two Baconians : Robert Boyle and Joseph*

lanvill. — B. PERKINS : *England and the Louisiana Question*. — F. P. WILSON : *Hekker, Segar, and some Others*. — V. F. SNOW : *Attendance Trends and Absenteeism in the Long Parliament*.

The Romanic Review. — XLVI, N° 2 (April 1955). G. WAGNER : *Wyndham Lewis and Bergson*.

The Sewanee Review. — LXII, N° 2 (Spring 1955). A. TATE : *Christ and the Unicorn*. — R. PENN WARREN : *Knowledge and the Image of Man*. — W. J. ONG : *Metaphor and the Twinned Vision* (The Phoenix and the Turtle). — J. A. BRYANT : *Shakespeare's Allegory : The Winter's Tale*. — L. C. KNIGHTS : *On Historical Scholarship and the Interpretation of Shakespeare*. — LXIII, N° 3 (Summer 1955). R. P. BLACKMUR : *The Language of Silence : a Citation*. — W. ARROWSMITH : *Transfiguration in Eliot and Euripides*.

The Virginia Quarterly. — XXXI, N° 3 (Summer 1955). E. G. NOURSE : *Nature's Power and the Conscience of Man*. — R. BRAIBANTI : *The United States and Japan : A New Century begins*.

The Yale Review. — XLIV, N° 4 (June 1955). A. MacLEISH : *The Alternative*. — W. LIPPMANN : *A Rejoinder*. — R. KIRK : *Wyndham Lewis' First Principles*. — J. SCHRADE : *Charles E. Ives : 1874-1954*.

Cahiers du Sud. — N° 329. J. MARKALE : *La Poésie de Dylan Thomas*. — DYLAN THOMAS : *Poèmes*.

Etudes. — (Mai 1955). R. ROUQUETTE : *L'Eglise d'Angleterre et le Divorce*. — (Juin 1955). M. QUEGUINER : *La Neutralité de l'Inde*. — (Juillet-Août 1955). M. QUEGUINER : *Aspects du Nationalisme Indien*.

Les Langues Modernes. — N° 3 (Mai-Juin 1955). J. BLONDEL : *Visages du Public Victorien*.

La Revue des Lettres Modernes. — N° 12 (Janvier 1955). C. DEDEYAN : *Le Thème de Faust pendant la Période Préromantique* — N° 13 (Février 1955). G. A. ASTRE : *Situation de Dos Passos*. — C. DEDEYAN : *Le Thème de Faust au XVIII^e siècle. Le Roman de Klingler*. — N° 14 (Mars 1955). C. DEDEYAN : *Le Thème de Faust au XVIII^e siècle. Le Roman de Klingler*. — N° 15 (Avril 1955). G. A. ASTRE : *Conflits et Contradictions de Dos Passos*. — C. DEDEYAN : *Le Faust de Gœthe*. — N° 16 (Mai 1955). G. A. ASTRE : *Dos Passos : L'Initiation d'un Homme*. — C. DEDEYAN : *Le Faust de Gœthe : Méphistophélès*.

Les Nouvelles Littéraires. — N° 1445 (12-5-55). LOUIS BROMFIELD : *La Chambre blanche*. — GABRIEL MARCEL : *Pour le meilleur et pour le pire* (Adaptation de la pièce de Clifford Odets — aux Mathurins). — N° 1447 (26-5-55). RENÉ ELVIN : *Lettre de Londres*. — GABRIEL MARCEL : *La charrue et les étoiles* (La pièce de O'Casey — au Théâtre Sarah Bernhardt). — N° 1448 (2-6-55). RAYMOND LAS VERGNAS : *Angleterre 1955 : La Voie d'un peuple*. — N° 1449 (9-6-55). GABRIEL MARCEL : *Venise sauvée* (La tragédie d'Otway — au Théâtre Hébertot). — N° 1452 (30-6-55). RENÉ LALOU : *Le grand souffle*, de Robert Pen Warren (*Worth enough and time*). — N° 1453 (7-7-55). GABRIEL MARCEL : *La peau de nos dents* (*The skin of our teeth*, de Thornton Wilder — au Festival International du Théâtre). — N° 1456 (28-7-55). ANDRÉ MAUROIS : *Retour de Stratford*. — RENÉ LALOU : *Les trois femmes de Jed Morris*, de John Dos Passos. — N° 1457 (4-8-55). RENÉ LALOU : *Hasards de l'Arabie heureuse*, de Frédéric Prokosch. — N° 1458 (11-8-55). JOYCE CARY : *Le roman à thèse*.

Mercure de France. — N° 1097 (Janvier 1955). J. VALLETTE : *Notes sur une Histoire de la Littérature anglaise*. — N° 1098 (Février 1955). J. VALLETTE : *Une Autobiographie* (E. Muir). — N° 1100 (Avril 1955). J. VALLETTE : *Jeux de Prince*.

(*Loser takes all*, de G. Greene). — N° 1101 (Mai 1955). J. VALLETTE : *Ivy Compton-Burnett*. — N° 1103 (Juillet 1955). J. VALLETTE : *Shakespeariana*. — N° 1104 (Août 1955). J. VALLETTE : *Quelques Romans récents*.

Profils. — N° 11 (Printemps 1955). J. MARIN : *Quelques Notes*. — J. T. SOBY : *La Peinture de John Marin*. — F. W. DUPEE : *Lettre de New York*. — W. P. WEBB : *L'Age de la Frontière*. — R. M. WEAVER : *Mots-clefs du Langage contemporain*. — TENNESSEE WILLIAMS : *Les joueurs de l'été*. — KENNETH REXROTH : *Le temps et la grâce de l'éternité* (Poème).

Revue de Littérature comparée. — N° 2 (Avril-Juin 1955). H. RODDIER : *l'Abbé Prévost, homme de lettres et journaliste*. — J. HAMPTON : *Les traductions françaises de Locke*. — E. LABROUSSE : *Bayle et l'établissement de Desmaizeaux en Angleterre*. — M. R. DE LABRIOLLE-RUTHERFORD : *Les procédés d'imitation de l'Abbé Prévost*.

The Dublin Magazine. — XXXI, N° 3 (July-September 1955). PADRAIC COLUM : *The Hearthstone and the Loom*. — M. GIBBON : *Childhood and Early Youth of A.E.* (contd.). — THOMAS KELLY : *The Golden Brew. A Plain in one act*.

Archiv. — (Band 191/4. A. SCHÖNE : *W. M. Thackeray, The Rose and the Ring*. — N. HAPPEL : *Chapter V aus Hemingways Kurzgeschichtenband "In our Time"*.

Neophilologus. — (April 1955). J. C. VAN MEURS : *Beowulf and Literary Criticism*. — R. HOPE ROBBINS : *A Middle English Diatribe against Philip of Burgundy*.

English Studies. Hollande. — XXXV, No. 6 (December 1954). B. SUNESEN : *Marlowe and the Dumb Show*. — A. BONJOUR : *Hamlet and the Phantom Clue*. — XXXVI, N° 1 (February 1955). A. H. NELSON : *The Critics of the Waste Land, 1922-1949*. — G. KIRCHNER : *Direct Transliteration*. — XXXVI, N° 2 (April 1955). H. STOPPEL : *Shaw and Sainthood*. — J. C. MAXWELL : *The Text of A Tale of a Tub*. — XXXVI, N° 3 (June 1955). J. D. O'CONNOR : *The Intonation of Tag Questions in English*. — E. L. MARILLA : *Milton and Bacon: A Paradox*. — F. T. WOOD : *Current Literature, 1954*. — XXXVI, N° 4 (August 1955). A. GERARD : *The Eagle and the Star: Symbolic Motifs in The Roman Spring of Mrs. Stone* (de Tennessee Williams). — R. J. SCHOECK : *Jane Austen and the Sense of Exposure: Heuristics in Pride and Prejudice*.

Revue des Langues vivantes (Belgique). — XXI, N° 3 1955. I. SIMON : *The Novels of L. H. Myers*. — XXI, N° 4 1955. C. C. FRIES : *American Linguistics and the teaching of English*. — I. SIMON : *The Novels of L. H. Myers*. — G. WICKES : *George Herbert's View on Poetry*.

Casopis pro Moderni Filologii. — XXXVI, 3. — JAN FIRBAS, *English Sentence Punctuation*. — 4. — Z. VANCURA, *Geoffrey Chaucer's Canterbury Tales in Czech translation*.

The Rising Generation. — Published by Kenkyusha Publishing Company, 1-2, Chome, Fujinricho, Chiyodaku, Tokyo, Japan. (The Special Issue for 1954). RINTARO FUKUHARA : *Gray's 'De Principiis Cogitandi'*. — TAKANOBU OTSUKA : *William Hazlitt, a Pioneer of Modern English Grammar*. — KAZUMI YANO : *Yeats and Symbolism*. — ATSUO KOBAYASHI : *Character of Old English Elegies*. — INEKO KONDO : *Virginia Woolf and Jane Austen*. — TAKESHI SAITO : *Japan in American Literature*. — BUNSHO JUGAKU : *Japanese Literature in English Translation*. — YASUO YAMATO : *English and American Literature in Japan, 1945-54*.

Le Gérant : LOUIS BONNEROT.